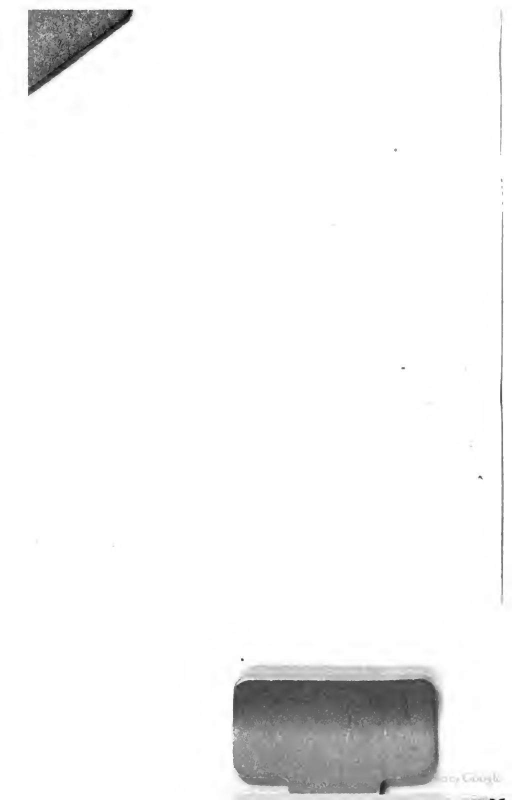




HISTOIRE

DE LA

DOMINATION ROMAINE

EN JUDÉE,

ET DE LA

RUINE DE JÉRUSALEM.

HISTOIRE

DE LA

DOMINATION ROMAINE

EN JUDÉE,

ET DE LA

RUINE DE JÉRUSALEM.

PAR J. SALVADOR.

Augebat iras quod soli Judæi non cessissent.
Ce qui augmentait la colère de Rome, c'était
que les Juifs seuls n'eussent pas cédé.
(Tacite, *Histoire*, liv. v, § 1.)

TOME TROISIÈME.



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1847



QUATRIÈME ÉPOQUE.

GUERRE D'INDÉPENDANCE DES JUIFS,

CAMPAGNES DE VESPASIEN, ET SIÉGE DE TITUS.

(De l'an 66 à l'an 72 de l'ère vulgaire.)

(SUITE.)

CHAPITRE XI.

Siége de Gamala, affaire du mont Thabor et fin de la conquête de la Galilée par Vespasien.

Vingt-quatre jours après la prise de Tarikhée, les Romains étaient établis devant Gamala. Le siége de cette place et un combat livré au pied du mont Thabor mirent fin à la résistance des districts galiléens, et nous ramènent aux révolutions de parti qui se succèdent dans la capitale juive.

Gamala tirait son nom de la comparaison qu'on avait faite de cette cité avec la forme d'un des animaux les plus répandus en Asie. Une colline ou plutôt un rocher s'élance des flancs d'une mon-

tagne, comme la bosse d'un chameau ressort du dos de cet animal : la ville, bâtie sur ce rocher, fut appelée Gamala, du mot hébreu *gamal* ou *gamel*, qui veut dire chameau. Toutefois, pour ajouter plus d'exactitude au terme de comparaison, il faut supposer l'animal agenouillé; dans cette attitude, son dos offre la déclivité d'une montagne. On n'abordait en effet sur le rocher de Gamala, qu'en descendant du haut de la montagne où il prend naissance. Dans toute la ligne d'intersection ou de passage de l'une à l'autre, les Juifs avaient bâti des remparts, élevé des tours, creusé des retranchements, établi des mines selon la méthode antique [1]. Depuis plus de sept mois, le roi Agrippa avait employé vainement tous ses efforts à reprendre cette place [2]. Les Gamalitains tenaient à justifier la vieille renommée qui les faisait passer pour les hommes les plus courageux des régions galiléennes. Un autre motif excitait Gamala à se montrer vaillante contre les Romains et leurs amis, et à succomber avec gloire : de ses murs était sorti le célèbre Juda, le Galiléen, le fondateur du parti et de la secte des nouveaux zélateurs, des indépendants ou des libres. Aussi dans aucune autre place de la Judée, la résistance ne fut ni plus har-

[1] ... *Atque id indigenæ fossa per obliquum excisa, invium fecerunt... fossis atque cuniculis firmiorem reddidit.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 1, ed. græc. lat. Havercamp., p. 264.)

[2] *Ut missis ab Agrippa ad obsidendam eam per menses septem restiterint.* (Ibid.)

die, ni plus féconde en incidents pleins d'intérêts.

Les assiégés avaient à leur tête Joseph de Gamala et Kharès. Joseph appartenait à une famille vouée à la médecine. C'est à sa voix et au nom de la liberté, que la jeunesse s'était soustraite à l'autorité du roi Agrippa et des Romains [1].

Il y avait eu en cette circonstance une lutte de parti qui avait coûté la vie à un autre personnage du nom de Kharès, et à son frère Jésus, mari de la sœur de Justus de Tibériade. Le chef des troupes d'Agrippa, Philippe, fils de Joachim, envoyé précédemment par ce prince à Jérusalem pour mettre obstacle à l'insurrection générale, était de Gamala : sa sœur y habitait. Les efforts de Philippe avaient réussi pendant quelque temps à retenir la ville dans l'obéissance.

Dès que les zélateurs furent restés maîtres, Joseph avait pressé vivement le gouverneur de la Galilée, son homonyme, de diriger vers Gamala un corps de miliciens et tous les moyens nécessaires pour se bien fortifier [2].

Vespasien, arrivant après les sept mois du siége soutenu contre les troupes d'Agrippa, s'établit sans difficulté sur le plateau supérieur par où l'on descendait à la ville. La population de Gamala

[1] *Medicastræ filius, cum juvenes multos et audaces secum stare hortatus esset... Ut qui illius opera sese in libertatem vindicarent.* (Joseph. Vit., ed. Havercamp., p. 17.)

[2] *Ad me scribunt, obsecrantes ut vim militum ad ipsos mitterem, quique civitatis illorum mœnia excitaturi essent.* (Ibid.)

était loin d'égaler celle de Tarikhée. Le nombre des personnes de tout âge, de tout sexe, n'excédait pas neuf mille. On ne peut évaluer en conséquence à plus de cinq mille le corps des combattants natifs ou étrangers.

Les avantages que la science militaire et l'expérience procuraient aux Romains s'accroissaient encore de tous les inconvénients attachés à la situation des insurgés dans leurs places. Les populations de vieillards, de femmes et d'enfants, que le fer ennemi expulsait des campagnes, allaient se réfugier sur les points les mieux fortifiés. Là elles entouraient les hommes de guerre, gênaient leurs mouvements, épuisaient leurs ressources, devenaient la cause de toute sorte d'émotions, de confusion, de terreurs.

La quinzième légion fut chargée des travaux dirigés contre le mur de la ville et les tours qui défendaient la partie la plus élevée du terrain d'intersection de la montagne et du rocher. La cinquième légion travailla contre le mur du milieu. La dixième légion prit ses postes dans la partie la plus déclive. Elle s'y occupa à relever et à niveler le terrain afin de faciliter l'abord des machines de guerre d'un bout de la ligne à l'autre [1].

Pendant ces opérations, le roi Agrippa s'avança vers les remparts : il exhorta les Gamalitains à ne

[1] *Et quinta quidem contra mediam civitatem opus absolvebat; fossas autem et valles replebat decima.....* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 1, ed. Havercamp., p. 264.)

pas s'opiniâtrer dans une résistance dont l'issue leur serait fatale. Ce prince leur proposa l'exemple de quelques autres villes révoltées de ses États qui avaient consenti à se soumettre. Mais un coup de pierre, parti des murs, lui fracassa le bras droit et redoubla des deux côtés l'enthousiasme et la colère.

Les travaux exécutés par les diverses légions permirent en peu de jours d'ouvrir la brèche et de commencer les attaques.

Titus, en ce moment, ne se trouvait pas à l'armée. Il employait son zèle et toutes ses séductions auprès du gouverneur de Syrie, Mucien, afin de calmer les jalousies et les ressentiments qui avaient commencé à éclater entre ce gouverneur et le chef de la guerre de Judée.

Les assiégés ayant reconnu leur impuissance à rien opposer d'assez efficace aux machines des Romains, prirent le parti de disparaître du haut de leurs murailles.

Telle était à l'intérieur la disposition de Gamala ; il existait un espace libre entre les premières maisons des habitants et les remparts. Le corps de la ville, élevé en amphithéâtre sur le rocher, était composé de rues étroites, raboteuses, comme on se représente la plupart des villages et bourgs des montagnes. Vues d'une certaine distance dans la vallée, on aurait cru ces demeures humaines suspendues au milieu des airs [1], sem-

[1] *Atque urbs pendenti similis in se a vertice acuminato rui-*

blables à des nids d'oiseaux. Le sommet du rocher, plateau exposé à tous les vents, portait une forteresse.

Les Gamalitains, descendus de leurs remparts, s'adossèrent en bon ordre à la ville, et firent face à la partie des murailles que les coups irrésistibles du bélier étaient près de renverser. La chute des dernières pierres, en effet, eut à peine offert un passage suffisant, que les trompettes des Romains sonnèrent avec force ; les soldats firent retentir leurs armes, et se précipitèrent à travers la brèche en poussant les cris qui, dans les habitudes anciennes, étaient un signe de courage et un présage de succès.

Les assiégés y répondirent par des cris non moins redoutables. Le combat s'engagea avec furie. Hors les différences de l'armement, l'égalité était presque rétablie ; les machines ne rendaient plus de services ; le nombre même des assaillants passés à travers la brèche se trouvait circonscrit par la nature des lieux. C'était une des occasions où, comme disaient les anciens, « le pied touchait le pied, les armes touchaient les armes. »

Cependant des renforts successifs arrivaient aux Romains et rendaient la résistance de plus en plus difficile. A la voix de leurs chefs, les Juifs quittèrent leur champ de bataille, et se portèrent rapidement vers la partie élevée de la ville. Les as-

tura videbatur. (Bell. judaic., lib. IV, cap. 1, ed. Havercamp., p. 264.)

siégeants, croyant à leur fuite, se jetèrent sans hésitation dans le labyrinthe étroit et rocailleux des rues de Gamala. A cause de la disposition de la ville en amphithéâtre, les toits ou terrasses des maisons d'une rue étaient presque de plein pied avec la rue supérieure. Dès que les Romains se furent assez engagés, les Gamalitains, maîtres de la hauteur, retombèrent sur eux de toutes leurs forces et les renversèrent [1].

Étourdis de cette attaque et de la mauvaise position où ils se trouvaient, les assiégeants se répandirent à droite et à gauche sur les terrasses des maisons. Leur grand nombre fit crouler ces frêles bâtisses. Le choc des décombres supérieurs hâta la chute des maisons inférieures [2]. Les Juifs, saisissant avec avidité cette nouvelle ressource, firent rouler des quartiers de roche de la colline; ils précipitèrent en quelque sorte leur ville tout entière sur l'ennemi. Une grêle de traits fut dirigée en même temps contre les Romains qui réussissaient à se dégager des ruines.

D'une éminence d'où il suivait le combat, Vespasien donna des ordres pressants pour la retraite. Lui-même fut en butte à un grand danger; ses gardes durent serrer leurs boucliers et opposer

[1] *Tum demum conversi et hostes instantes adorti in declivia eos contrudebant, locorumque angustia et difficultate compressos interficiebant.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 1, ed. Hav., p. 265.)

[2] *Illæ autem, cum militum plenæ pondus sustinendo non essent, statim collapsæ sunt : et una dejecta multas infra se, illæque alias deturbabant.* (Ibid.)

un mur d'airain aux traits qui menaçaient de l'atteindre [1]. C'est peut-être ici qu'il faut reporter la blessure au genou reçue en Judée par ce général, que j'ai déjà indiquée d'après Suétone, et les flèches ennemies dont la pointe alla s'émousser sur son bouclier [2]. Les Romains repassèrent la brèche, laissant dans la place un nombre considérable de morts et plusieurs officiers de marque. Ce fut un beau moment pour les miliciens de Gamala, un jour de gloire; mais leur jour de funérailles succéda bientôt.

La fontaine qui alimentait la ville ne coulait plus avec assez d'abondance. Par l'effet du siége actuel et de la résistance précédente aux troupes d'Agrippa, ou par des causes d'imprévoyance, les vivres devenaient rares. La population poussait des cris de détresse; les hommes de guerre reconnaissaient qu'il n'y avait d'autre espérance pour eux que de mourir, et cette conviction ne diminuait en rien leur zèle. Les uns se chargèrent de défendre l'ouverture de la brèche; les autres reprirent leur position sur l'étendue des murailles.

Titus revenait de son voyage. L'un des deux chefs des Juifs, Kharès, était étendu sur son lit de douleur, et allait expirer.

Le trente et unième jour du siége, avant l'au-

[1] *Cum paucis e suis media inter pericula relictus erat... Ex eorum qui secum erant corporibus et armaturis testitudinem facit.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 1, ed. Havercamp., p. 266.)
[2] Voy. t. II, p. 329.

rore, trois soldats de la quinzième légion descendirent avec des léviers au pied de la tour que cette légion avait déjà tout ébranlée. Pendant que les Romains détournaient l'attention de leurs adversaires, par une fausse attaque, les soldats, aidés de l'obscurité, réussirent à détacher les principales pierres. Alors les assiégeants usèrent contre les Juifs du même stratagème qui leur avait été si funeste à l'intérieur de la ville; ils les attirèrent de ce côté des murailles, et, sous leur nombre, la tour s'écroula.

En apprenant la cause du bruit, Kharès recommanda sa nation au dieu des armées, et rendit le dernier soupir [1].

Les Romains s'ouvrirent un passage sur les ruines de la tour. Titus franchit ce passage avec deux cents chevaux, et occupa l'espace étendu entre les remparts et les maisons. La brèche devenait entièrement libre pour les assiégeants. Cette fois, ils escaladèrent la ville avec ordre et prudence.

Une grande partie des Juifs se réfugia au sommet du roc, dans la forteresse où l'on avait réuni la plupart des femmes et des enfants. Le lendemain, le vent souffla avec une violence si extraordinaire, que les assiégés ne purent tirer aucun parti de leurs flèches. D'autres pensées d'ailleurs agitaient leurs âmes; ils se préparaient à mourir. Dès que les Romains furent près de la forteresse,

[1] *Tunc et Chares lecto decumbens inter curationem efflat animam.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 1, ed. Havercamp., p. 268.)

les Gamalitains embrassèrent les êtres qui leur étaient les plus chers et les précipitèrent dans la vallée. Après cet acte de désespoir, on attendit l'ennemi. A mesure que ses premières troupes touchèrent le seuil, les Juifs saluèrent leur entrée avec un dernier javelot, et partagèrent le destin de leur famille [1].

Cinq mille personnes périrent sur les rochers, quatre mille par le fer. Les vainqueurs, dans l'excès de leur irritation, n'épargnèrent qui que ce soit. Deux nièces du général des troupes d'Agrippa réussirent seules à se sauver. Les habitants ne leur avaient pas permis de sortir des murs; mais dans leur maison paternelle, elles avaient pu se blottir au fond d'une cachette si bien ménagée, que pendant plusieurs jours leur présence resta inconnue.

Malheur à toute nation dont le cœur ne serait pas ému de la résistance et de la chute de Gamala. Il n'y a ni prescription, ni décrépitude pour les actions généreuses. Toujours dans cet ordre de souvenirs, les morts finissent par ressusciter, et ce n'est pas sans motif qu'on a donné à la gloire l'épithète d'immortelle.

Le dernier cri de la Galilée, armée pour l'indépendance juive, retentit sur le mont Thabor. Il s'y était formé un rassemblement nombreux destiné à tomber sur l'armée romaine.

Un camp fortifié couronnait la montagne. Ves-

[1] *Filios et conjuges et semet ipsos in vallem præcipitarint.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 2, ed. Havercamp., p. 269.)

pasien détacha Placidus du siége de Gamala et l'envoya contre ce nouveau rassemblement. Placidus amenait avec lui six cents chevaux, auxquels il avait la faculté de joindre la garnison considérable de la ville de Séphoris, dont ce lieutenant de Vespasien était le commandant particulier.

Le mont Thabor a des titres à la célébrité sous le rapport religieux et sous le rapport historique. Quelques-uns de ses titres religieux sont très-incertains. Même en prenant à la lettre les récits évangéliques relatifs à la transfiguration de Jésus-Christ, il est impossible d'adopter le Thabor pour théâtre de cette scène : on s'y est habitué par convention. D'après les récits évangéliques, en effet, la montagne de la Palestine où la transfiguration se serait opérée correspond au nord de Nazareth, dans la direction du Liban, et le Thabor, situé à une demi-journée de marche de Nazareth, se présente dans la direction presque opposée[1].

Les événements historiques qui ont eu le Thabor pour témoin embrassent une série bien connue de trente siècles.

Au premier anneau de cette chaîne, environ treize cents ans avant l'ère actuelle, on voit se former à son sommet le rassemblement des dix milliers de Zabulon et de Nephtali. Excités à la liberté par l'illustre Débora, la femme juge et prophétesse, et rangés sous la conduite de Barac, fils

[1] Voir notre *Histoire de Jésus-Christ, sa doctrine et le premier siècle de l'Église*, t. 1, p. 272.

d'Abinoam, les ancêtres des Galiléens de l'époque de Vespasien et de Titus, descendent de la montagne avec un saint transport, se rient des chevaux, des chariots d'un conquérant oppresseur, et détruisent son armée.

A la dernière extrémité de la même chaîne, au mois d'avril de l'an 1799 depuis J. C., d'autres événements mémorables sont accomplis autour du Thabor. A la voix de chefs tels que Bonaparte, Kléber, et leurs lieutenants, des troupes françaises mettent en déroute l'armée réunie des pachas d'Alep et de Damas. En courant au combat, ces troupes font retentir un chant patriotique qui semble rappeler aux collines environnantes quelque chose du vieux cantique de Débora, si plein d'inspirations contre les tyrans et de hautes espérances en faveur de la liberté du peuple et de l'établissement d'un règne de justice.

Le mont Thabor s'élève comme d'un seul jet dans la plaine d'Esdrélon, étendue entre la Galilée et la Samarie. Son nom n'a pas de sens bien déterminé; il a été modifié de diverses manières dans l'antiquité : on en a fait Ataburion, Atabryon, Ithabyrius, Itaburim. Les livres bibliques ont noté cette circonstance que des multitudes d'oiseaux allaient se reposer sur le Thabor et invitaient les habitants du pays à y dresser des filets et toute sorte de piéges [1]. Saint Jérôme qui, dans

[1] *Quoniam laqueus facti estis speculationi, et rete expansum super Thabor.* (Osæ, v, 1.)

le quatrième siècle de l'ère actuelle, habita longtemps la Palestine, a dépeint en très-peu de mots l'aspect du Thabor. « Ce mont, situé dans la Galilée, au milieu d'une plaine, est de forme ronde, élevé et également coupé de tous côtés [1].

Dès que Placidus fut arrivé près de la montagne, il jugea l'impossibilité d'atteindre le rassemblement des Juifs établi sur une position aussi élevée. Un combat de ruse engagé entre les deux camps ennemis servit de prélude à l'emploi des armes. L'histoire militaire du Thabor offrait en ce genre un précédent raconté par Polybe. On a vu plus haut qu'après une des batailles que les rois grecs d'Égypte et de Syrie s'étaient livrées sur l'éternel sujet de la possession du Liban, de la Cœlé-Syrie et de la Judée, le roi de Syrie dirigea ses troupes vers le lac de Galilée et le Jourdain. J'ai indiqué la force des armées combattantes. Les Syriens s'emparèrent de Scythopolis et d'une autre ville située sur les bords du lac, et appelée par les Grecs Philotérie. Les contrées dont ces deux villes dépendaient fournirent en abondance au vainqueur les vivres nécessaires à son armée et toutes les autres choses dont il eut besoin. Après y avoir mis garnison, le roi de Syrie franchit les montagnes qui servent de mur occidental à la vallée du Jourdain, et arriva à Atabyrium, ville

[1] *Est autem Thabor, mons in Galilæa, situs in campestribus, rotondus atque sublimis, et ex omni parte finitur æqualiter.* (Hieronym. in Osæam.)

située à la hauteur de quinze stades, dit Polybe, sur une colline qui s'élève légèrement dans la plaine, et qui a la forme d'une mamelle [1]. Pour s'en rendre maître, le roi de Syrie plaça des troupes en embuscade, provoqua les ennemis, les attira par une fuite simulée, et, faisant brusquement volte-face, en détruisit un grand nombre et pénétra dans leur ville.

Dans ce même esprit, Placidus adressa aux Juifs réunis sur le Thabor les allocutions les plus insinuantes. Il leur proposa le pardon des injures, la réconciliation mutuelle, presque le baiser de paix [2].

De leur côté, les Juifs se montrèrent tout émus de ses promesses; ils descendirent lentement de la montagne comme pour se jeter entre ses bras. Chez les uns et chez les autres, on usait également de feinte. Au premier moment favorable, un combat sanglant fut engagé. A l'exemple du roi de Syrie, Placidus, sous l'apparence de fuir, attira les insurgés à une certaine distance de la roche; et alors, au moyen d'une impulsion rapide imprimée à sa cavalerie, il enveloppa ses adversaires et en tua une foule. Les autres opérèrent leur retraite sur Jérusalem où tous les débris des bandes galiléennes allèrent bientôt se concentrer.

Après la prise de Gamala et l'affaire du Thabor,

[1] Polyb., liv. v.

[2] *Et Placidus mitius cum illis colloquebatur, id agens ut eos in planitie caperet.* (Bell. judaic., lib. iv, cap. 1, p. 267.)

les frontières septentrionales du territoire, les districts galiléens, étaient définitivement perdus pour la capitale juive. Cette conquête de Vespasien mettait à découvert la seconde ligne de défense de Jérusalem du côté du nord, les trois petites divisions de Thamna, de l'Acrabatène, de Jéricho.

Quoique la ville de Giscala ne fût pas encore tombée au pouvoir des Romains qui l'avaient tournée, Jean de Giscala et ses amis jugèrent que, sur ce point, toute résistance devenait désormais inutile.

Les Juifs ne cessaient pas d'être animés de l'espoir que les Parthes et l'Orient répondraient à leur appel. Ils regardaient comme un grand succès de gagner du temps et de prolonger la guerre.

A part les dénominations injurieuses toujours prodiguées aux zélateurs, Josèphe explique très-bien le mouvement de concentration des milices qui se fit après la chute de la Galilée. « Les chefs des troupes et des brigands s'étant réunis, dit-il, formèrent un corps redoutable et se portèrent sur Jérusalem [1]. » C'est, du reste, à l'instant où il redouble d'injustice envers son adversaire personnel, que l'ex-gouverneur des districts galiléens laisse le mieux entrevoir les desseins militaires de Jean de Giscala, chez lequel il a reconnu l'ambition d'accomplir des actes mémorables.

[1] *Adeo ut tandem turmarum, ubique latronum principes... sese congregarent, atque in nequissimum agmen conflati, clam in Hierosolyma irreperent.* (Bell. jud., lib. IV, cap. 3, p. 273.)

Selon Josèphe, Titus fut chargé par son père de réduire Giscala. A la première sommation, Jean aurait demandé une trêve de deux jours, et profité de la nuit du lendemain, jour de sabbat, pour abandonner la ville, suivi de ses guerriers. Une partie de la population ne voulut pas se séparer d'eux; mais les forces manquèrent au plus grand nombre pour suffire à la longueur et aux difficultés de la route. Jean franchit toute la Galilée conquise par les Romains, toute la Samarie pleine de soldats ennemis, et arriva, malgré les obstacles, dans la capitale juive.

Sous l'empire de ses animosités, son rival affecte de transformer cette retraite en une fuite honteuse[1]. Mais la nature même des paroles qu'il rapporte et qui furent adressées par l'homme de Giscala au peuple de Jérusalem, avide de connaître tout ce qui s'était passé, réduit le reproche de Josèphe à sa valeur naturelle. « Nous venons combattre avec vous dans une position meilleure, s'écria Jean; si les Romains ont éprouvé tant de peine devant les villes de la Galilée et y ont vu briser leurs machines de guerre, que n'avons-nous pas à espérer dans Jérusalem? Il eût été désormais imprudent et inutile de s'exposer à périr à Giscala ou dans toute autre place d'une moindre force. C'est pour défendre notre métropole qu'il

[1] *Verebatur, ne statim capta civitate solus destitueretur, qui omnem in noctu et fuga spem vitæ posuerat.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 2, p. 271.)

nous fallait conserver nos armes et ménager notre vigueur [1]. »

Les événements du siége de Titus prouvèrent avec certitude, contre le fils de Mathias et en faveur de Jean, que ces paroles n'étaient ni un argument de rhéteur, ni un subterfuge.

[1] *Inconsultorum enim atque inutilium esse hominum, temere pro Gischalis et invalidis urbeculis in periculum se conjicere, cum arma vigoremque oporteat pro metropoli recondere atque servare.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 3, ed. Havercamp., p. 272.)

CHAPITRE XII.

Lutte du parti politique et des zélateurs ; Éléazar fils de Simon ; personnes incarcérées et massacrées.

De grands changements, de cruelles réactions de parti furent déterminés à Jérusalem par la concentration des bandes galiléennes qui avaient survécu à la perte de leur province, et par le concours des populations irritées, désolées, que l'armée envahissante expulsait chaque jour des villes et des campagnes.

Déjà le retentissement de la défection de Josèphe avait frappé d'un coup mortel le conseil central et le parti des politiques.

Dans l'existence des peuples dignes de quelque célébrité, de même que dans l'existence des hommes, on remarque plus d'une fois des faits purement accidentels, des explosions spontanées de sentiments, qui ne réussissent pas moins à faire connaître le caractère de ces hommes et de ces peuples que les événements les plus importants de leur histoire. Les émotions successives ressenties à Jérusalem pendant la première incertitude des

nouvelles répandues sur le sort de Josèphe après la prise de Jotapat, sont un de ces traits caractéristiques.

Le courage et le dévouement des défenseurs de la place avaient flatté l'orgueil du peuple juif et adouci la douleur qu'il éprouvait de ce premier succès de l'invasion étrangère. D'abord, la renommée s'était plu à propager que le gouverneur de la Galilée avait succombé en combattant avec tous les autres chefs : cette nouvelle excita au plus haut point l'enthousiasme. Les adversaires de Josèphe, ceux qui avaient dénoncé et poursuivi sa conduite devant le conseil, crurent avoir été le jouet d'une illusion, et furent saisis de regrets. Ils voulurent dédommager sa mémoire en lui prodiguant tous les honneurs qui étaient en leur pouvoir. On observa un deuil public de trente jours [1] : des lamentations, chantées par le peuple et soutenues par des instruments de musique, célébrèrent la gloire des hommes qui étaient morts pour la défense de leur loi et de leur territoire.

Mais, à l'égard du fils de Mathias, ce concert d'acclamations ne fut pas de longue durée. Dès que le faux bruit eut fait place à la vérité, dès qu'on sut que Josèphe se trouvait sain et sauf dans le camp romain, et que, loin de le traiter en captif, les chefs ennemis le comblaient de faveurs, alors,

[1] *Plorabant Josephum universi, adeo ut per triginta dies, fletus et lamentatio in civitate non cessarint...* (Bell. judaic., lib. 3, cap. 9, ed. græc. lat. Havercamp., p 252.)

et pour employer les expressions de cet ex-gouverneur lui-même, les transports d'admiration qu'on avait laissé éclater quand on le croyait mort se changèrent en une haine aussi grande pour sa personne vivante [1]. Les uns le proclamèrent un lâche, les autres un traître : Jérusalem entière fut remplie d'indignation, et la fureur contre l'étranger augmenta de tout le désir qu'on avait de se venger sur lui de la perfidie de Josèphe [2].

Par malheur, ce redoublement de colère contre les Romains ne fut pas la seule conséquence de l'émotion générale : l'animosité réciproque des partis fit de rapides progrès. La défection d'un homme revêtu d'aussi hautes fonctions que le gouverneur des districts galiléens donna de la vie à tous les soupçons de trahison intérieure qui sont si prompts à se répandre dans les guerres populaires. Ceux des nationaux belliqueux dont l'esprit avait été jusqu'alors à l'abri des sombres défiances, y devinrent les plus accessibles. Désormais les représentants et les complices de Josèphe semblèrent s'élever autour d'eux et de tous côtés comme des fantômes. Ils s'encouragèrent à dénoncer leur présence réelle ou imaginaire, et à les saisir dans les réunions privées, sur les places publiques, et surtout dans le conseil de défense.

[1] *Tantum in viventem iracundiæ, quantum benevolentiæ prius habuerunt, cum mortuum esse crederunt.* (Bell. judaic., p. 252.)

[2] *Majore in Romanos impetu ferebantur, ac si Josephi maleficia in illis vindicaturi essent.* (Ibid.)

Voilà comment le parti gouvernant et politique, déjà si ébranlé à Jérusalem par les difficultés naturelles de sa position, avait senti le pouvoir échapper de ses mains bien avant l'arrivée des bandes provinciales.

Les zélateurs n'attendaient qu'une occasion favorable pour livrer bataille à ce parti, sauf à se diviser entre eux s'ils restaient vainqueurs, et à se combattre. Le concours des populations réfugiées leur offrait cette occasion. Il n'est pas besoin de dire la diversité infinie des passions bonnes et mauvaises, grandes et misérables, la diversité des instincts généreux et féroces qui fermentaient alors au fond des cœurs.

On sait depuis longtemps que les zélateurs ne se renfermaient pas à faire une guerre désespérée aux Romains. Conformément aux principes posés par Juda le Galiléen, ils aspiraient à opérer une révolution complète au sein de la nation, à renverser les classes dominantes. Ils voulaient mettre en pratique, dans l'ordre naturel, la maxime déjà citée que Jésus, fils de Marie, et ses apôtres avaient recueillie sur tous les chemins de la Galilée et avaient transportée à l'ordre spirituel : « Les derniers seront les premiers, et les premiers deviendront les derniers. »

Éléazar, fils de Simon, commandait à la fraction la plus menaçante des zélateurs de Jérusalem, aux hommes qui s'attribuaient exclusivement ce titre de zélateurs dont l'application originaire

était générale. Le grand nombre de chefs des Juifs appelés, à cette époque, du nom d'Éléazar cause quelque confusion. Souvent on a cru reconnaître dans celui-ci le même personnage, le même Éléazar, qui est désigné ailleurs comme fils de Jaïr, descendant de Juda le Galiléen, et qui défendit la dernière forteresse où la nationalité résista après le siége et la chute de la capitale.

Dans le premier choix des commandants du territoire, le parti politique avait éliminé Éléazar, fils de Simon [1]; mais la popularité de ce chef et les irritations de son âme s'en étaient accrues : on le signalait à la fois pour homme de tête et d'action.

Dès que les zélateurs de Jérusalem se virent renforcés d'une partie des bandes dont la défaite récente devant les Romains, les souffrances, la perte de leurs familles avaient exaspéré l'esprit, leur audace ne se contint plus : un pouvoir actif fut constitué en dehors du conseil central. Il y eut alors deux gouvernements destinés à en venir aux mains et dont le plus violent l'emporta sur l'autre.

Une mesure effroyable devint le prélude du conflit. Malgré l'extrême dissemblance des époques, rien ne ramène aussi vivement à la mémoire un des événements les plus célèbres des révolutions modernes. Sans doute, les usages, les lan-

[1] Voir t. II, p. 173.

gues, les rapports de la vie privée et publique, les connaissances changent, se transforment, s'agrandissent à mesure que le monde se développe, mûrit et vieillit; mais il est de certaines conditions au milieu desquelles les hommes et les peuples, fussent-ils séparés par des milliers d'années, mettent toujours à découvert, en bien comme en mal, l'égalité de leur nature.

Suivant les propres termes des documents, on commença dans Jérusalem par s'emparer des personnes réputées la noblesse du pays, et on les emprisonna [1]. De ce nombre furent Antipas, du sang royal des Agrippas, qui avait eu l'administration du trésor public; Lévias, appartenant aussi aux familles nobles; Saphas, fils de Raguel, et une foule d'autres rangés dans la même classe [2].

Bientôt Jérusalem offrit l'aspect d'une ville prise d'assaut; l'épouvante gagnait tous les esprits; chacun ne songeait plus qu'à se mettre à l'abri du danger. Vainement les gouverneurs demandèrent au peuple de leur prêter secours : on resta sourd à leur voix. Nul intérêt ne se manifestait en faveur des personnes arrêtées ou menacées.

Cependant, les chefs les plus exaltés des zélateurs jugèrent l'impossibilité de garder longtemps dans les fers un nombre si considérable de per-

[1] *Et a nobilissimis initium facientes... custodiæ tradiderunt.* (Bell. judaic., lib. IX, cap. 3, ed. Havercamp., p. 274.)

[2] *Antipam... adeo ut thesauros publicos suæ fidei creditos haberet. Leviam e nobilibus quemdam... prætereaque omnes qui in regione aliis præstare videbantur.* (Bell. judaic., p. 274.)

sonnes éminentes[1]. Ils décrétèrent de les faire mourir[2]. L'exécution suivit de près. On choisit dix hommes impitoyables dont le chef s'appelait Jean Dorcas. Pendant qu'au dehors une multitude fermait les issues de la prison, à l'intérieur, l'horrible sacrifice fut consommé[3].

La stupéfaction et l'effroi dans Jérusalem n'eurent plus de bornes. Les instigateurs de ces ordres sanguinaires osèrent s'en faire honneur. Ils publièrent hautement qu'on ne devait voir dans les hommes incarcérés et immolés que des ennemis de la liberté commune, que des complices de Josèphe : c'était avoir mérité de la patrie que de s'être délivré de leur embûches[4]. Une résolution d'une autre nature fut arrêtée immédiatement par les zélateurs. Les hautes fonctions de la sacrificature avaient été comme inféodées à un certain nombre de familles patriciennes de Jérusalem : on voulut les en dépouiller. Sous prétexte d'en revenir aux usages antiques, on remit à la voie du sort de désigner les pontifes[5]. De cette ma-

[1] *Neque tutum arbitrabantur viros potentes diutius ita custodire... ac prœterea insurrecturum fortasse populum.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 5, ed. Havercamp., p. 274.)

[2] *Cum igitur decretum esset eos occidere.* (Ibid.)

[3] *Postquam affuerunt ad carcerem gladiis accinti, conclusos illic interficiunt.* (Ibid.)

[4] *Seque communis libertatis proditores intercmisse dicebant... quasi de civitate bene meriti fuissent eamque servassent.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 3, ed. Havercamp., p. 274.)

[5] *Mos quidem antiquus obtendebatur, nam et olim pontificatum sorte deferri fuisse dicebant.* (Bell. judaic., p. 275.)

nière, toutes les familles qui avaient la capacité légale d'exercer cette charge, pourraient y participer, aussi bien celles qui habitaient les provinces que celles de Jérusalem, les plus humbles par leur position comme les plus opulentes.

Le sort, dans ces circonstances, était livré à la merci des chefs. Pour mieux rendre leur pensée, les zélateurs firent tomber leur premier choix sur un nommé Phanias, fils de Samuel, du bourg d'Aphta. Cet homme, extrêmement simple d'éducation et de mœurs, travaillait aux champs, lorsque, à sa grande surprise, on lui apporta les insignes du pontificat, et on l'en revêtit malgré lui.

Cependant Ananus et ses amis, saisis d'horreur du massacre des incarcérés, appelèrent de nouveau aux armes les habitants de Jérusalem [1]. Ananus eut recours à la pitié, aux prières, aux menaces. Ses cheveux blancs, le respect universel attaché à son nom, l'éminence de sa dignité comme pontife et comme gouverneur, l'excès des violences commises et la crainte de l'avenir, parvinrent à redonner une certaine force aux membres du conseil et au parti politique.

Dès que l'élan eut été imprimé, la population sortit en foule de ses demeures. On fit un choix [2] : Ben Gorion et Niger en prirent le commandement.

[1] *Populo multis segnitiem exprobrantes in cœtibus, eos in zelotas excitabant...* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 3, p. 275.)

[2] *Et pugnæ idoneos ordinaret instrueretque in prælium.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 3, ed. Havercamp., p. 278.)

Simon, fils de Gamaliel, l'ami déjà ancien de Jean de Giscala, Jésus, fils de Gamala, Zakharias, fils de Baruch, et beaucoup d'autres, se pressèrent autour des gouverneurs. Les parents, les amis des morts, et tous les hommes du parti romain qui n'auraient pas osé engager une lutte par eux-mêmes, profitèrent du mouvement : ils se portèrent comme défenseurs des droits du conseil central et des magistrats suprêmes.

En se voyant aussi vivement menacés, les zélateurs, maîtres de la plate-forme du temple qui dominait la ville comme une citadelle, s'y retranchèrent.

Ananus ne cessait de faire honte au peuple du sang répandu dans la cité sans accusation ni condamnation légales. Évidemment Josèphe a amplifié à sa manière les allocutions d'Ananus ; mais la forme n'altère en rien le fond de ces allocutions, ni la nature des événements. D'ailleurs, Josèphe, qui avait entendu fréquemment discourir le gouverneur de Jérusalem, et qui était un appréciateur compétent, range ce personnage au nombre de ceux à qui leur talent de la parole assurait le plus d'influence sur le peuple [1]. « Que dirai-je de pareils tyrans ? s'écria Ananus. C'est vous qui, par votre silence et votre patience, leur avez inspiré tant d'audace... Quand vos concitoyens ont été traînés à travers la ville, aucun de vous n'est venu

[1] *Plurimum dicendo valebat et ad populum persuadendum.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 5, p. 287)

à leur aide ; ceux dont vous avez trahi la cause ont été précipités dans les fers. Je ne veux pas savoir quels étaient ces hommes ni leur nombre ; mais ce qu'il faut déplorer, c'est qu'on ait abandonné des prisonniers qui n'avaient été ni accusés, ni condamnés. Il nous restait à les voir égorger, et nous en avons été témoins. Tandis que les victimes étaient frappées comme s'il s'agissait d'un troupeau de bêtes conduit au sacrifice, non-seulement vous n'avez pas levé le bras pour les défendre, mais vous n'avez pas même jeté un cri en leur faveur [1]. »

[1] *Mitto dicere quot fuerint et quales, sed a nemine accusatos, indemnatos..... Hoc etiam vidimus velut ex armento bestiarum optimo quoque semper ad sacrificium ducto, neque mutivit quisquam neque dextram movit.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 3, p. 276.)

CHAPITRE XIII.

Bataille dans Jérusalem; les Iduméens; ruine du grand conseil et du parti politique.

Une bataille était devenue inévitable entre les deux partis. Pendant que les gouverneurs de Jérusalem prenaient leurs mesures, les zélateurs, retranchés sur la plate-forme du temple, ne restaient pas inactifs. Ils avaient des émissaires nombreux; on leur communiquait à chaque instant des renseignements précis sur tout ce qui se passait dans l'intérieur de la ville [1] : les partisans avaient les yeux ouverts de tous côtés et dans tous les conseils. Les chefs zélateurs n'attendirent pas d'être attaqués; ils ordonnèrent des sorties. Le combat avec les milices de la ville commença à coups de pierre; on en vint à l'usage de l'épée. Les milices surpassaient les zélateurs en nombre; mais ceux-ci avaient plus de force, plus d'audace. Ils déployaient en même temps une qualité qui fut d'un grand poids dans la résistance ultérieure contre

[1] *Aderant enim qui omnia sibi nunciarent quæ populus agitabat.* (Bell. judaic., lib. IV, ed. græc. lat. Haverc., p. 278.)

Titus : leurs troupes rivalisaient entre elles d'obéissance et de dévouement à leurs chefs.

Il y eut beaucoup de morts de part et d'autre. Les passions locales s'enflammèrent. L'intérêt de la guerre extérieure fut entièrement oublié. Une grande partie des habitants ne vit plus dans les assiégés du temple que des étrangers à Jérusalem qui prétendaient dominer la ville et la décimer. La lutte en devint plus acharnée : les chefs du parti gouvernant jugèrent que le sort commun en dépendait. A leur voix, les rangs des troupes urbaines augmentaient à chaque instant ; l'amour-propre, l'exemple, la crainte entraînaient les plus récalcitrants et les timides [1]. Les zélateurs rentrèrent dans la première enceinte de la plate-forme du temple. Bientôt ce poste ne fut plus tenable pour eux ; ils se réfugièrent derrière les murs de la seconde enceinte, et on les y tint bloqués.

Alors Ananus se crut vainqueur et insista pour faire cesser la lutte ; mais cette hésitation, dictée par de généreux motifs, entraîna sa perte et la ruine entière de son parti. Ananus craignait de transformer en un champ de carnage les parvis les plus sacrés du temple. De plus, ce gouverneur était tout préoccupé de la nécessité d'opposer une résistance ferme aux Romains, ne fût-ce que pour en retirer des conditions meilleures d'accommode-

[1] *Civium autem vulgo ira incenso et in majus semper crescente, increpabant eos qui cederent... viam fugientibus non aperiendo.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 5, ed. Havercamp., p. 278.)

ment : il ne désirait poursuivre les zélateurs et leurs auxiliaires que jusqu'au point de les soumettre à l'autorité du conseil.

Six mille hommes de troupes de la cité furent postés aux diverses issues de la colline du temple, et en resserrèrent le blocus. Ces six mille hommes étaient relevés successivement : nul des habitants de la ville ne devait être dispensé de ce service [1]. Mais, tel est l'aveuglement ou l'indifférence qui apparaissent toujours dans les plus graves dangers, à mesure que leur tour d'inscription arrivait, la plupart des riches, disent les chroniques de l'époque, s'adressaient à des hommes des classes inférieures du peuple, et les payaient pour se faire remplacer [2]. Cette circonstance ne favorisa pas faiblement les zélateurs et précipita les événements imprévus qui replacèrent Jérusalem sous un régime organisé de proscriptions et d'épouvante.

Josèphe n'a pas laissé échapper l'occasion de réunir ici des accusations nouvelles contre l'adversaire personnel qu'il détestait le plus : il attribue à Jean de Giscala d'avoir trompé le conseil, d'avoir joué entre les partis un double rôle analogue à

[1] *Cum autem ex universis sorte delegisset sex fere armatorum millia... Aliique eos excipiebant, et necesse erat omnibus quidem in orbem excubiis adesse.* (Bell. judaic., p. 279.)

[2] *Multi vero ex primoribus populi, dimissi ab iis qui in imperio esse videbantur, pauperiores mercede conductos mittebant, qui vice illorum fungerentur in vigiliis.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 3, ed. Havercamp., p. 279.)

celui dont la nation entière accusait l'ex-gouverneur de la Galilée lui-même de s'être rendu coupable dans le conflit des Juifs et des Romains, et qui avait exercé une si grande influence sur la fatale position où l'on se trouvait. Mais voyons d'abord la conduite sensible de Jean ; nous passerons ensuite aux suppositions de son adversaire.

Dès son arrivée à Jérusalem, le chef galiléen prit part aux assemblées et aux délibérations du conseil, et ne tarda pas à acquérir la confiance de la plupart des hommes chargés des affaires publiques [1]. Cette confiance avait une raison naturelle ; Jean, depuis longtemps ami de Simon, fils de Gamaliel, avait été en relation avec Ananus, et avait prêté tout son appui aux quatre commissaires de Jérusalem qu'on avait envoyés dans la Galilée pour exécuter le décret en vertu duquel Josèphe était mandé de comparaître.

La renommée populaire de Jean de Giscala et son influence présumée sur les chefs galiléens qui s'étaient réunis aux zélateurs, le firent choisir pour se rendre, en qualité de conciliateur, auprès des troupes renfermées dans le temple [2].

Selon les suppositions de son rival, au contraire, l'homme de Giscala avait inspiré, du premier jour,

[1] *Et ipsum Joannem submovere haud facile erat, ut... ac preterea multorum non ignobilium, qui in consilium de summa rerum adhibebantur, patrocinio succinctus esset.* (Ibid.)

[2] *Et ipsum ad zelotas legatum mittunt de sedandis discordiis.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 3, ed. Havercamp., p. 279.)

de grands soupçons au conseil. Josèphe, qui s'épuisait en adulations envers Vespasien, Titus et tous les personnages romains, assure que ces premiers soupçons formés contre Jean avaient pour cause son obséquiosité auprès des principaux du peuple, son désir exagéré de plaire et de se rendre utile [1]. On aurait rejeté en même temps sur son compte la promptitude surprenante avec laquelle les délibérations les plus secrètes étaient communiquées aux zélateurs [2]. Mais si une pareille opinion eût existé, il faudrait admettre que le conseil était privé de la prudence la plus vulgaire. Après avoir exigé de Jean un simple serment de fidélité, on ne se contenta pas de l'envoyer aux assiégés du temple; on l'envoya sans la compagnie d'aucun surveillant, ni collègue [3].

Là, et toujours d'après le dire de son rival, l'interprète du conseil aurait trahi sa mission. Loin de calmer les esprits il se serait attaché à fermer toute voie à un rapprochement; il aurait présenté Ananus comme un caractère cruel qui se proposait de ne faire aucun quartier aux zélateurs, et tous ses amis comme résolus d'adresser une députation à Vespasien et de lui ouvrir les portes de la

[1] *Obsequiis Ananum et populi principes demereri enixus est... Hoc vero placendi studium ei in contrarium cedebat.* (Bell. judaic., Ibid.)

[2] *Verisimileque erat in neminem potius quam in Joannem cadere posse proditionis suspicionem.* (Ibid.)

[3] *Itaque Ananus et qui ab eo stabant, fide jurejurando habita, jam nihil suspicantibus...* (Bell. judaic., p. 279.)

capitale juive. Enfin, ce même personnage aurait été le premier à inspirer l'idée aux zélateurs d'écrire aux chefs des milices iduméennes afin d'en obtenir un prompt secours.

Mais quelque grande que soit la difficulté d'assigner des limites aux perfidies qui se mêlent en tout temps aux agitations des États et au choc des ambitions politiques et religieuses, un fait incontestable renverse en partie les suppositions intéressées de Josèphe. Après les événements imprévus qui amenèrent la ruine du parti des politiques et d'Ananus, Jean de Giscala se tint longtemps séparé de la fraction des zélateurs du temple, séparé des Iduméens qui marchèrent plus tard sous les ordres de Simon, fils de Gioras. Ces trois partis nouveaux et distincts en vinrent aux prises.

Pour le moment, voici comment les choses se passaient à Jérusalem : tout le jour, le conseil restait assemblé et délibérait sur les mesures appropriées aux circonstances; la nuit était employée à des actes de vigilance, à des rondes auxquelles présidaient les gouverneurs Ananus et Ben-Gorion, Niger et tous les chefs, entre autres Jean de Giscala [1].

Les lettres écrites par les zélateurs aux indépendants de l'Idumée portaient en substance que les vrais défenseurs de la loi et de la liberté publi-

[1] *Cum Anano quidem ultro citroque commeabat, interdiu cum proceribus de agendis consultanti, et nocte vigilias circumeunti.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 3, ed. Haverc,, p. 279.)

que se trouvaient en danger. Si on ne venait pas à leur aide le parti dévoué aux Romains ne tarderait pas à replacer la Judée sous l'affreuse tyrannie des procurateurs [1].

Deux hommes intelligents et adroits, du nom d'Ananias, furent chargés de ces lettres ; on y joignit plusieurs instructions verbales. Les deux émissaires traversèrent les postes des troupes de la ville sans être saisis ; et comme les distances n'étaient pas considérables, au bout de peu de jours, on vit des masses d'Iduméens se diriger avec ardeur sur la capitale juive.

Nous avons rappelé que le nom d'Iduméens avait reçu une grande extension : il indiquait toutes les populations juives habitant les districts situés au midi de Jérusalem. De même que les gens de la Galilée, les Iduméens étaient prompts à recourir aux armes ; ils aimaient les combats et le tumulte : les attaques des Arabes limitrophes tenaient leur vigilance et leurs bras toujours actifs. Les milices attirées sur Jérusalem s'élevaient à vingt mille hommes : elles reconnaissaient quatre chefs principaux, Jean et Jacques, fils de Sosa, Simon, fils de Cathlas, et Phinées, fils de Clousoth.

Dès que les gouverneurs eurent avis de cette invasion, ils firent fermer les fortes de la ville ; on

[1] *Quod, circumvento populo, Ananus vellet Romanis metropolin prodere, ipsi autem facta pro libertate defectione in templo obsiderentur.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 4, p. 280.)

garnit les remparts de troupes. Jésus, fils de Gamala, le second personnage du conseil, eut mission de haranguer les milices iduméennes, de les détourner du dessein de faire cause commune avec les assiégés du temple, avec les auteurs du massacre des incarcérés. Jésus de Gamala repoussa avec indignation l'idée qu'on prêtait aux principaux du conseil de vouloir livrer la ville aux Romains. « Nous avons proclamé le soulèvement, quand nous aurions pu y mettre obstacle, s'écria-t-il; en mon particulier, j'eusse préféré la paix, mais depuis que la guerre a été engagée et se poursuit, une mort glorieuse me paraît beaucoup au-dessus d'une vie passée dans les douleurs de la servitude [1]. »

Par l'organe de Simon, fils de Cathlas, les Iduméens soutinrent que les chefs de Jérusalem n'avaient aucun droit de leur fermer les portes de la capitale de toute la nation. « C'est une preuve de la vérité des accusations dirigées contre vous, dit-il à Jésus de Gamala. Vous déplorez la mort d'un certain nombre de traîtres ; mais la seule faute des zélateurs est de ne pas avoir commencé par vous, de ne pas s'être défait des principaux provocateurs à la trahison. S'ils ont agi trop mollement, nous, Iduméens, saurons conserver la maison de notre Dieu, combattre pour notre commune pa-

[1] *Semel autem bello appetitus, manibusque consertis, mortem gloriosam mallem quam captivi vitam agere.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 4, ed. Havercamp., p. 282.)

trie et nous venger à la fois des ennemis du dehors et des embûches intérieures [1]. »

Malgré les divisions de ses habitants, Jérusalem était assez forte pour n'avoir rien à craindre de l'attaque des milices méridionales. Le conseil jugea qu'une fois la première ardeur passée, la fatigue de rester campés hors des murs, et l'influence des voix pacificatrices, détermineraient les Iduméens à rentrer dans leurs districts. Mais un de ces événements qui déjouent la prévoyance humaine et qui décident si souvent du sort des partis, des batailles, des empires, rendit maîtres de la ville la fraction la plus ardente des zélateurs de Jérusalem et des districts provinciaux. Cette conquête fut accomplie dans les conditions les plus propres à développer et à combler l'excès des fureurs.

Les gardes publics avaient été doublés. Les gouverneurs ne s'étaient pas ralentis de leur surveillance. Un soir, après avoir donné ordre à tout, Ananus, épuisé de fatigue, alla demander, contre son habitude, quelque repos à la nuit. Bientôt un orage éclata sur Jérusalem ; mais un de ces orages soudains des zones brûlantes qui semblent me-

[1] *Quod cum ausi essent plectere proditores, quos ut viros nobiles et ne quidem accusatos perhibetis, non a vobis inceperint, et proditores summos præciderint... Sed licet illi molliores fuerint quam oportebat, nos Idumæi domicilium Dei servabimus, et pro communi patria propugnabimus, hostesque, tam foris irruentes quam intus insidiantes et prodentes, ulciscemur.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 4, ed. Havercamp., p. 284.)

nacer la nature de la faire rentrer dans le chaos. Un vent affreux, la pluie à torrents, des oscillations du sol, réelles ou apparentes, et accompagnées de bruits sourds, la foudre, les éclairs jetèrent l'effroi dans toutes les âmes. Sous la première impression de ce fracas, les Iduméens crurent reconnaître un signe de la colère céleste. Les chefs des forces urbaines ne doutèrent pas que l'ouragan ne devînt un motif de plus pour les bandes extérieures de reprendre le chemin de leurs foyers. Mais les zélateurs du temple en jugèrent autrement : leurs chefs saisirent d'un coup d'œil tous les avantages d'une occasion qu'ils attribuèrent aussi au ciel d'avoir fait naître pour leur salut et le succès de leur dessein.

Plusieurs hommes furent choisis parmi les plus éprouvés. On les arma de scies prises dans les magasins du temple [1]. A l'aide de ces instruments, ils rompirent avec précaution les gonds et les barres des portes de la première enceinte, qui avaient été fermées sur eux. Le bruit des éléments et la préoccupation générale, empêchèrent les milices assiégeantes de rien entendre. D'ailleurs, les zélateurs avaient parmi ces milices elles-mêmes une foule d'adhérents, tout prêts à les favoriser et à se ranger sous leur drapeau. Le détachement sorti des limites du temple se glissa à travers la ville et arriva à l'une des portes; les gardes, oublieux de

[1] *Zelotis vero cogitatio injicitur ut captis sacrorum serris portarum vectes dissecarent.* (Bell. judaic., p. 285.)

leur devoir, avaient cherché un abri contre le cataclysme. Soit que cette porte leur fût livrée ou que leurs instruments en eussent ébranlé les bases, les zélateurs atteignirent la campagne. A leur approche, les Iduméens ressentirent la crainte que ce ne fût une attaque commandée par les gouverneurs de Jérusalem ; mais on se reconnut, et les zélateurs pressèrent leurs alliés de les suivre.

La tempête commençait à faiblir. L'agitation et l'effroi qu'elle avait occasionnés étaient remplacés chez un grand nombre par le sommeil. Après s'être assurés de l'entrée de la ville, les assaillants marchèrent avec rapidité vers les postes des troupes urbaines qui formaient le blocus des zélateurs ; ils tombèrent sur ces troupes et y jetèrent le désordre.

Les zélateurs délivrés descendirent de la colline du temple comme un torrent : ils dirigèrent les coups des Iduméens. Toutes les positions les plus importantes de la ville furent enlevées ; toutes les maisons des adversaires de leur cause furent marquées d'un sceau de proscription.

Un cri d'effroi plus terrible que la tempête retentit de nouveau dans Jérusalem. Les milices intérieures ne s'entendaient plus. Chacun fuyait devant la mort. Quelques jeunes gens intrépides se réunirent avec peine au milieu de la confusion et des ténèbres : leur résistance ne produisit d'autre effet que d'accroître la fureur des assaillants [1].

[1] *Pauci juvenum armis muniti fortiter excipiebant Idu-*

Ananus, qui était accouru au premier avis de l'invasion, avait perdu la vie ; Jésus de Gamala tomba à ses côtés. Personne ne savait plus ni d'où venaient les coups, ni sur qui ils s'arrêtaient ; ce fut moins une nuit de bataille qu'une nuit d'exécutions.

Le retour de la lumière découvrit la mort de plusieurs milliers d'individus. Loin d'en être apaisé, l'acharnement redoubla. L'ivresse féroce que la vue du sang excite toujours dans le sein des masses entraînées, était prolongée par une volonté de parti : on proclamait la vengeance de Dieu et la vengeance du peuple. Les membres de la haute sacrificature, disent les chroniques contemporaines, ou, pour nous servir d'une expression moderne, le haut clergé de Jérusalem, les princes des prêtres furent particulièrement poursuivis : on fit main basse sur eux [1].

L'épouvante s'organisa. Elle eut ses jours de règne, dont la peinture saisit l'âme ; mais du moins on vit sortir du sein de cette terreur l'exemple du courage civil le plus imposant, le plus beau peut-être que nulle époque d'agitation et de révolution populaires ait à présenter.

mœos. (Bell. judaic., lib. IV, cap. 4, ed. Havercamp., p. 286.)

[1] *Pontifices vero perquirebant et in illos plerique impetu ferebantur, captosque statim occidebant.* (Bell. judaic., p. 287.)

CHAPITRE XIV.

Proscriptions et terreur dans Jérusalem ; courage mémorable d'un tribunal ou sanhédrin d'exception.

Les nouveaux maîtres de Jérusalem proscrivirent tous les hommes qui avaient participé à leurs défaites précédentes. Le gouverneur, Ben-Gorion, fut immolé ; le brave Niger subit le même sort : on lui fit traverser la ville pour le frapper hors des murs. Vainement il découvrit les cicatrices que sa poitrine avait reçues en combattant les Romains ; on alla jusqu'à lui refuser la seule grâce qu'il réclamât, la promesse d'obtenir une sépulture honorable. A la vérité, nous ne devons jamais perdre de vue que l'ex-gouverneur de la Galilée, de qui nous tenons ces détails, avait une disposition naturelle et un intérêt à assombrir le tableau. Dans ses peintures des excès commis par les zélateurs ou les indépendants Juifs, Josèphe se dédommageait de la simplicité avec laquelle ses récits enregistrent les ordres les plus cruels sortis de la bouche de Vespasien et de tous les chefs de l'invasion ; il se dédommageait de ses froides allusions

aux horreurs dont Rome fut remplie dans ce même temps encore plus que Jérusalem ; et Rome, néanmoins, était loin d'avoir à se débattre contre des difficultés si fatales.

En se défendant contre les témoignages accusateurs de Justus de Tibériade, le fils de Mathias lui avait dit : « Comment peux-tu parler de ma conduite au siége de Jotapat? tu n'y étais pas. » Or, à l'époque de la chute du parti politique à laquelle ses actes avaient si grandement contribué, Josèphe non plus n'était pas dans Jérusalem ; il partageait auprès de Vespasien et de Titus les quartiers d'hiver de l'armée conquérante. C'est de leur camp que l'ex-gouverneur notait avec une complaisance sans bornes tout ce que l'imagination justement irritée ou effrayée des réfugiés et des transfuges lui racontait.

Toutefois, en de telles circonstances, l'exagération, même la plus flagrante, repose sur un fond de vérité : personne n'invente à plaisir un régime de proscriptions et d'épouvante. Ainsi les adversaires intérieurs et les victimes de la révolution française, les hommes qui étaient allés chercher une arme ou un refuge dans le camp des rois coalisés, parlaient en tout autres termes des événements, en faisaient d'autres tableaux que les écrivains zélateurs de ce grand renouvellement des choses. Mais leurs exagérations de langage et leurs passions de parti n'attestaient pas moins la réalité des excès dans lesquels une partie des révolution-

naires nouveaux se plongeait avec la même ardeur qu'une partie des anciens zélateurs de la Judée.

A suivre Josèphe, dont il importe ici de reproduire autant que possible les expressions, on saisissait pendant le jour les personnes dénoncées ou soupçonnées ; pendant la nuit on les conduisait à la prison, et on rejetait hors la ville les corps de ceux qui avaient été sacrifiés, afin de faire place aux nouveaux arrivants [1]. La terreur en vint à ce point, que nul n'osait pleurer ouvertement ni ensevelir ses proches : on s'enfermait pour verser des larmes et l'on ne gémissait qu'avec circonspection [2]. Les zélateurs n'apportaient à leurs cruautés ni délibération ni retard. Ils avaient soif du sang des personnes nobles, ajoute Josèphe, parce que ces personnes étaient l'objet de leur envie; ils avaient soif du sang des hommes de renom, parce que ceux-ci étaient l'objet de leur crainte [3]. Toutes les autres classes du peuple étaient également exposées à leur colère. On accusait les uns d'avoir été hostiles jadis ; on inventait contre les autres toute sorte de prétextes. Ceux qui ne se faisaient pas voir dans les assemblées passaient pour des

[1] *Quos cepissent nocte in custodiam ducebant, mortuosque efferentes foras ejiciebant, ut locus esset aliis in vincula conjectis.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 5, ed. græc. lat. Havercamp., p. 288.)

[2] *Occultæ quidem erant in ædes conclusorum lacrimæ, haudque gemebant, nisi cautione habita, ne quis inimicorum eos exaudiret.* (Ibid.)

[3] *Maxime autem virorum fortium atque nobilium cædem sitiebant : hos quidem exitio dantes ex invidia, illos præ metu.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 6, ed. Havercamp., p. 290.)

superbes, ceux qui approchaient avec trop de liberté les dominateurs du jour étaient censés leur témoigner du mépris [1]. Il n'y avait que les gens de la plus basse extraction et sans fortune, qui n'eussent rien à redouter [2]. Enfin, tandis que tous les droits du genre humain étaient foulés aux pieds, on se riait aussi des choses divines et l'on bravait les oracles des prophètes, en les déclarant des inventions d'imposteurs [3].

Cependant les provocateurs de cet effroyable mode de rénovation s'arrêtèrent un moment au plus fort de leur délire; ils voulurent donner à leurs actes une régularité apparente. C'est un hommage perpétuel rendu à la majesté de la justice : ceux qui outragent ses droits avec le plus d'audace aspirent encore à trouver une sorte de sanction dans l'usage de ses formes, dans son appareil extérieur.

Les zélateurs désignèrent soixante et dix personnes notables du peuple pour en faire un tribunal extraordinaire, un sanhédrin d'exception. Dans leur pensée, ces soixante et dix juges devaient servir d'instrument passif à leurs desseins. L'épée

[1] *Plebis autem pars nulla erat cujus ad interitum non aliqua excogitabatur occasio... qui eos non omnino adiret pro superbo; qui vero paulo liberius ad eos accederet, pro contemptore.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 6, p. 291.)

[2] *Neque evasit quisquam, nisi admodum esset humilis, aut ignobilitate, aut fortuna.* (Ibid.)

[3] *Et ab illis quidem omne jus humanum conculcabatur, divina autem quæque irridebantur, et prophetarum oracula, ut præstigiatorum commenta subsannabant.* (Bell. judaic., p. 292.)

qu'on tiendrait suspendue sur leur tête imposerait la loi à leurs suffrages [1]. Il n'était pas permis aux personnes désignées de répudier ces fonctions.

Les soixante et dix juges prirent place sur les siéges du Sanhédrin ordinaire ; ils occupèrent une des salles formées par les galeries et portiques adossés au corps du temple. La fin de ce mémorable épisode, qui n'a pas d'égal, peut-être, dans l'histoire, confirme avec certitude leur lieu de réunion.

Zakharias, fils de Baruch, fut le premier accusé conduit au pied du nouveau tribunal. Cet homme était un des plus considérables de Jérusalem par sa naissance, par son autorité, ses richesses. Il avait été du nombre des amis d'Ananus et de Ben-Gorion; il avait siégé dans le conseil central, ou sanhédrin, que la victoire si soudaine des zélateurs et des milices méridionales venait de renverser.

L'accusation capitale portée contre lui se renfermait dans l'intérêt du moment : Zakharias aurait travaillé à livrer Jérusalem, et entretenait, disait-on, avec Vespasien des intelligences secrètes.

Il se présenta en homme de courage qui connaît et qui brave le danger.

Dans un discours plein du genre d'éloquence

[1] *Judicum specie, absque auctoritate... experiri volentes an cum in periculo versentur justitiæ forent memores.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 5, ed. Havercamp., p. 288.)

approprié à sa nation, le fils de Baruch démontra qu'on ne lui opposait ni preuve sensible ni même aucun indice du crime qui lui était imputé [1]. De sa défense privée, il s'éleva à attaquer ses accusateurs ; il leur reprocha la manière dont le pouvoir était tombé entre leurs mains, l'abus épouvantable que leur parti en avait fait, et il déplora le renversement des choses [2].

A ces paroles, l'auditoire, presque entièrement composé de ses adversaires, fut saisi de frémissement : les glaives s'agitèrent dans les fourreaux, et la certitude que les soixante et dix allaient prononcer la mort de Zakharias fut seule capable de suspendre une explosion de colère.

Suivant les principes de la jurisprudence juive, une fois les débats terminés, on faisait retirer les accusés. J'ai montré ailleurs que le livre des Actes des apôtres renferme sous ce rapport des renseignements d'une grande richesse [3]. Les juges discutèrent entre eux et recueillirent les suffrages. Dès que leur décision fut arrêtée sur Zakharias, on le rappela.

Une anxiété profonde et des sentiments contraires se propageaient depuis la galerie du tem-

[1] *Verisimilitudinem eorum de quibus accusabatur irrisit paucisque objecta sibi crimina diluit.* (Bell. judaic., p. 289.)

[2] *Deinde oratione in accusatores conversa, omnes eorum iniquitates ordine persequitur, multumque lamentatus est rerum perturbationem.* (Ibid.)

[3] Dans mon *Histoire des Institutions de Moïse et du peuple hébreu*, t. II, liv. IV, *Administrat. de la justice.*

ple jusqu'aux dernières extrémités de la ville.

Le membre du conseil chargé de prononcer la sentence déclara que les soixante et dix étaient tombés d'accord. D'une voix unanime, dit-il, Zakharias, fils de Baruch, est renvoyé absous [1].

Alors la furie de la portion la plus impitoyable des zélateurs éclata comme un volcan. L'épreuve que leurs chefs avaient tentée tournait contre eux.

Zakharias, libre, sortit de la galerie et entra dans l'intérieur du temple pour rendre des grâces au ciel; mais deux forcenés l'y suivirent et le poignardèrent. On jeta son corps dans la vallée qui longe la colline du temple.

Au milieu de l'effroi et des cris, les soixante et dix juges attendirent le sort qui les menaçait. On n'osa pas tremper le fer dans leur sang; mais leur justice ne convenait plus. Les furieux leur adressèrent des insultes, les frappèrent du plat de leurs épées et chassèrent tous ces juges de leur siége et de l'enceinte du temple [2].

[1] *Septuaginta vero vocatum in judicium sententiis suis absolvunt.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 5, ed. Havercamp., p. 289.)

[2] *Judices autem in contumeliam gladiorum dorsis ferientes templi ambitu pepulerunt.* (Bell. judaic., p. 289.)

CHAPITRE XV.

Simon fils de Gioras; sa puissance dans l'Idumée et son plan de résistance aux Romains.

Simon, fils de Gioras, était renfermé dans la forteresse de Massada, lorsqu'il eut connaissance des événements qui s'étaient succédé avec tant de rapidité à Jérusalem.

Cette forteresse de Massada, destinée à devenir le dernier boulevard de la Judée dans la guerre d'indépendance contre Vespasien et Titus, occupait une position formidable sur les rives occidentales du lac Asphaltite, ou mer Morte.

Simon jugea que le moment était arrivé pour lui de prétendre à la direction des affaires. La ruine du conseil central laissait la Judée sans gouvernement régulier : tous les districts du pays où l'ennemi n'avait pas encore pénétré se ressentaient de diverses manières de cette catastrophe. Simon ne devait rencontrer pour concurrent sérieux que Jean de Giscala. Pendant la victoire si imprévue des Iduméens joints aux zélateurs, Jean, à l'aide des bandes galiléennes qui lui étaient dévouées,

avait pu se mettre à l'abri du danger, sans posséder néanmoins les forces nécessaires pour sauver le conseil, où il comptait de nombreux amis. Jean avait fixé sa demeure dans un des palais des princes adiabéniens, intermédiaires des Juifs avec les Parthes; il occupait la maison de Grapta, proche parente du roi Monobase[1]. Or, ces palais, construits en façon de citadelle, comme on le verra mieux dans la suite, n'étaient pas faciles à enlever.

Dans Jérusalem, une partie des vainqueurs réclama bientôt et réagit contre l'autre. Parmi les hommes des milices iduméennes, un grand nombre déclara aux zélateurs qu'ils étaient accourus dans le dessein de renverser à tout prix les auteurs de la trahison qui se proposait de livrer la nation aux étrangers; mais ils se refusaient de prendre part à une boucherie froidement exercée sur les habitants de la ville. La mort d'Ananus, disaient-ils, et de tant d'hommes frappés pendant la nuit de la tempête, avait dû suffire aux vengeances. A la voix impérieuse des réclamants, tous les détenus, au nombre de deux mille, furent relaxés[2].

Dès que la scission eut commencé à éclater entre

[1] *In aulam regiam a Grapte ædificatam, erat autem illa regis Adiabenorum consanguinea, compellunt... nam in regia prædicta Joannes degebat.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 9, ed. græc. lat. Havercamp., p. 306.)

[2] *Neque longius manere ad vires illis suppeditandas qui res patrias perditum eunt... Primum eos qui erant in custodiis solvunt, ad duo circiter millia.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 6, p. 290.)

les zélateurs de Jérusalem et les milices iduméennes, Jean s'était efforcé d'en profiter et de refaire une autorité gouvernante.

Comme de coutume, Josèphe attaque ici son adversaire personnel, qui ne pouvait répondre, et lui adresse le reproche d'avoir aspiré à la tyrannie [1]. Mais, si les tristes images que cet écrivain nous a transmises précédemment sur l'état de Jérusalem ne sont pas controuvées, si elles reposent sur un fond de vérité, Jean de Giscala avait quelque sujet, de même que Simon, de vouloir établir une sorte de dictature, de vouloir substituer l'autorité d'un seul chef à une anarchie complète. On doit s'en étonner d'autant moins, que son ennemi lui-même a été obligé de reconnaître chez ce personnage les qualités les mieux appropriées à une époque d'invasion étrangère : une parole ferme de commandement, et l'art d'attirer les hommes, l'habileté dans le conseil, la force dans l'exécution.

Les souvenirs bibliques, du reste, n'agissaient pas avec moins d'activité sur l'esprit de Jean et sur l'esprit de Simon que leur ambition privée et la confiance naturelle qu'ils avaient en eux-mêmes. Dans toutes les anciennes servitudes d'Israël, on n'avait vu l'indépendance reconquise que sous l'influence d'un grand chef, d'un juge poli-

[1] *Joannes autem, cum jam tyrannidem affectaret, eundem cum æqualibus suis honorem accipere dedignabatur...* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 7, p. 293 et 303.)

tique et militaire qui sortait tantôt d'une tribu, tantôt d'une autre, des rangs élevés et des rangs inférieurs de la nation. Plus récemment, la résistance à la domination gréco-syrienne n'avait été menée à bonne fin que grâce à la soudaine apparition de Juda Maccabée et de ses frères.

Une légère erreur de Tacite, ou peut-être une simple transposition de copiste, a fait donner par cet historien le surnom de Bar-Gioras à Jean de Giscala, au lieu de le réserver à Simon. L'historien Dion Cassius a apporté égalcment dans les noms une altération insignifiante : au lieu d'écrire Simon Borgioras, ou fils de Gioras, il avait écrit Barporas [1].

La ville de Gérasa, patrie de Simon, était une des principales cités de la Judée transjordanienne. Au rapport des voyageurs modernes, on découvre sur son emplacement des ruines entassées, des colonnes debout qui rivalisent, dit-on, en beauté avec celles de l'ancienne Héliopolis de Syrie, ou Balbec; mais la plupart des édifices dont ces ruines sont le témoignage ont une origine postérieure à cette histoire.

Simon avait moins de ressources dans l'esprit que Jean de Giscala; mais il était plus jeune, d'une plus grande vigueur de corps, et doué de plus d'audace. Lorsque Ananus et les chefs du conseil l'avaient obligé de quitter l'Acrabatène et de se

[1] Tacit., *Hist*, lib. v, § 12; Dio, *in Vespas.*, § 7.

réfugier à Massada, les possesseurs de cette forteresse ne l'accueillirent d'abord qu'avec froideur. Ils se tenaient soigneusement en garde contre le danger des perfidies. On se rappelle que Massada avait été enlevée aux Romains par une des fractions les plus fougueuses des zélateurs de Jérusalem, par les hommes qui s'étaient constitués comme en tribunal secret de francs-juges, et qu'on avait surnommé les sicaires.

Si, pour couronner le tableau tragique de la chute politique et guerrière d'une nationalité, on se proposait d'inventer une dernière scène aux couleurs vigoureuses, rien de plus saisissant ne se présenterait à l'esprit que la résistance réelle et le dernier jour des défenseurs de Massada. Ils obéissaient à un des chefs nombreux appelés Éléazar, à celui qu'on disait fils Jaïr, et qui descendait de Juda le Galiléen, dont les deux fils, Jacques et Simon, avaient été mis en croix comme coupables de révolte contre les Romains, sous la procurature du juif converti, Tibère-Alexandre.

Mais si au premier moment, les zélateurs de Massada avaient témoigné de la défiance à Simon et l'avaient retenu, lui et les siens, dans les étages inférieures de la forteresse, d'autres sentiments éclatèrent bientôt en sa faveur : chefs et soldats se plurent à marcher sous ses ordres. De même que les troupes romaines maîtresses de certaines positions dans les districts encore insoumis, répandaient alentour l'épouvante et la destruction,

de même les Juifs, maîtres de Massada et des autres points fortifiés, menaçaient et frappaient sans pitié les quartiers occupés par les Romains ou remplis de leurs partisans. Ainsi la Judée était en proie de tous côtés à de grandes souffrances; et il n'est pas rare de rencontrer dans l'histoire des peuples cette fatalité de situation qui leur attire autant de maux de la part des bras réputés amis et protecteurs que des ennemis les plus implacables.

Après avoir dirigé plusieurs expéditions, Simon Gioras voulut persuader aux chefs de Massada d'adopter un plan de guerre plus large. La crainte d'être coupés s'ils s'engageaient trop avant et de perdre leur refuge, les rendit sourds à son désir [1].

La nouvelle de la mort d'Ananus et de la révolution opérée dans Jérusalem arriva sur ces entrefaites. Simon, impatient de mettre ses desseins à exécution, abandonna Massada et se jeta dans les montagnes. Avant de se présenter devant la capitale juive et de prétendre à la direction générale de la guerre, il voulut se faire un grand corps de troupes et établir sa puissance sur les districts méridionaux.

J'ai annoncé qu'il existait des analogies frappantes entre les actes de ce chef, son plan de campagne contre Vespasien et la vie du héros princi-

[1] *Non tamen eis, dum ad majora incitaret, persuadebat. Nam isti quidem castello assueti... discedere metuebant.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 9, ed. Havercamp., p. 301.)

pal de la résistance que les nationalités gauloises avaient opposées plus de cent vingt ans auparavant aux armes de Jules César. Les événements prochains tireront beaucoup de lumière du rapprochement succinct des uns et des autres.

Vers la quatrième année de la conquête de César, les Gaulois, fatigués du joug, avaient résolu en secret de tenter une insurrection générale. Leurs chefs réunis au fond des forêts sacrées promirent de grandes récompenses à quiconque, au péril de sa vie, réussirait à rendre la liberté à la Gaule [1]. Les habitants du pays Chartrain voulurent être les premiers à commencer la guerre. Ils se jetèrent sur la ville de Génabe, dont on croit l'emplacement occupé aujourd'hui par la ville d'Orléans ; ils y frappèrent tous les Romains sans exception. Cette nouvelle parvint avec une extrême rapidité à tous les districts de la Gaule. Les habitants de ce pays se communiquaient les événements par une sorte de télégraphe oral : on faisait entendre certains cris qui se répétaient avec ordre d'un canton à l'autre. La prise et le massacre de Génabe, accomplis au lever du soleil, furent connus chez les peuples de l'Auvergne à huit heures du soir : l'appel à la résistance avait franchi une distance de plus de soixante lieues dans quinze heures [2].

[1] *Qui sui capitis periculo Galliam in libertatem vindicent.* (Cæsar, *Bell. gall.*, lib. VII, § 1.)

[2] *Clamore per agros regionesque significant : hunc alii dein-*

Au sein de Gergovie, capitale de l'Auvergne, un jeune homme, issu d'une famille puissante, Ver-cin-geto-rix ou gétorigh, fils de Celtillus ou Celtill, brûla de répondre aussitôt à cet appel : à sa voix, toute la jeunesse courut aux armes. Mais son oncle, nommé Gobanition, et les principaux de l'Auvergne, s'opposèrent à la révolte et chassèrent le fils de Celtillus de Gergovie. On a vu que Simon, fils de Gioras, avait été chassé aussi de Jérusalem et de l'Acrabatène par Ananus et le conseil, au moment où il travaillait à se faire un corps d'armée composé des hommes qui se portaient avec le plus d'ardeur à la résistance contre Rome.

D'après les mémoires de César, le chef gaulois ne se rebuta point. Il enrôla tous les gens pauvres des campagnes et ceux qui étaient perdus de dettes; il attira dans son parti les habitants des villes avec lesquels l'occasion lui permit de s'aboucher; il ne cessa de les exhorter à faire prendre les armes pour la liberté commune. De grandes forces se réunirent auprès de lui; ses adversaires se virent chassés à leur tour de Gergovie; on lui décerna le titre de roi [1]. Les envoyés de ce chef se répandirent chez presque tous les peuples de la Gaule : le commandement de l'armée na-

ceps excipiunt et proximis tradunt... quæ Genabi oriente sole gesta essent, ante primam confectam vigiliam in finibus. Arvernorum audita sunt quod... (Cæsar, *Bell. gall.*, lib. VII, § 3.)

[1] *In agris habet dilectum degentium ac perditorum... adversarios suos, a quibus paulo ante ejectus, expellit ex civitate. Rex ab suis appellatur.* (Cæsar, *Bell. gall.*, lib. VII, § 4.)

tionale lui fut déféré. Vercingétorix exigea des otages, prescrivit une levée de soldats et la quantité d'armes que chaque cité devait fournir dans un temps donné. D'affreux châtiments atteignaient tous ceux qui montraient la moindre hésitation.

D'après les documents qui nous restent sur Simon, fils de Gioras, ce guerrier, sorti de Massada et établi dans les cantons montagneux, rassembla aussi des hommes perdus, promit la liberté aux esclaves, des récompenses aux hommes libres. Chaque jour ses forces s'accrurent; chaque jour plusieurs personnages éminents des villes se réunirent à lui, les uns par crainte de sa puissance, les autres par admiration de ses succès. Il eut bientôt une armée; on lui obéissait comme à un roi [1]. Descendu dans la plaine, Simon s'empara des places importantes et chassa à son tour les partisans de ceux qui l'avaient banni. Les gouverneurs de l'Idumée étaient du parti d'Ananus et de Ben-Gorion, que les zélateurs venaient de détruire. Ces gouverneurs n'avaient pas eu l'autorité nécessaire pour retenir la marche des milices iduméennes sur la capitale juive. Simon se dirigea sans retard vers le centre de l'Idumée afin de s'en rendre maître et d'y organiser la guerre selon ses vœux.

[1] *Ac voce præconum servis libertate promissa, itemque liberis præmio... Multi ex optimatibus ejus potentia sollicitati, ad eum se conferebant... multorum de populo ei tanquam regi obedientium.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 9, p. 302.)

Cette province était livrée aux mêmes divisions que tous les autres quartiers du territoire. D'abord les bandes iduméennes furent opposées à Gioras. On se rencontra sur la frontière qui touchait au district de Jérusalem ; le combat dura tout un jour sans résultats décisifs. Peu de temps après, de nouvelles forces se trouvèrent en présence. Sous prétexte de reconnaître la position, un des chefs iduméens, du nom de Jacob, se rendit auprès de Simon : ils conclurent un arrangement. Loin de combattre contre lui, les milices de l'Idumée passèrent en grande partie du côté de Gioras, qui se trouva ainsi revêtu du commandement supérieur dans toute la Judée méridionale. Le parti des zélateurs de Jérusalem, déjà brouillé avec les Iduméens, s'attacha à lui susciter des obstacles. Dans une embuscade, la femme de Simon et quelques-uns de ses serviteurs tombèrent entre leurs mains. A cette nouvelle, la colère de ce chef n'eut plus de bornes ; il prononça de terribles menaces et commença à les mettre à exécution : le retour de la prisonnière réussit seul à le calmer. Simon parcourut l'Idumée en tout sens, obligea les retardataires à reprendre les armes, se rendit redoutable aux partisans des Romains, adopta enfin un plan de campagne désespéré, qui ne fut que la reproduction instinctive de celui auquel le héros des Gaules avait eu recours jadis pour se défendre contre le conquérant de sa patrie.

Le nouveau cri de guerre poussé dans les Gau-

les était arrivé avec promptitude à Jules César, et lui avait inspiré une de ces résolutions hardies, décisives, qui firent ses succès et sa gloire. Un des amis de Vercingétorix, et son lieutenant, s'était porté sur le Rouergue : ce chef, nommé Luctérius ou Lucter, originaire du Quercy, avait pour mission d'entraîner tout le midi de la Gaule dans la confédération générale. L'armée de Lucter, grossie de plus en plus, atteignit le Rouergue, se dirigea vers la Méditerranée et menaça la ville de Narbonne. Cette cité était alors le centre de la domination romaine dans les Gaules, de même que, à l'époque de Simon, fils de Gioras, Césarée maritime était le centre de la même domination sur le territoire de la Judée. César accourut en toute hâte à Narbonne, détourna l'attaque de Lucter, marcha rapidement vers le Vivarais et les Cévennes. On était au milieu de l'hiver; six pieds de neige couvraient les montagnes; jamais dans cette saison de l'année aucun voyageur n'avait osé s'y frayer un chemin. Mû par le souvenir d'Annibal, César franchit ces nouvelles Alpes, tomba inopinément sur l'Auvergne et força Vercingétorix, qui avait projeté de s'étendre du côté de la Belgique, de revenir sur ses pas.

Des combats nombreux furent livrés dans lesquels les zélateurs de la liberté des Gaules, malgré leur vaillance, durent céder, comme ceux de la Judée, à la discipline romaine et au génie du chef ennemi. Alors le fils de Celtillus appela tous

les siens en conseil ; il leur démontra au long que désormais la guerre exigeait d'être tentée de tout autre manière que par le passé. Il importait, disait-il, de priver absolument les troupes romaines de vivres et de fourrages, de créer autour d'elles une vaste solitude. Tous les intérêts privés devaient se taire devant le salut commun. En conséquence, il fallait incendier les habitations et les bourgs aussi loin que l'ennemi pourrait s'étendre ; il fallait brûler aussi toutes les places que leur position ou la faiblesse de leurs murs exposerait au danger d'offrir un refuge aux traîtres, ou quelque ressource de vivres à l'ennemi. Si de tels moyens étaient violents, déplorables, avait ajouté le chef gaulois, il serait bien plus douloureux encore de laisser tomber leurs femmes, leurs enfants en esclavage, et de subir eux-mêmes la mort réservée inévitablement aux vaincus [1].

Les villes et les habitations n'offraient rien de comparable en ces temps-là à ce que nous voyons de nos jours : quelquefois, elles réussissaient à se relever presque aussi promptement qu'on les avait abattues. La proposition désespérée de Vercingétorix fut accueillie d'une voix unanime. En un seul jour plus de vingt villes des Bituriges ou du Berri devinrent la proie des flammes. Tous les pays voisins suivirent cet exemple : à chaque in-

[1] *Omnibus modis huic rei studendum, ut pabulatione et commeatu Romani prohibeantur... Hæc si gravia aut acerbia videantur...* (Cæsar, *Bell. gall.*, lib. VII, § 14.)

stant, l'éclat des incendies apparaissait sur de nouveaux points[1].

Dans son plan de résistance, au sein de l'Idumée, Simon, fils de Gioras, obéit à une pensée de même nature. D'abord il fit préparer et agrandir les cavernes nombreuses d'une vallée appelée Pharan. Cette vallée déserte était située sur les frontières arabiques les plus éloignées de la route qui devait être parcourue par les Romains : un château fort en protégeait l'entrée. Là on transporta tous les approvisionnements enlevés aux campagnes[2]. L'armée organisée de Gioras et la population active, au nombre de quarante mille hommes, qui partageait son ardeur, mirent le feu à certaines parties de l'Idumée, détruisirent diverses places. Tous les vivres et fourrages disparurent. Pour ne rien laisser à l'ennemi, il sembla que la terre avait été foulée et comme durcie à dessein sous les pieds de ses défenseurs[3].

[1] *Omnium consensu hæc sententia probata... in omnibus partibus incendia conspiciuntur.* (Cæsar, *Bell. gall.*, lib. VII, § 15.)

[2] *Cum multas quidem laxiores fecisset speluncas, multas vero paratas invenisset... direptos illic fructus deponebat.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 9, ed. Havercamp., p. 302.)

[3] *Et alia comburendo, alia diruendo, et quidquid in regione e terra provenerit calcibus deterendo delebant.* (Bell. judaic., p. 303.)

CHAPITRE XVI.

Seconde campagne de Vespasien en Judée; mort de Néron; désordres dans l'empire.

La seconde campagne de Vespasien contre la Judée fut ouverte vers la fin du mois de février de l'an 68 de l'ère actuelle. Ce général traversa le Jourdain et se dirigea vers la ville de Gadare, située aux bords de la petite rivière de Hiéromax.

On a vu que, à l'exemple de ceux de Séphoris, plusieurs principaux de cette ville lui avaient envoyé secrètement une députation pour en livrer les portes à son armée. La soumission de Gadare explique assez les craintes de trahison conçues par les zélateurs de la capitale juive et l'exaltation de leur esprit, qui faisait retomber la responsabilité de leurs soupçons jusque sur les personnes les plus innocentes.

Vespasien n'avait à rencontrer aucun obstacle pour atteindre Gadare : la campagne de l'année précédente l'avait rendu maître de tous les chemins qui y conduisaient. De là ce général prescrivit à Placidus et à Trajan de se répandre dans la

Judée transjordanienne, autrement appelée province de Perée : cette partie du territoire formait celui des sept commandements provinciaux que le premier conseil d'insurrection et de défense de Jérusalem avait confié à Manassé.

Trajan eut la charge d'enlever les places fortes qu'on avait destinées à garder les frontières orientales du pays ; Placidus poursuivit les zélateurs qui, surpris par la trahison des habitants de Gadare, s'étaient retirés en bon ordre et descendaient la rive gauche du Jourdain. Le corps de troupes de Placidus se composait de trois mille hommes d'infanterie et de six cents chevaux [1] : celui de Trajan était nécessairement plus nombreux. Une bonne garnison d'infanterie et de cavalerie fut laissée à Gadare pour accroître leurs forces au besoin.

Après avoir fait ces dispositions sur la rive gauche du Jourdain, le général en chef de l'armée envahissante regagna la rive droite. Il se réserva pour lui-même d'attaquer la seconde ligne de défense qui couvrait le front septentrional de Jérusalem, et de se rendre maître de la Judée méridionale ou Idumée. Mais à en juger d'après le mouvement des troupes de Vespasien et d'après la direction qui fut donnée l'année suivante à la troisième campagne, les mesures adoptées au sein

[1] *Perfugas persequendos mittit Placidum, cum equitibus quingentis et tribus peditum millibus.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 8, ed. græc. lat. Havercamp., p. 295.)

de l'Idumée par Simon, fils de Gioras, eurent alors un plein succès.

Les divers corps de l'armée romaine prirent rendez-vous à Jéricho, de même que l'année précédente les légions de Titus et celles de son père s'étaient rejointes à Scythopolis. Titus avait reçu l'autorisation de se rendre de nouveau à Antioche pour y travailler à la conciliation du gouverneur de Syrie avec le chef de la guerre juive.

Le plan de conquête durant cette deuxième expédition ne varia point : Vespasien persistait à isoler Jérusalem et à ruiner la Judée entière avant de s'engager dans les défilés conduisant à la métropole. Aussi, quand les officiers de son armée, avertis des discordes intestines des Juifs, eurent demandé à leur chef de hâter le jour du siége final, Vespasien leur fit une réponse qui résume la nature prudente, méthodique de son caractère. Pour le fond des idées, cette réponse a été extraite, sans doute, des commentaires écrits ou dictés par ce prince. « Quand nos ennemis se déchirent, il est sage de laisser un libre cours à leurs dissensions. Quelqu'un de vous s'imaginerait-il qu'on n'acquiert aucune gloire à vaincre sans combattre? Sachez, au contraire, que le succès des armes est toujours plein d'incertitude, et que la perfection consiste à en venir à ses fins en s'exposant aux moindres chances possibles[1].

[1] *Magis e re sua esse quiete quod susceperint perficere, quam incertam armorum aleam experiri...* (Bell. judaic., p. 291.)

Le corps des zélateurs de Gadare, poursuivi par Placidus, atteignit le bourg fortifié de Bethnabre. Ce bourg était situé sur la rive orientale du Jourdain. Une jeunesse nombreuse s'y trouvait réunie. Selon leur manière de procéder, durant toute la guerre, les Juifs ne voulurent pas se laisser enfermer entre des murailles, sans avoir tenté le sort d'un combat : ils marchèrent à la rencontre de l'ennemi [1]. Placidus, usant d'une feinte qui lui avait réussi plus d'une fois, céda du terrain aux Juifs : ensuite il les fit tourner rapidement par sa cavalerie et leur coupa le retour dans la place. Bethnabre fut emportée d'assaut, pillée et brûlée.

Après avoir reformé leur troupe, les fugitifs se proposèrent de gagner les passages inférieurs du Jourdain, de traverser le fleuve et de défendre Jéricho, pour se porter de là sur Jérusalem. Mais un obstacle imprévu arrêta leur marche et devint l'occasion d'un de ces désastres déchirants dont l'histoire des guerres offre de nombreux exemples.

A mesure que le corps des zélateurs s'éloignait, ses rangs se voyaient encombrés par une masse de population de tout âge, de tout sexe, que les ravages des deux divisions de Placidus et de Trajan chassaient de leurs demeures. Comme aux jours de la retraite d'Égypte, cette population

[1] *Ubi reperti non paucorum juvenum multitudine... contra Placidum ejusque milites prosiliunt.* (Bell. judaic., p. 295.)

poussait devant elle ses troupeaux de moutons et de bœufs, ses ânes, ses chameaux.

Aidés de la connaissance et de la difficulté des lieux, les Juifs gagnèrent quelque avance sur l'ennemi. Mais au moment où ils touchaient à l'endroit guéable du Jourdain, quel ne fut pas leur désespoir ! une crue subite avait prodigieusement augmenté la hauteur des eaux et donné au fleuve la rapidité d'un torrent [1]. Il n'y avait plus là de Moïse ni de Josué pour en suspendre le cours.

Bientôt les éclaireurs romains parurent. Les plus vaillants insurgés se présentèrent au combat. Tout le reste de la population fit entendre des cris de désespoir ; les uns se jetèrent dans les flots sans autre dessein que d'y périr ; les autres tentèrent en vain de sauver leur vie à la nage. La lutte des combattants ne fut pas longue ; les vainqueurs couvrirent le rivage de morts, le Jourdain en regorgea, et de nombreux débris allèrent se perdre dans le lac Asphaltite.

Cette catastrophe jeta l'épouvante dans tout le pays environnant. Les places fortes élevées à l'embouchure du Jourdain et à l'entrée du lac, Adida, Livias, Betsémoth, tombèrent au pouvoir de Placidus. La seule place de Machéronte résista et fut une des trois forteresses qui tinrent encore après le siége et la chute de la capitale juive. Nous n'a-

[1] *Multitudinem, vi fluminis trajectu prohibitam, auctum autem ab imbribus vagari non poterat, ex adverso aciem instruebat.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 8, p. 296.)

vons aucun détail particulier sur les progrès du corps d'armée de Trajan, ni sur les actes de Manassé, gouverneur de la province : nous n'en connaissons que les résultats.

Dans la Judée citérieure, Vespasien, avec le gros de son armée, descendit le littoral et dressa son camp auprès de la ville d'Antipatride, qui avait été ainsi nommée par Hérode I[er] en l'honneur d'Antipater son père : primitivement c'était un bourg du nom de Caphar-Seba. Le mot *Caper* ou *Caphar,* qui, dans la langue hébraïque, veut dire une campagne, un bourg, un village, correspond au mot latin *vicus,* d'où est venu en français le terme *vic* qu'on retrouve dans la composition du nom d'une foule de localités. Il existe encore plus de quarante noms connus de villes, bourgs, vallées et places fortes de la Judée ancienne qui commencent par le mot *Caper;* le plus célèbre est sans contredit le Caper ou Caphar-Naüm des évangiles, le bourg ou village de consolation.

J'en ai émis plus d'une fois l'observation, et il n'est pas indifférent d'insister sur ce point : Josèphe, si éloquent, si moraliste, si amplificateur quand il s'agit de peindre le côté violent des mesures de guerre adoptées par les diverses fractions du parti de la résistance, devient tout à coup succinct, froid, impassible devant les plus affreuses cruautés de la conquête. Les lignes suivantes, relatives à la deuxième campagne de Vespasien, sont la meilleure preuve à l'appui de ce que

j'avance : « Vespasien, parti de Césarée au commencement du printemps, s'arrêta deux jours à Antipatride ; le troisième jour, il se mit en marche, dépeuplant et incendiant tous les bourgs qui étaient à sa portée. Après avoir réduit les campagnes du district de Thamna et pris les villes de Lydda et de Jamnia, ce général livra également aux flammes toute la contrée de Bethléphoron. Dans l'intérieur de l'Idumée, il s'empara des deux bourgs de Bétharim et de Caphar-Toba, y tua plus de dix mille personnes, et en ramena mille captifs [1]. » César avoue franchement dans ses mémoires que la fumée des incendies était le signe ordinaire auquel on reconnaissait l'approche des légions romaines. Mais la seconde campagne de Judée présente quelque chose de bien plus essentiel que les tristes images qu'on peut faire ressortir si aisément de toutes les discordes intestines et de toutes les guerres : c'est l'utilité des manœuvres opérées par Simon, fils de Gioras, au sein de l'Idumée ; c'est le mouvement sensible de retraite auquel Vespasien dut se résoudre.

Dès qu'il eut forcé la petite division de Thamna, confiée dans le principe à Jean l'Essénien, le général romain établit la cinquième légion, environ six mille hommes, à Ammaüs ; cette légion y

[1] *Populans et excurens vicos omnes finitimos... in Bethleptephorum se confert, cum autem eam et vicinam regionem igni corrupisset... duos vicos in media Idumæa cepisset, supra decem millia perimit.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 8, p. 297.)

dressa un camp et se fortifia. Ammaüs était comme la porte des passages conduisant à la métropole juive [1]. Par ce moyen, Vespasien espérait avancer plus en sûreté dans l'Idumée; il se mettait à l'abri des bandes ennemies qui auraient pu s'élancer de Jérusalem et attaquer les derrières de son armée.

L'étendue des deux Idumées n'excédait pas quinze à dix-huit lieues en longueur et en largeur. A la vérité, les mêmes distances, dans un pays de montagnes, ont une autre signification que dans les plaines : chaque vallée ressemble à un petit État difficile à conquérir, difficile à conserver.

Vespasien fut à peine arrivé au sein de l'Idumée, qu'on le vit abandonner brusquement cette province. Une partie de ses troupes resta bien maîtresse de quelques fortes positions; mais on n'était pas à la moitié du mois de mai, et cependant la conquête des districts iduméens se trouva renvoyée, par le fait, à la campagne de l'année suivante.

Si le général romain fût rentré directement à Césarée maritime, on aurait sujet d'admettre que les nouvelles politiques, arrivées de Rome, l'avaient seules ramené dans le centre de son gouvernement; point du tout : Vespasien ayant abandonné l'Idumée, où Simon, fils de Gioras, déployait ses efforts, se rendit à Jéricho pour opérer sa jonction avec Trajan. Le chemin le plus court

[1] *Occupatoque ad metropolim eorum aditu, et castra muro circumdat, quinta ibidem legione relicta.* (Ibid.)

eût été de tourner Jérusalem du côté du midi : loin de s'y engager, le général romain reprit rapidement la route par où il était venu ; réunit à ses troupes la cinquième légion laissée à Ammaüs, et évita d'attaquer la petite division de l'Acrabatène, qui était commandée par Jean, fils d'Ananias, et qui ne succomba aussi que dans la troisième campagne. Ce nouveau mouvement de Vespasien le fit remonter jusque dans la Samarie, à l'ancienne Sichem qui, sous ses auspices, fut faite colonie romaine, et reçut le nom de Néapolis, nouvelle ville, aujourd'hui Naplouse [1]. De là son armée suivit le même chemin que Pompée cent trente et un ans auparavant ; elle franchit la chaîne de montagnes qui sert à former la grande vallée du Jourdain. Le camp de Vespasien fut établi devant Jéricho vers la fin du mois de mai, le deuxième jour du mois syro-macédonien de *Dœsios* correspondant chez les Juifs au mois appelé Sivan. On se souvient que la division de Jéricho, tombée en partage à Joseph, fils de Simon, tirait bien moins son importance militaire de cette ville que des positions environnantes. Les habitants ayant appris l'approche successive des trois corps ennemis commandés par Trajan, Placidus et Vespasien, abandonnèrent leur cité et se retirèrent dans les montagnes. Trajan, après avoir subjugué la partie

[1] *Ipse autem cum reliquo exercitu Ammauntem rediit unde per Samaritidem et juxta Neapolim... descendit in Coream ibique castra metatur.* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 5, p. 297.)

de la Judée transjordanienne dans laquelle il lui avait été prescrit d'agir, fut le premier à rejoindre son général [1].

Vespasien, à Jéricho, s'occupa à fortifier quelques-unes des places qui défendaient les passages du Jourdain. Son idée constante, sa volonté fixe était d'enserrer de plus en plus Jérusalem [2].

Cependant, malgré les succès de ses deux lieutenants dans les districts de la rive gauche du fleuve, le chef de l'armée conquérante fut obligé d'y envoyer un troisième lieutenant, Lucius Annius, et un corps nombreux d'infanterie et de cavalerie [3]. Annius marcha contre la ville de Gérasa, patrie de Simon Gioras, qui était presque au centre de la division défendue par Manassé. Il emporta cette ville d'assaut, en donna le pillage à ses soldats, y mit le feu et poursuivit d'autres exploits du même genre contre plusieurs places et bourgades voisines.

Dans la seconde moitié du mois de juin, Vespasien rentra à Césarée maritime pour être mieux à portée de recevoir les grandes nouvelles qu'on attendait chaque jour de l'Occident. Il voulait aussi appliquer tous ses soins aux préparatifs des ma-

[1] *Ubi Trajanus unus e ducibus ei occurrit, copias e Peræa agens, omnibus qui ad Jordanem habitabant nuper subactis.* (Bell. judaic., ibid.)

[2] *Cum circumquaque cingeret Hierosolymitanos, et apud Hierichuntem et Adida extruit castella.* (Bell. judaic., p. 300.)

[3] *Mittit autem Gerasa L. Annium, equitatus parte multisque peditibus ei traditis.* (Ibid.)

chines de guerre qui furent employées contre Jérusalem. Jamais on n'avait vu un luxe aussi effrayant de moyens d'attaque. Jusqu'alors les travaux de la prise de Syracuse étaient regardés comme le plus large développement de la mécanique militaire et de la balistique ou artillerie des anciens; mais le siége de Jérusalem laissa bien loin derrière lui le siége de Syracuse, et Tacite nous en a transmis la cause naturelle : « Les combats furent suspendus, dit l'historien romain, jusqu'à ce qu'on eût élevé contre Jérusalem tous les genres d'ouvrages qui avaient été inventés dans l'antiquité, et tous ceux qui étaient dus au génie des modernes [1]. »

Les résultats de l'insurrection de Vindex au sein des Gaules et la mort de Néron arrivèrent à Vespasien peu de jours après son retour à Césarée. Alors la question de la succession à l'empire provoqua les débats et les guerres civiles qui ne tardèrent pas à décider de la haute fortune de Vespasien. Il appartenait à ce général d'obtenir un prix de ses services beaucoup plus élevé que tout ce que les rêves de son esprit et l'autorité prétendue d'une foule d'anciens présages lui avaient jamais permis de concevoir.

A l'exemple du parti des politiques qui venait de succomber à Jérusalem, Vindex, dans les Gaules, ne s'était pas déclaré ouvertement contre Rome;

[1] *Et quies prœliorum fuit, donec cuncta expugnandis urbibus reperta apud veteres aut novis ingeniis struerentur.* (Tacit., *Histor.*, lib. v, § 13.)

il n'avait levé son drapeau que contre la tyrannie personnelle de Néron. De sa seule autorité, Vindex avait proclamé la chute de la maison des Césars, et fait reconnaître pour nouvel empereur le vieux Sulpicius Galba, général en chef de l'armée romaine d'Espagne. Toute la Gaule, hormis la colonie de Lyon, s'était levée à sa voix : les légions des Gaules et celles de la péninsule Ibérienne adhéraient à sa conspiration. Mais l'armée romaine des bords du Rhin n'avait accueilli qu'avec impatience un mouvement provoqué par un Gaulois, et s'était prononcée contre l'élévation à l'empire du chef des troupes d'Espagne. Cette armée des bords du Rhin prévoyait les conséquences que la révolte des Gaules devait avoir pour Rome. Suivie d'un corps auxiliaire de Belges, elle envahit rapidement le territoire insurgé et rencontra l'armée de Vindex sous les murs de Besançon : des deux côtés les troupes ne laissèrent pas le temps à leurs généraux d'en venir à un accommodement, dont les uns et les autres témoignaient le désir. La bataille fut engagée sans avoir été précédée d'aucun signal; les Gaulois prirent la fuite après avoir perdu vingt mille hommes, et Vindex, désespéré, se donna la mort. Mais la révolution qu'il avait commencée n'en continua pas moins son cours.

Avant d'avoir appris la défaite et la mort de Vindex, Néron s'était puni lui-même de ses crimes. Il serait impossible d'imaginer une fin plus déplorable que celle de cet empereur. Quoique la

révolte des Gaules n'eût encore apporté rien de dangereux dans sa position, au seul nom de Vindex (le vengeur), Néron s'était senti comme frappé de la foudre. On répandit alors dans Rome un jeu de mots qui renferme le premier motif pour lequel le coq est devenu l'emblème national des Gaulois et a repris place de nos jours sur la hampe des étendards de la France. Comme le mot latin *gallus* signifie à la fois un Gaulois et un coq, on écrivit sur les murs et sur les colonnes de Rome que le réveil procuré à Néron par l'insurrection des Gaules, par le chant des coqs[1], lui serait fatal. Depuis lors ce même chant des coqs a réveillé plus d'une fois l'Europe et annoncé de nouveaux jours au monde.

Loin de prendre les mesures que les circonstances exigeaient, et malgré sa terreur, Néron n'avait pas moins continué à s'occuper des détails les plus frivoles : ces préoccupations se croisaient dans sa tête avec d'effroyables projets. Ce qui l'indignait le plus dans les proclamations de Vindex, c'était de s'entendre appeler méchant musicien, comédien détestable. Quand les nouvelles de la Gaule semblèrent arriver plus fâcheuses, ce prince se consola en disant que, si on le renversait, un artiste aussi distingué que lui trouverait les moyens de bien vivre partout. Il rappelait des prédictions

[1] *Adscriptum et columnis etiam Gallos eum cantando excitasse.* (Sueton., *in Neron.*, § 45.) Dans les idiomes populaires d'une partie du midi de la France, le coq est encore appelé *gal.*

dont les unes lui avaient annoncé qu'après sa chute en qualité d'empereur romain, il obtiendrait pour dédommagement l'empire d'Orient; d'autres avaient promis à Néron qu'il deviendrait roi de Jérusalem [1]. Ainsi la couronne de Jérusalem, comme on voit, n'a jamais manqué de prétendants étrangers jusqu'aux princes nos contemporains, qui, par tradition bien plus que par goût, sans doute, s'intitulent encore rois de Jérusalem et de Chypre.

L'accession des troupes d'Espagne à la révolte et la reconnaissance de leur général comme empereur avaient porté le dernier coup à Néron; personne ne lui obéissait plus; la solitude se faisait autour de lui; il se croyait déjà tombé entre les mains de ses ennemis et livré au dernier supplice. Ses familiers, effrayés de son impuissance et des lâchetés de son âme, lui conseillèrent de prévenir par la mort tous les dangers qu'il redoutait : Néron y consentit. Couvert d'un manteau usé, les pieds nus, ayant sur son visage un voile qui ne permit pas de le reconnaître, cet empereur monta à cheval et, suivi seulement de quatre affranchis, se rendit dans une petite maison de campagne appartenant à l'un de ces quatre hommes. De crainte d'être découvert, enchaîné, mis en pièces, il se glissa dans des sentiers remplis de

[1] *Spoponderunt quidam destituto ei dominationem Orientis; nonnulli nominatim regnum Hierosolymorum.* (Sueton., *in Neron.*, § 39.)

broussailles qui le déchirèrent. Comme la porte de la maison où il devait entrer lui sembla trop en vue, un trou fut pratiqué dans la partie la plus cachée du mur extérieur et lui servit de passage. Le vertige d'esprit de ce prince était au comble. Pendant ses hésitations à diriger une arme contre lui, un messager apporta un billet d'après lequel le sénat le déclarait ennemi de la patrie. Bientôt un bruit de chevaux se fit entendre : alors, aidé de son secrétaire, du nom d'Epaphrodite, Néron réussit à s'ouvrir la gorge avec son poignard. Cet événement arriva le onzième jour du mois de juin.

Le bruit de la mort de Néron avait produit deux effets opposés dans Rome. On ne peut le méconnaître, cet empereur était très-populaire, et les regrets que les masses donnèrent à sa mémoire furent la cause déterminante de la chute si prochaine de son successeur.

Les contemporains de Néron estimaient le chiffre de ses prodigalités à vingt-deux fois cent millions de sesterses [1], près de quatre cents millions de nos jours. Jamais Rome n'avait eu des spectacles si nombreux, si extraordinaires, jamais des largesses, des magnificences si imprévues. Néron, musicien et comédien, avait amusé le peuple et inspiré de l'intérêt par le zèle, l'humilité apparente qu'il apportait à obtenir des couronnes de

[1] *Proxima pecuniæ cura... Bis et vicies millies sestertium donationibus Nero effuderat.* (Tacit., *Histor.*, lib. I, § 20.)

théâtre, à enlever des applaudissements. Enfin ce prince avait donné au vice des proportions colossales et établi une loi d'égalité particulière ; l'égalité devant ses débauches. De gré ou de force, toutes les familles, confondues pêle-mêle, depuis les plus éminentes jusqu'aux plus infimes, y fournissaient un tribut.

L'élévation à l'empire du chef de l'armée d'Espagne avait reçu la ratification du sénat ; mais on a vu que Titus, envoyé à Rome pour apporter l'adhésion et les hommages de l'armée de Judée au nouvel empereur, apprit à moitié route l'assassinat de Galba. Les légions de Judée étaient alors au milieu de leurs quartiers d'hiver.

Le provocateur de la mort de Galba et son successeur, ne garda à son tour l'empire que trois mois. Les gardes prétoriennes de Rome avaient leur camp dressé hors la ville : on peut considérer ces cohortes comme les janissaires de l'époque. Encouragées par les masses populaires, et furieuses de la parcimonie de Galba, elles couronnèrent Salvien Othon, homme de grande famille, ami de Néron et compagnon de ses débauches. Othon était perdu de dettes, et menait un train de roi. Il disait hautement, pendant le règne de Galba, que nulle autre alternative ne lui était laissée que de se rendre maître de l'empire ou de succomber misérablement sous les poursuites de ses créanciers : son hésitation ne fut pas de longue durée. La grandeur de son courage contrastait

avec sa chétive apparence; il était de petite taille et avait les pieds contrefaits. Ce prince mettait dans sa parure tous les soins d'une courtisane; devenu chauve de bonne heure par l'effet de la dissolution de ses mœurs bien plus que par des causes naturelles, il portait une fausse chevelure si artistement arrangée que tout le monde y était trompé [1].

Désormais, chaque corps d'armée se sentait saisi de l'ambition de disposer de l'empire, et cette pensée commençait à fermenter parmi les troupes d'Orient.

Les légions des bords du Rhin n'avaient voulu reconnaître ni l'élu du sénat, ni celui des cohortes prétoriennes; elles proclamèrent empereur Vitellius, leur propre général. Aulus Vitellius était fils de l'ancien gouverneur de Syrie, qui avait révoqué Ponce-Pilate et renvoyé ce procurateur devant le tribunal de Tibère pour y rendre compte de ses malversations sur le peuple de Judée.

A l'opposé de Salvien Othon, le chef de l'armée du Rhin était d'une taille gigantesque, avait le visage rouge, aviné. Rien n'est resté plus connu de ce nouvel empereur que les recherches de sa table et sa gloutonnerie; souvent, dans un seul repas, il dévorait littéralement le revenu de toute une province. Rien aussi n'est resté plus connu que le

[1] *Et modicæ staturæ et male pedatus... galericulo capiti propter raritatem capillorum adaptato et annexo, ut nemo dignosceret.* (Sueton., *in Othon.*, § 12.)

mot affreux qui sortit de sa bouche au moment où il parcourait le champ de bataille témoin de la défaite des troupes de son rival : encore est-il d'usage de retrancher de ce mot le trait final qui en redouble l'amertume.

La bataille fut livrée dans la haute Italie, non loin du village de Bédriac, entre le fleuve du Pô et Crémone : ni l'un ni l'autre des deux empereurs ne s'y trouvait. Dans la nuit qui suivit sa défaite, Othon se tua. Sa résolution, accomplie avec une certaine dignité, et lorsqu'il avait des forces suffisantes pour prolonger la lutte, lui valut beaucoup d'honneur, même auprès de ceux qui s'étaient le plus fermement déclarés contre lui. On assura qu'Othon avait voulu couper court à la guerre civile et aux désastres de l'empire. D'autres prétendirent, au contraire, que l'idée de se trouver jeté pour longtemps dans des affaires sérieuses, lui avait paru insupportable. Le père de l'historien Suétone, qui commandait une légion dans cette guerre, avait donné à son fils quelques renseignements favorables à la mémoire d'Othon. Les gardes prétoriennes suivirent son convoi en pleurant; plusieurs soldats s'immolèrent sur son bûcher.

Quarante jours après la bataille, Vitellius s'en faisait expliquer avec joie les principales dispositions. On sait que l'horrible odeur des cadavres provoqua des expressions de dégoût de la part des assistants : « Un ennemi mort sent toujours

bon, et sent bien meilleur encore, s'écria le nouvel empereur, quand c'est un concitoyen[1]. » L'expérience prouve, en effet, que dans les discordes politiques, de même que dans les querelles religieuses, la haine et le fiel des rivaux acquièrent d'autant plus d'intensité qu'ils ont marché plus longtemps d'accord, et qu'ils ont, au fond, des raisons moins sérieuses de s'entre-détruire.

[1] *Optime olere occisum hostem, et melius civem.* (Sueton., *in Vitell.*, § 10; Tacit., *Histor.*, lib. II, § 53.)

CHAPITRE XVIII.

Troisième campagne de Judée; Vespasien empereur.

Les légions romaines de Judée et celles de Syrie furent vivement émues en apprenant les guerres civiles suscitées par les prétentions des divers corps d'armée d'Europe. Ces légions se jugeaient aussi dignes que toutes les autres de créer un empereur. Personne ne pouvait révoquer en doute le mérite de leur général : le chef de l'armée de Judée était très-supérieur, non moins par le caractère que par les talents, aux trois généraux qui depuis la mort de Néron, et dans le court intervalle de dix mois, venaient d'être revêtus successivement de la pourpre.

Les soldats du Rhin, vainqueurs des cohortes prétoriennes et promoteurs de Vitellius, affectaient partout une licence, une insolence, une cruauté inexprimables. Non-seulement ces troupes pillaient et ruinaient les provinces, mais Rome ne devenait plus pour elles qu'une cité vaincue, asservie. Aux yeux des Vitelliens, le sénat et le peuple avaient exercé assez longtemps le pouvoir; aujourd'hui

le règne appartenait aux soldats, et parmi les soldats l'armée du Rhin se regardait comme au-dessus de toutes les autres divisions, comme maîtresse et souveraine.

Titus, en Orient, avait gagné complétement l'amitié de Mucien, gouverneur de Syrie : loin de se déclarer rival de Vespasien, ce gouverneur était le premier à préparer son élévation. La conduite indigne de Vitellius ramenait les espérances du grand nombre vers l'armée de Syrie. Le prestige particulier attaché au nom de l'Orient se communiquait à cette armée : l'intérêt et la curiosité provoqués jadis dans Rome par les guerres d'Espagne, de Germanie, des Gaules, étaient vieillis et presque éteints. D'ailleurs si les troupes des provinces d'Asie et celles d'Égypte venaient à s'entendre, il était impossible que le succès ne leur fût pas assuré. Ces troupes tenaient sous leur main la ville d'Alexandrie, le magasin de vivres, le grenier d'abondance de Rome. Du jour où quelqu'un de leurs généraux se déciderait à lever l'étendard de l'insurrection contre le nouveau prince, il dépendait de lui d'affamer l'Italie.

Le roi Agrippa II, frère de Bérénice, était le compagnon de voyage de Titus, lorsque l'armée de Judée avait envoyé son adhésion au chef de l'armée d'Espagne, devenu empereur. Le retour subit de Titus, déterminé par la nouvelle du meurtre de Galba, n'avait pas empêché le prince juif de poursuivre sa route. Arrivé à Rome, il em-

ploya tous ses soins à faire des partisans à Vespasien, comme auparavant son père Agrippa Ier s'était employé pour assurer l'empire à Claude.

L'Égypte reconnaissait alors comme gouverneur l'ancien procurateur de Judée, l'ancien intendant de l'armée de Corbulon, Tibère-Alexandre, juif converti aux mœurs romaines, et neveu de Philon. Ces cinq personnages, Mucien, Titus, Agrippa, Bérénice et Tibère-Alexandre furent les vrais auteurs du mouvement qui ne tarda pas à donner l'empire à Vespasien. Voilà comment, à part les affaires d'amour, il y avait eu des intérêts communs, des promesses mutuelles, des engagements secrets qui avaient lié, dès l'origine, Titus et Bérénice en qualité d'époux et d'épouse.

La prudence naturelle de Vespasien et son attachement aux règles de la discipline le faisaient rester presque étranger à ce qu'on tramait autour de lui. Père de famille, il craignait d'exposer la vie ou l'avenir de ses enfants [1]; comme vieux soldat, il éprouvait une répugnance sincère à donner un exemple de rébellion aux troupes.

Pour disputer l'empire, Vespasien ne ressentait pas non plus la confiance que lui aurait inspirée un nom de famille appuyé sur une longue suite d'aïeux. L'influence des grands noms et des naissances illustres ne cessait pas d'être toute-puis-

[1] *Quo sexaginta ætatis annos et duos filios juvenes bello permitteret?... Imperium cupientibus nihil medium inter summa et præcipitia.* (Tacit., *Histor.*, lib. II, § 74.)

sante à Rome, de même qu'en Judée. Dès que le chef de l'armée d'Espagne, Galba, eut été proclamé empereur, il exposa son arbre généalogique dans le vestibule de son palais. Ce tableau ne renfermait pas seulement les noms les plus célèbres de Rome, des titres qui le faisaient allié des Césars[1], mais Galba y obtenait pour première souche du côté de son père le grand Jupiter, du côté de sa mère la femme de Minos, antique roi et législateur de la Crète[2]. En Judée, on chercherait en vain un exemple plus remarquable de cette même puissance des arbres généalogiques que celui de Jésus-Christ. Pendant sa jeunesse, le fils de Marie était resté confondu dans les rangs des simples ouvriers ; mais dès qu'il se fut manifesté comme chef de religion, Jésus n'eut rien de plus à cœur que de ne pas laisser croire à l'infériorité sociale de son origine. Les deux généalogies qui sont inscrites au commencement des Évangiles et que chacun connaît, lui attribuent pour aïeux naturels tant du côté de sa mère que du côté de son père putatif, les noms les plus aristocratiques de Jérusalem, les familles les plus nobles de sa patrie[3].

[1] D'après Plutarque, *Vie de Galba*, cet empereur, issu de l'illustre famille des Serviens, était allié des Césars par Livie, femme d'Auguste.

[2] *Imperator etiam stemma in atrio proposuerit, quo paternam originem ad Jovem, maternam ad Pasiphaem Minois uxorem referret.* (Sueton., *in Galb.*, § 2.)

[3] On se rappelle en France la candidature récente et éphémère d'un nouveau dieu, M. de Saint-Simon qui, au dire de

L'acharnement des légions luttant entre elles pour créer un empereur, avait excité dans les Gaules de nouveaux efforts d'indépendance. Le signal fut donné par un de ces hommes, que le peuple de Jérusalem aurait appelé Messie ou Christ. Cet homme, du nom de Mariccus ou Marie, servit de transition entre l'insurrection de Vindex et la grande insurrection de Civilis, de Classicus et de Tutor, qui, peu de mois après, sous l'inspiration de la druidesse Veléda, eut pour objet de faire agir en commun le pays des Bataves ou la Hollande actuelle, les Gaules, la Germanie.

Marie était un simple paysan des cantons qui ont formé depuis lors la province du Bourbonnais. De même que les prêtresses des religions druidiques étaient considérées comme des divinités médiatrices de la terre et du ciel, de même Marie se proclama ou fut proclamé à la fois libérateur des Gaules et dieu, ou incarnation de quelque ancien dieu [1]. Le rassemblement formé à sa voix ne résista pas longtemps au parti romain des Gaules et aux légions. Marie, fait prisonnier, fut jeté aux bêtes féroces. Soit hasard, soit que l'œil du paysan inspiré, son épaisse chevelure flottante, toute son attitude produisissent un effet effrayant ou impo-

ses disciples et biographes, aurait eu grand soin, pendant sa jeunesse, de se faire rappeler tous les matins la prétention qu'il avait de remonter en ligne directe à Charlemagne.

[1] *Provocare arma romana simulatione numinum ausus est. Jamque assertor Galliarum et Deus, nomen id sibi indiderat, concitis octo hominum millibus.* (Tacit., *Histor.*, lib. II, § 61.)

sant, il arriva au Gaulois ce que les livres bibliques racontent de Daniel dans la fosse aux lions : les bêtes féroces reculèrent. Un cri unanime du peuple allait déclarer Maric invulnérable et vraiment dieu [1]; mais Vitellius, à qui sa gloutonnerie et l'excès de ses cruautés donnaient plus d'un point de ressemblance avec les animaux du cirque, suppléa à la répugnance des lions et des ours. Par son ordre, quelques-uns de ses gardes saisirent et frappèrent le prétendu dieu gaulois, le libérateur vaincu, le Messie incarné de la religion druidique.

En Judée, Simon Gioras venait de voir les portes de Jérusalem s'ouvrir devant lui; il y était entré comme libérateur.

Pour renverser Jean de Giscala dont la puissance s'affermissait, divers membres de la haute sacrificature, réunis à un parti d'Iduméens, s'étaient déterminés à appeler Simon; ils avaient espéré faire arme de lui et le gouverner. Un personnage pontifical, du nom de Mathias, tout autre que le père de Flavius Josèphe, s'était rendu auprès de ce chef. Simon accueillit la demande des envoyés comme une occasion de hâter l'exécution de ses desseins; mais il fut loin de leur déguiser sa volonté expresse de n'obéir qu'à la seule impulsion et de ne rien céder du commandement [2].

[1] *Ac mox feris objectus quia non laniabatur, stolidum vulgus inviolabilem credebat.* (Tacit., *Histor.*, lib. II, § 61.)

[2] *Ille cum arrogantia pollicitus se in illis dominare velle... cui*

On était alors à la fin du mois d'avril ou aux premiers jours du mois de mai. Les agents de Vitellius arrivèrent en Syrie pour faire prêter le serment aux légions. La cérémonie fut accomplie au milieu du silence et de la froideur générale.

Le moment d'entrer en campagne était déjà dépassé; Vespasien craignit, s'il y mettait plus de retard, que le nouvel empereur ne lui en fît un crime. La troisième expédition contre la Judée, celle de l'année 69, commença. L'un des principaux lieutenants de Vespasien, Cerealis, et une bonne partie des troupes, furent chargés de réduire la Judée méridionale, où l'on avait échoué l'année précédente. En s'établissant à Jérusalem, Simon Gioras avait laissé dans l'Idumée des chefs dévoués. Cerealis, à l'exemple de son général, ravagea, détruisit, incendia tout ce qui lui opposait de la résistance. Il marcha sur la ville d'Hébron, célèbre par l'antique séjour d'Abraham, et qu'on reconnaissait pour le chef-lieu de la haute Idumée. Cerealis investit Hébron, l'emporta d'assaut, en tua tous les habitants, donna le pillage à ses soldats, et la réduisit en cendres.

Vers la fin du mois de mai, Vespasien, à son tour, partit de Césarée. Après avoir forcé la petite division de l'Acrabatène et de Gophna, qui occupait directement la chaîne de montagnes placée sur le front septentrional de Jérusalem, il entra

a populo tanquam servatori curatorique læte acclamatum est. (Bell. judaic., lib. IV, cap. 10, ed. Havercamp., p. 306.)

dans les bourgs d'Éphrem, de Bethel, et y mit des garnisons[1]. De ce jour, les conquérants se trouvèrent maîtres de la Judée entière, hormis Jérusalem et les trois places fortes de Machéronte, au delà du Jourdain, d'Hérodion et de Massada, en deçà du fleuve. Deux ans et huit mois s'étaient écoulés depuis que le général romain avait foulé pour la première fois le sol de la Palestine : et, certes, Vespasien était loin de regarder sa conquête avec dédain ou avec indifférence. Tous les peuples aiment à vanter, à exagérer leurs exploits; il n'y a de gloire bien assurée que celle dont l'ennemi lui-même apporte le témoignage.

Dix lignes de Tacite ne parlent pas moins haut en l'honneur des guerriers et miliciens juifs qui avaient défendu pied à pied le territoire de leur patrie, avant de s'enfermer dans leur capitale, que ne pourraient faire des arcs de triomphe, et les inscriptions les plus louangeuses. Pour un général aussi expérimenté que Vespasien, en effet, pour des légions semblables à celles qui étaient placées sous ses ordres, reconnaître les dangers qu'on venait de courir, les travaux auxquels on avait été forcé, la gloire qui en résultait, l'émulation provoquée parmi les troupes voisines ; reconnaître toutes ces choses, c'était célébrer, par voie indi-

[1] *Cumque montana ascendisset duas toparchias capit, unam Gophniticam et alteram Acrabatenam vocatam... ibique præsidiis collocatis...* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 9. ed. Havercamp., p. 304.)

recte, le courage des vaincus, leur intelligence, leur habileté, leur gloire incontestable.

Dans le récit des événements qui précédèrent l'élévation de Vespasien à l'empire, Tacite indique les chances d'y parvenir qu'avait eues le gouverneur de Syrie, Mucien ; il compare l'état respectif des troupes agissant à la voix de ces deux personnages. « Vespasien avait terminé la guerre de Judée, dit l'historien romain ; il ne lui restait plus qu'à faire le siége de Jérusalem, entreprise rude, difficile, à cause de la situation escarpée de la ville et de l'opiniâtreté de sa superstition, bien plus encore que par les ressources laissées à ses défenseurs. Les trois légions de Vespasien s'étaient aguerries dans les combats. Mucien commandait à quatre légions qui n'avaient pris aucune part à la guerre ; mais un sentiment d'émulation, et la gloire de l'armée voisine, avaient sauvé ces légions de la mollesse. Autant les soldats de Vespasien s'étaient endurcis dans les dangers et les travaux, autant les troupes de Mucien montraient la vigueur que procurent un repos bien employé et l'absence des grandes fatigues. Chacun des deux généraux avait des auxiliaires en infanterie et en cavalerie, des flottes, des rois alliés, et un nom également célèbre, quoique à des titres différents[1].

On possède encore d'autres preuves du prix que

[1] *Sed æmulatio et proximi exercitus gloria repulerat segnitiem ; quantumque illis roboris discrimina et labor, tantum his vigoris addiderat integra quies...* (Tacit., *Histor.*, lib. II, § 4.)

Vespasien attachait personnellement à ses campagnes de Judée. Lorsque Mucien et les chefs des légions le supplièrent d'enlever l'empire à Vitellius, ce général se rappela d'anciens présages, de prétendus prodiges qui lui auraient annoncé sa grandeur future. Malgré la raillerie si connue d'Horace, *Credat Judæus Apella* (laissons le Juif Apella croire à de pareilles sottises), il n'existait pas de gens au monde aussi superstitieux, aussi froidement crédules qu'un vrai Romain. Les Apellas faisaient le fond de la population de Rome et de l'Italie; ils encombraient les rues, les prétoires, le forum. Les seuls livres d'histoire de Tite-Live renferment autant de faits réputés miraculeux, qu'il serait permis d'en recueillir dans la Bible tout entière, dût-on même y ajouter la plupart des légendes et des contes pieusement puériles, empruntés à l'imagination de la foule des rabbins.

Vespasien se fiait donc à la force des présages, surtout après l'événement accompli. A son passage au mont Carmel, il avait consulté un oracle d'une origine inconnue qui lui promit de brillantes destinées. Le général romain, arrivé à l'empire, aimait à raconter que pendant sa jeunesse les aruspices lui avaient fait des promesses de même nature, à l'occasion de l'histoire miraculeuse d'un arbre planté dans ses champs paternels. Cet arbre était un cyprès : un jour on vit sa chute soudaine, que nulle cause naturelle, ni la tempête, ni le fer, n'avaient motivée. Mais le lendemain, de quelle

surprise ne fût-on pas saisi, en le retrouvant debout à la même place. La tige reverdie de l'arbre avait acquis plus de force, et son branchage beaucoup plus d'étendue [1]. Or, jusqu'au jour où l'empire lui fut transmis, dit Tacite, Vespasien reconnut l'accomplissement du présage dans les décorations triomphales, le consulat qu'il avait obtenus, et dans l'éclat qui venait d'être attaché à son nom par sa victoire sur la Judée [2].

Dès que l'Acrabatène eut été forcée, et que les environs de Jérusalem eurent paru suffisamment ravagés, le général romain était rentré à Césarée. Il résistait encore aux instances de Mucien, de Titus, de Bérénice et à la voix des soldats qui l'appelaient à l'empire, lorsque la nouvelle arriva que le mouvement avait été précipité dans Alexandrie. Le premier jour du mois de juillet, Tibère-Alexandre avait fait saluer Flavius Vespasien empereur, et prêter le serment aux légions. Le trois du même mois l'armée de Judée répéta ce serment avec acclamations : huit jours après, toute la Syrie s'était prononcée.

Il fut convenu entre le nouvel empereur, Mucien, et Titus, que Vespasien resterait en Orient et se rendrait en Égypte. Là, on le tiendrait facile-

[1] *Ac postera die eodem vestigio resurgens, procera et latior virebat : grande id prosperumque, consensu aruspicum.* (Tacit., *Histor.*, lib. II, § 78; Sueton., *in Vespasian.*, § 5.)

[2] *Triumphalia et consulatus et judaicæ victoriæ decus implesse fidem ominis videbantur.* (Tacit., *Histor.*, lib. II, § 78; Sueton., *in Vespasian.*, § 5.)

ment au courant des affaires, et il se trouverait maître des subsistances de Rome. Titus fut chargé de terminer la conquête de la Judée ; Mucien prit pour lui la guerre contre Vitellius, contre le prince dont on venait de proclamer la déchéance.

Dans cette guerre, un enfant de la ville de Toulouse devint un des plus redoutables instruments du parti de Vespasien ou des Flaviens : on l'appelait Antonius Primus. Originairement, il se nommait Bec-co, ce qui, dans la langue du pays signifiait bec de coq, dit Suétone [1]. Sous les règnes précédents, Antonius avait subi une condamnation pour crime de faux ; le tumulte des discordes civiles lui donna les moyens de se faire rétablir sénateur. C'était un homme aussi précieux, par ses qualités dans la guerre, que détestable en temps de paix.

Parmi les chefs de l'armée de Vitellius qui donnèrent les exemples les moins honorables de défection, Lucilius Bassus, préfet de la flotte réunie à Ravennes, fut particulièrement cité. C'est le personnage auquel Vespasien, quinze mois après, remit le commandement de la Judée conquise et le soin de réduire les dernières forteresses de ce pays qui protestaient encore pour l'indépendance.

Au mois d'octobre 69, les Vitelliens furent mis en déroute par les Flaviens sur le même champ de bataille de Bédriac, voisin de Crémone, où,

[1] *Cui Tolosæ noto cognomen in pueritia Becco fuerat, id valet gallinacei rostrum.* (Sueton., *in Vitell.*, § 18.)

six mois auparavant, ils avaient battu l'armée d'Othon.

La ville de Crémone, livrée aux soldats de Vespasien, subit une destinée qui annonça le traitement auquel Jérusalem vaincue ne pourrait échapper. On se souvient de Corbulon incendiant de sang-froid la capitale de l'Arménie, Artaxate qui lui avait ouvert ses portes [1]. A Crémone, le retour d'un grand marché annuel, d'une grande foire avait réuni une multitude de marchands, de commerçants ; et cette circonstance redoubla chez les soldats la soif du pillage. Quand les légions Vitelliennes, assiégées dans Crémone, eurent rendu les armes et furent sorties des murs, Antonius Primus ou Bec-co, maître de la ville, courut dans un bain pour laver le sang dont tout son corps était couvert. En entrant dans l'eau, il se plaignit de la sentir trop froide ; une voix répondit que cette eau deviendrait bien plus chaude dans quelques instants [2]. Déjà, en effet, les flammes de l'incendie brillaient dans Crémone. Jamais on ne vit un acharnement aussi cruel, un massacre aussi impitoyable des êtres les plus inoffensifs, une ardeur plus féroce à la recherche de l'argent et de l'or. C'étaient bien les mêmes hommes, les mêmes Romains qui, pendant le siége de Jérusalem, ouvrirent, avec leur glaive, le ventre des fugitifs

[1] Voir t. II, p. 111.)

[2] *Excepta vox est, quum teporem incusaret; statim futurum ut balneæ incalescerent.* (Tacit., *Histor.*, lib. III, § 32.)

tombés en leur pouvoir pour s'enquérir s'ils n'avaient pas caché quelque parcelle d'or ou quelque pierre précieuse dans leurs entrailles.

Mais un événement bien plus extraordinaire et comme providentiel, si on le compare à la chute prochaine de Jérusalem, arriva quelques semaines après la victoire des Flaviens : ce fut l'incendie du Capitole. On aurait dit une vengeance anticipée de l'incendie du temple juif et des lauriers de Titus. Et quelle différence dans le sort de l'un et de l'autre édifice! Le temple de Jérusalem, défendu pierre à pierre contre l'ennemi, tomba avec assez de grandeur pour conserver le droit éternel de se relever de sa chute; le temple de Rome, au contraire, s'écroula d'une manière misérable, brûlé par la main des citoyens, dans un siége sans but, au milieu d'une hideuse échauffourée.

Dès que Vitellius eut appris la défaite de ses troupes, la prise de Crémone, la défection de ses généraux, il se regarda comme définitivement vaincu. On lui proposa de renoncer au pouvoir : après s'être abouché avec Flavius Sabinus, frère de Vespasien, un traité fut conclu dans lequel l'empereur mit, dit-on, son abdication au prix de cent millions de sesterces, quinze à vingt millions de notre monnaie. Mais ses amis et ses soldats repoussèrent toute idée d'arrangement. Le bruit du traité avait à peine circulé dans Rome, que les courtisans de toutes les classes s'étaient précipités auprès de Sabinus. Le lendemain de ce jour, dix-

huit décembre, le prince déchu, accompagné de sa famille, et revêtu d'habits de deuil, abandonna le palais et marcha vers le temple de la Concorde pour y déposer le pouvoir. Ses soldats et une grande partie du peuple l'arrêtèrent, firent retentir l'air d'acclamations en sa faveur, et le forcèrent à rebrousser chemin. Au même instant, Sabinus, suivi d'un gros de gens armés, se rencontra par hasard avec un corps de Vitelliens; on en vint aux mains, et Sabinus, repoussé, se réfugia dans le Capitole. Cet incident rendit de l'ardeur aux partisans de Vitellius; ils investirent l'édifice, mais avec assez de négligence pour permettre à Sabinus d'y faire entrer pendant la nuit ses enfants et son neveu, le futur empereur Domitien. Au point du jour, le frère de Vespasien envoya un émissaire à Vitellius, afin d'invoquer les conventions : cet émissaire n'échappa qu'avec difficulté à la fureur des soldats qui se ruèrent vers le Capitole. Ils en escaladèrent les portiques, s'établirent sur les toits des maisons voisines, montèrent par les cent degrés de la roche tarpéienne. D'abord le feu éclata à la porte extérieure, sans qu'on pût savoir quelle main l'avait allumé, ou des assiégés ou des assiégeants; ensuite il se communiqua aux portiques adossés à l'édifice; les aigles qui soutenaient le faîte du Capitole, et dont le bois était vieux, s'embrasèrent. Les Vitelliens, ayant franchi les obstacles, remplirent l'enceinte de sang, et secouèrent leurs torches de tous côtés. Sabinus fut pris et en-

chaîné ; Domitien réussit à s'échapper et se cacha dans la maison du gardien du temple. Le frère de Vespasien, conduit à Vitellius et arrivé en face du palais, entendit une multitude furieuse demander sa mort. Vitellius essaya en vain de le protéger ; mille coups percèrent Sabinus ; sa tête fut coupée, et son corps traîné aux gémonies.

« Depuis sa fondation, s'écrie un des historiens contemporains, Rome n'avait jamais éprouvé une catastrophe plus lamentable, plus honteuse que cet incendie du Capitole. Au moment où les dieux nous étaient aussi propices que nos mœurs pouvaient le permettre, la cité du peuple romain vit périr, au milieu des discordes de ses princes, assiégée et brûlée publiquement, la demeure du grand Jupiter, édifiée par nos aïeux sur la foi des auspices, et gage de la durée de l'empire [1]. » Certes, il fallait que Flavius Josèphe eût un grand désir de plaire à ses nouveaux protecteurs, ou un grand besoin de se venger des qualifications de traître dont il était poursuivi par les principaux défenseurs de l'indépendance de sa patrie, pour avoir abusé si durement contre ces derniers des noms de rebelles et de brigands, pour s'être complu dans la peinture des discordes de la cité juive, assiégée par une force supérieure, et exposée à des trahisons de toute espèce. Où pourrait-on trouver

[1] *Id facinus post conditam urbem luctuosissimum fœdissimumque reipublica populi romani accidit...* (Tacit., *Histor.*, lib. III, § 72.)

un brigandage comparable à celui du peuple romain, à celui des hommes qui se prétendaient faits pour rester les maîtres et les arbitres du monde?

Peu de jours après le meurtre de Sabinus, les troupes de son frère pénétrèrent dans Rome. Les partisans des deux empereurs s'y livrèrent de nouveaux combats. On sait que Josèphe ne se trouvait pas au sein de Jérusalem, mais dans le camp ennemi, lors des débats engagés entre les chefs de la résistance ; Tacite, au contraire, était dans Rome, âgé de vingt ans, à l'époque de l'avénement de Vespasien, et voici comment, à l'aide de ses souvenirs, et des nombreux mémoires de son temps, Tacite a retracé les tristes exemples que la ville, maîtresse de l'empire, donnait à toute la terre. « Le peuple, spectateur de la lutte, encourageait tour à tour chaque parti de ses cris et de ses applaudissements, comme s'il assistait aux jeux du cirque. Quand les Vitelliens ou les Flaviens pliaient, et que les vaincus se cachaient dans les boutiques ou se réfugiaient dans les maisons, les clameurs de la multitude les en faisaient arracher, et dictaient leur mort ; cette même multitude emportait la meilleure part du butin, car le soldat tout altéré de sang et de carnage ne songeait pas aux dépouilles. L'aspect de Rome entière était horrible et monstrueux : à côté des combats et des blessures, on voyait des gens qui goûtaient les plaisirs du bain et qui s'enivraient ; au milieu du sang et des cadavres amoncelés, on voyait s'ébattre des

prostituées et des hommes aussi infâmes qu'elles. Toutes les débauches de l'oisiveté la plus dissolue se joignaient à tous les crimes des conquérants les plus barbares : on aurait cru la même ville entraînée à la fois par le délire des lascivetés et par l'excès des fureurs [1]. » Enfin l'avantage resta au parti de Vespasien. Vitellius fut arraché d'une loge de portier où il s'était blotti ; on le perça de coups comme Sabinus, et on le jeta dans le Tibre. Mais avant de subir la mort, l'ex-empereur fut promené dans toute la ville, offert en spectacle, les vêtements déchirés, la corde au cou, les cheveux ramassés sur le haut de la tête comme les criminels. De temps à autre des coups d'épée qu'il recevait sous le menton, le forçaient de mieux présenter le visage aux insultes [2].

Là ne s'arrêtèrent pas les affreux exemples donnés par Rome aux nations, les images que Josèphe évitait de reproduire dans les discours qu'il adressait aux prétendus rebelles de Jérusalem pour les déterminer à se rendre. Après la mort de Vitellius, les Flaviens redoublèrent d'acharnement. Les rues furent remplies de meurtres, les places publiques et les temples recommencèrent à être inondés de sang. La cruauté qui, dans les premiers transports de la colère, se contentait du carnage, fit place à la soif de l'or. Il n'y eut plus

[1] *Sæva ac deformis urbe tota facies... eamdem civitatem et furere crederes et lascivire.* (Tacit., *Histor.*, lib. III, § 83.)

[2] Tacit., *Histor.*, lib. III, § 85; Sueton., *in Vitell.*, § 17.

aucun asile respecté, plus de maisons dont les portes ne fussent forcées sous prétexte d'y chercher les Vitelliens, mais en réalité pour y exercer le pillage. On n'entendait partout que des lamentations et des cris de désespoir.

En Occident et en Orient, le bruit de l'incendie du Capitole, rapidement propagé, eut pour effet d'accroître l'exaltation de tous les cœurs dévoués à l'indépendance de leur patrie. Chez les Juifs, cette nouvelle fut accueillie comme une confirmation des anciens oracles qui faisaient croire que l'Orient finirait par prévaloir, et que des hommes sortis de la Judée deviendraient les régulateurs des affaires du monde. Chez les Occidentaux, la grande insurrection de Civilis, alors à sa naissance, en tira une force prodigieuse. L'opinion s'accrédita dans les Gaules, que les flammes du Capitole présageaient la fin de l'empire. « Autrefois, disait-on, Rome avait été prise par les Gaulois, mais la demeure de Jupiter était restée debout; aujourd'hui, au contraire, l'incendie, signe de la colère céleste, annonçait que le gouvernement des affaires humaines allait passer aux nations habitant le côté des Alpes opposé à l'Italie[1]. »

Civilis était né chez les Bataves; il avait servi dans les armées romaines. Son frère expirant au milieu des supplices, et plusieurs insultes que son

[1] *Fatali nunc igne signum cœlestis iræ datum, et possessionem rerum humanarum transalpinis gentibus portendi.* (Tacit., *Histor.*, lib. IV, § 54.)

cœur n'avait pu dévorer, lui firent prononcer contre les Romains le serment de ne plus couper sa chevelure jusqu'à ce qu'il eût obtenu une vengeance éclatante. Mais le désir de la vengeance personnelle était loin de former son seul mobile ; ce chef avait des vues profondes ; il poursuivit la pensée que l'avenir réservait à Charlemagne d'accomplir. Civilis voulut faire un seul et même empire des Bataves, des Gaules, de la Germanie. Pour mieux animer chacun de ces peuples au combat, on raconte qu'il parlait aux Gaulois de liberté, aux Bataves de gloire, aux Germains de butin [1]. Comme Annibal et Sempronius, dont le souvenir se représentait sans cesse à sa mémoire, Civilis était privé d'un œil. Plusieurs chefs renommés se joignirent à lui : le sauvage Brinnon, Classicus, de race royale, Tutor, et ce Sabinus que le dévouement de sa femme Éponine a rendu célèbre, et qui mettait sa vanité à se dire issu d'un fruit des amours passagères de sa bisaïeule avec Jules César.

Le mouvement d'insurrection acquit des proportions imposantes. Des embouchures du Rhin aux Pyrénées, on entendit répéter le projet de créer un empire gaulois. On prêtait d'avance serment à cet empire [2]. Mais les partisans des Ro-

[1] *Gallos pro libertate, Batavos pro gloria. Germanos ad prædam instigantes.* (Tacit., *Histor.*, lib. IV, § 78.)

[2] *Juravere qui aderant pro imperio Galliarum.* (Tacit., *Histor.*, lib. IV, § 59.)

mains étaient tout-puissants dans ces contrées, et paralysaient les efforts. D'ailleurs, l'esprit de province, l'esprit de localité, suscitait des obstacles invincibles. Dès qu'il s'agissait de passer de l'idée au fait, du projet à l'application, cet esprit se déployait dans toute sa force. Aussi quand les députés des cités gauloises se trouvèrent réunies à Reims pour discuter sur l'établissement du nouvel empire [1], on ne s'entendit plus : tous voulaient commander, tous se refusaient à obéir. Chaque cité prétendait devenir le siége du nouveau corps d'État; celles qui ne pouvaient espérer cet honneur mettaient leur zèle à ne pas en laisser investir leurs émules. L'incertitude et l'ennui de l'avenir décidèrent le plus grand nombre à rester dans la situation présente [2].

Il fallait quinze, dix-huit siècles de vicissitudes et de labeurs pour mener à bonne fin ce vieux projet d'unité, pour accomplir sous le nom de nation française et de France l'existence compacte du corps d'empire gaulois. Encore avons-nous vu de nos jours ce même empire étendre ses limites jusqu'au Rhin et presque aussitôt les perdre.

Si donc la consommation de l'œuvre d'unité appliquée à un petit coin de la terre a exigé tant de

[1] *Per Gallias edixere, ut missis legatis in commune consultarent, libertas aut pax placeret.* (Tacit., *Histor.*, lib. IV, § 67.)

[2] *Quod bello caput?... Quam si cuncta provenissent, sedem imperio? Nondum victoria, jam discordia erat :... Tædio futurorum præsentia placuere.* (Tacit., *Histor.*, lib. IV, § 69.)

siècles, tant de sang et de douleurs, a offert tant de périodes diverses d'élévation et d'abaissement, qui oserait paraître surpris des singulières destinées de Jérusalem, au moment où nous allons assister au spectacle de cette cité ruinée, brûlée pour la seconde fois.

On est forcé d'en convenir, la pensée, le génie hébraïque devait être préparé d'avance à passer par de grandes épreuves ; il avait droit de réclamer une suite considérable de siècles pour assurer son accomplissement. Quelle mission, en effet, celle qui lui était imposée, de présider à l'inauguration définitive et à l'organisation de l'unité appliquée, sans mystère, à toute la famille d'Adam ! Quelle mission, celle d'édifier une capitale religieuse et morale et un temple où tous les peuples animés du vrai sentiment de la justice et de la loi, vainqueurs, par l'intelligence et le travail, des passions malfaisantes et de la hideuse pauvreté, se réuniront en un seul et même banquet, et entretiendront chacun à leur tour la flamme de leur autel commun d'alliance !

CHAPITRE XVIII.

Position des principaux chefs dans Jérusalem; plan de la ville, collines, quartiers, édifices.

En Égypte, Vespasien travailla pendant tout l'hiver de l'an 69 à l'an 70 à consolider la haute puissance à laquelle on venait de l'appeler. D'Alexandrie, ce prince faisait partir ses ordres pour Rome et pour toutes les contrées d'Europe. Dans ce même moment, les chefs de Jérusalem étaient loin de perdre de vue les nécessités de la guerre. Malgré l'excès des discordes auxquelles Josèphe, alors en Égypte, à la suite du nouvel empereur, se plaît à les montrer en proie, nous avons la certitude que ces chefs ne négligeaient ni les préparatifs intérieurs, ni les démarches extérieures destinées à presser un secours qu'on leur avait promis depuis longtemps, l'arrivée des Parthes. Au nombre des reproches qui furent adressés quelques mois après par Titus à Jean de Giscala et à Simon, fils de Gioras, ce prince insista sur les circonstances suivantes : « Quand mon père et moi nous nous sommes rendus en Égypte, vous

avez saisi ce moment pour redoubler l'activité de vos préparatifs. Quand toutes les nations nous ont félicités par leurs ambassadeurs sur notre élévation à l'empire, vous avez continué à vous déclarer nos ennemis. Vous avez ajouté de nouvelles fortifications à vos murailles, et avez envoyé des ambassadeurs au delà de l'Euphrate, afin d'y exciter contre nous les esprits avides de changements [1]. »

Jadis, à la veille des jours où Jérusalem avait été ruinée pour la première fois, les chefs de l'invasion accourus des rives orientales de l'Euphrate avaient dit aux Juifs : « Vainement Israël compte sur le secours des Occidentaux, sur l'appui de l'Égypte : l'Égypte est un roseau fêlé qui cassera entre ses mains et lui fera briser les reins en se renversant. » Aujourd'hui la situation était la même, mais en sens inverse. Après avoir parlé des ambassadeurs envoyés par les Juifs au delà de l'Euphrate, Titus aurait pu ajouter également : « Mais en vain Jérusalem a compté sur le secours des Orientaux, sur l'alliance et les promesses des Parthes : le Parthe est devenu pour elle un roseau fêlé. » En effet, depuis les victoires et surtout depuis les habiles négociations de Corbulon, on a vu

[1] *Meque ac patre meo digressis in Ægyptum, tempus illud captastis, ad bellicos apparatus faciendos... Et legationes, quidem a vobis ad Transeuphratenses novarum rerum gratia missæ; murorum autem novi ambitus extructi...* (Bell. judaic., lib. VI, cap. 6, ed. græc. lat. Havercamp., p. 392, 393.

comment Vologèse, dont le règne dura quarante ans chez les Parthes, s'était identifié avec Néron et avec les intérêts de Rome. Les amis des peuples parthes, leurs organes supposés dans Jérusalem, les princes de l'Adiabénie, entre autres, répétaient bien que cette intimité n'était qu'apparente, qu'au premier jour les descendants des Arsacides franchiraient l'Euphrate; mais le temps s'écoulait, la nation juive se trouvait définitivement engagée, et les Orientaux ne s'ébranlaient point. Au contraire, les ambassadeurs de Vologèse arrivèrent à Alexandrie auprès de Vespasien, et lui offrirent un corps de quarante mille cavaliers que le nouveau prince se hâta de refuser [1], car de pareils auxiliaires lui semblaient un trop dangereux voisinage. Le mouvement combiné des Juifs et des Parthes n'eut sa dernière solution qu'à l'époque de Trajan.

Tacite confirme que, dans l'intervalle de temps compris entre l'élévation de Vespasien à l'empire et le commencement du siége de Titus, Jérusalem avait eu trois chefs et trois armées [2]. Chacune occupait des positions différentes : Jean de Giscala était maître de la grande enceinte du temple qui formait une redoutable citadelle, maître de la for-

[1] *Aderant legati regis Vologesi, quadraginta Parthorum equitum millia offerentes.* (Tacit., *Histor.*, lib. IV, § 52.)

[2] *Nam pervicacissimus quisque illuc perfugerat, eoque seditiosius agebant. Tres duces, totidem exercitus.* (Tacit., *Histor.*, lib. V, § 12.)

teresse Antonia et de plusieurs autres postes ; Simon, fils de Gioras, occupait le mont Sion et le mur de ceinture de la ville ; Éléazar, chef de la fraction des indépendants qui s'appropriait exclusivement le titre de zélateurs, était retranché derrière la seconde enceinte du temple, autre forteresse enclavée dans la première enceinte.

C'est donc ici l'occasion d'arrêter nos regards sur la cité juive, considérée comme ville de guerre; sur le temple, considéré comme citadelle. Précédemment nous avons assisté à des siéges, à des combats nombreux ; notre esprit s'est presque fatigué au spectacle des dissensions intestines. A la veille de nous engager de nouveau dans les longs et tragiques détails de la conquête de Titus, et de les comparer plus d'une fois aux vicissitudes de Syracuse défendue par Archimède, nous devons nous féliciter que la marche naturelle de notre sujet nous offre un point de repos, nous entraîne à toute une série de descriptions. Il n'est pas sans intérêt de reproduire l'état approximatif d'une ville bouleversée depuis des siècles, de reproduire les probabilités relatives à sa population et les soins apportés à ses approvisionnements de siége.

Proportions gardées, nulle capitale d'un peuple n'a été fortifiée aussi vigoureusement que Jérusalem. Les constructeurs avaient mis largement à profit les masses de pierres et de rochers qu'ils rencontraient partout aux alentours. Le caractère général du système de défense était de diviser la

ville en façon d'échiquier, de faire une seule place forte de plusieurs places adossées les unes aux autres. Il s'ensuivait que le siége de Titus allait exiger de grands travaux et jusqu'à cinq siéges consécutifs.

Pour mieux en saisir l'enchaînement, nous avons à indiquer les collines et les vallées qui entourent Jérusalem de trois côtés ; les collines intérieures, les grands quartiers de la ville et les principaux édifices. Comme la plate-forme du temple fut une des positions militaires où la résistance se soutint avec le plus d'énergie, un intérêt particulier est attaché à la description de ses murs, de ses galeries ou colonnades, de ses terrasses, de sa double enceinte.

Après avoir examiné les quartiers de la ville et la force du temple, nous pourrons suivre avec rapidité le développement de l'enceinte commune, et les embranchements intérieurs des remparts qui serpentaient entre les divers quartiers. Alors la population présumée de Jérusalem, au moment du siége de Titus, sera comparée à l'étendue de cette enceinte, et nous terminerons par l'état des subsistances.

On sait que la capitale hébraïque avait été bâtie sur le plateau le plus élevé, le plus difficile des montagnes ou collines de la Judée, à sept cents mètres environ au-dessus du niveau de la mer. Pour y atteindre, lorsqu'on arrive du côté de la Méditerranée et de Jaffa, on a beaucoup à monter

et à descendre ; on traverse d'étroites vallées, de longs défilés. A droite et à gauche les sommets environnants sont à peine détachés les uns des autres et présentent presque tous une forme arrondie. Enfin, on gravit une montagne stérile, de couleur rougeâtre, par un sentier encaissé entre des rochers et très-escarpé. Au sortir de ce col, on se trouve sur le plateau de Jérusalem : l'œil rencontre d'abord comme un désert de roches brûlées. A quelque heure du jour que ce soit, hors la saison des pluies, là, comme dans tout l'Orient, le ciel verse des flots incroyables de lumière et produit de magiques effets ; la limpidité de l'air détruit les distances ; on croirait toucher de la main les hautes montagnes de l'Arabie, situées au loin dans le pays de Moab, au delà de la mer Morte. Le firmament revêt la teinte magnifique, mais monotone, de bleu foncé, qui jette les yeux ainsi que la pensée dans un abîme sans fin, et auprès duquel l'azur ordinaire de nos climats est pâle, maladif, couvert d'un voile. Au bout d'une heure de marche à travers les pierres roulantes du plateau, le terrain se déprime, et Jérusalem frappe la vue presque inopinément. Alors l'âme est saisie d'émotion et de respect : à quelque forme de culte qu'on appartienne, juif, chrétien, mahométan, ou même qu'on se reconnaisse simplement ami de la philosophie, de la poésie, de l'histoire, tous les souvenirs d'enfance, tous les premiers enseignements de la famille se réveillent mêlés et confon-

dus avec les souvenirs des plus grands noms et des plus grands jours de l'humanité.

Au nombre des collines et des vallées qui entourent Jérusalem, la petite chaîne courant à l'orient est la fameuse montagne des Oliviers; l'étroite vallée qui sépare cette montagne de l'éminence sur laquelle reposait le temple est la vallée de Cédron, ou vallée de Josaphat, ainsi nommée du tombeau qu'on y avait construit en l'honneur de ce roi de Judée. Le torrent de Cédron ou Kidron, naissant au pied de la montagne des Oliviers, à l'entrée de la vallée de Josaphat, parcourt cette vallée du nord au midi, dans une longueur de douze à quinze cents mètres. Ensuite, le Cédron se fait jour à travers d'autres collines, coule au fond d'affreuses gorges, et, après un cours de plusieurs lieues, va se jeter dans le lac Asphaltite, ou mer Morte. Mais rarement il apporte un grand tribut à ce lac; son lit reste ordinairement desséché; l'impétuosité des eaux ne s'y fait entendre qu'au moment des pluies abondantes.

Le mont des Oliviers offre trois sommets. Du plus élevé, la vue domine la ville et embrasse, de tous côtés, une grande étendue de pays. A travers les intervalles de la partie la plus crayeuse, la plus sèche des montagnes de la Judée, on découvre la mer Morte dont les eaux reflètent, à cette distance, une couleur bleue, aussi pure, aussi tranchée que l'azur du ciel. Au delà des montagnes rocailleuses de Jéricho, le cours du Jourdain se

laisse distinguer par une longue ligne de verdure.

Sur le revers de la montagne des Oliviers qui fait face à Jérusalem, et à partir de l'entrée de la vallée de Josaphat, on remarque successivement le petit enclos de Gethsémané, ou pressoir d'huile, rendu si fameux par le séjour et les prières de Jésus-Christ; le chemin conduisant au village de Beth-Ania ou maison d'affliction, situé sur le revers opposé de la montagne; le chemin de Jéricho; les monuments appelés tombeaux de Zacharie, de Josaphat, d'Absalom. Ces monuments, de même que le hameau de Siloan, sont adossés à la partie de la colline des Oliviers qui a été appelée mont du Scandale ou des Offenses, par allusion aux autels des idoles que la condescendance de Salomon pour les femmes étrangères y aurait fait élever.

Les coteaux situés à l'occident de Jérusalem, dans la direction opposée au mont des Oliviers, portaient le nom de hauteurs de Guihon. Ces coteaux se rapprochent du corps de la ville au point de former une nouvelle petite vallée, ou plutôt une ravine, un fossé naturel dans la seule partie correspondant au flanc gauche du mont Sion. La vallée de Guihon renfermait deux étangs ou grands réservoirs en maçonnerie, destinés au service des eaux de la ville et aujourd'hui à demi ruinés. L'un occupe le fond de la vallée, et sa muraille sert de pont pour se rendre à Bethléem : il a plus de cent mètres de longueur. Le second réservoir, d'une

moindre dimension, est placé sur le penchant du coteau voisin.

Enfin, au midi, Jérusalem se trouvait naturellement défendue par une autre petite chaîne de collines et par une autre vallée. Le fragment de cette chaîne, le plus voisin de Sion, est appelé aujourd'hui le mont du Mauvais-Conseil. L'espace assez profond et sombre d'Hinnom ou des fils d'Hinnom, qui le séparait des murs de la ville, tient, par ses extrémités, aux deux vallées précédentes, et les lie entre elles à la manière d'un fer à cheval. C'était dans l'enfoncement d'Hinnom que les adorateurs du dieu Moloch faisaient passer jadis leurs enfants par les flammes et offraient des sacrifices humains. Voilà pourquoi le nom de gué Hinnom ou Géhenne était devenu en Judée le symbole de tout lieu d'abomination et d'angoisses; voilà aussi pourquoi, en vertu du mode d'interprétation qui consiste à prendre les images bibliques appliquées aux événements du monde naturel et à en faire la figure du monde de l'autre vie, cette même vallée d'Hinnom ou Géhenne est devenue successivement la représentation de l'enfer des Perses, du tartare des Grecs, des souffrances et des flammes de l'enfer chrétien.

La vallée de Josaphat a eu le même sort. Dans une image poétique et très-simple de l'homme de la parole juive, ou prophète Joël, le dieu des Juifs ayant rendu la vie au peuple d'Israël vaincu et dispersé par le glaive ennemi, l'ayant naturelle-

ment ressuscité, est censé rassembler les représentants des nations, et les faire ranger avec ordre sur le penchant de la colline des Oliviers qui regarde le temple. Là, ces nations elles-mêmes sont mises en jugement. Du haut du temple, considéré comme le domicile arrêté, comme le siége central de sa justice, l'Éternel leur demande un compte sévère des outrages et des violences dont la mesure a été comblée à l'égard de son peuple [1]. Or c'est ce tableau d'énergique poésie qui, traité par le système d'interprétation dont j'ai parlé, a permis d'associer intimement le nom de la vallée traversée par le Cédron au dogme de la résurrection individuelle des morts apportée de la Babylonie et de la Perse en Judée, après la captivité. Sous l'influence de ce dogme qui forme la pierre angulaire et la clef de la doctrine de Jésus-Christ, tout le monde sait que l'étroite vallée de Josaphat est reconnue aujourd'hui pour le lieu futur de rendez-vous de tous les morts appelés au dernier jugement, et ressuscités en chair et en os, au bruit des trompettes.

Les collines renfermées au sein de Jérusalem étaient au nombre de quatre et correspondaient aux principaux quartiers : au nord, la petite émi-

[1] *Congregabo omnes gentes, et deducam eos in vallem Josaphat : et disceptabo cum eis ibi super populo meo, et hereditate mea Israël; quos disperserunt in nationibus et terram meam diviserunt... Consurgant et ascendant gentes in vallem Josaphat quia sibi sedebo ut judicem.* (Joël, III, 2, 12, 13.)

nence de Bézétha, le quartier ou faubourg qui en portait le nom, et le quartier de la ville neuve; au midi, le mont Sion ou le quartier de la haute ville; au milieu, et à l'occident, la colline d'Acra, ou la ville basse, et à l'orient, la colline de Moria, emplacement du temple, au pied de laquelle se trouvait le petit faubourg d'Ophel ou Ophla.

Le quartier de la ville neuve et de Bézétha, qui eut à résister aux premiers efforts de Titus, formait en général la demeure des marchands de laine, des fabricateurs de tous les objets en fer ou en airain, et des marchands de vêtements [1]. Les livres des docteurs juifs prouvent que Jérusalem accordait alors une grande extension à l'art de la teinturerie et au commerce des substances colorantes. Par l'effet de la disposition des lieux, le mont Sion, ou haute ville, placé au midi, était, au contraire, le dernier à offrir son front aux attaques des armées assiégeantes; il représentait, par rapport à Jérusalem, comme l'arrière et la poupe d'un navire.

Ce mont Sion est la plus élevée des collines ou buttes intérieures de la ville. Une nouvelle ravine, allant du couchant au levant, que Josèphe a désignée sous le nom de Tyropéon ou vallée des faiseurs de fromage, le séparait des quartiers du milieu. Après avoir décrit un coude vers le midi,

[1] *Ubi Novæ civitatis lanæ venditores erant, et fabri ærarii, vestiumque mercatus.* (Bell. judaic., lib. v, cap. 8, p. 543.)

cette ravine, aujourd'hui comblée, bordait le flanc oriental de la montagne à sa base. Au delà de cette limite, dans l'évasement de la vallée de Josaphat qui aboutit au torrent de Cédron, on trouve le réservoir, la piscine de Siloé alimentée par la célèbre source de ce nom. Cette source si importante pour l'approvisionnement de Jérusalem assiégée, est située un peu plus haut dans la vallée de Josaphat, sur un des côtés de la colline du temple. A l'égard de la poésie hébraïque, la fontaine de Siloé représente l'idée que la poésie grecque attachait aux eaux de l'Hippocrène, si riches en inspirations. Un aqueduc souterrain unit la source au réservoir et entretenait une autre piscine antique destinée à arroser les jardins du roi Salomon.

Ainsi, comme position militaire, la haute ville, appelée spécialement Cité de David, se trouvait flanquée, sur les quatre côtés, de vallons et de fossés naturels, indépendants de ses remparts et de ses nombreuses tours. L'illustre auteur de l'Itinéraire de Paris à Jérusalem, a dit de Sion, que « c'était un monticule d'un aspect jaunâtre et stérile, ouvert en forme de croissant du côté de Jérusalem, à peu près de la hauteur de Montmartre, mais plus arrondi au sommet [1]. » Sous le rapport des dimensions matérielles, Montmartre, évidemment, aurait à se plaindre de la comparaison. Quoi qu'il en soit, le point culminant de Sion est plus

[1] M. de Chateaubriand, *Itinéraire*, IIIe part.

rapproché de la vallée de Guihon que de celle de Josaphat. La colline et les rues de la haute ville descendaient en pente douce vers cette dernière vallée.

Le palais, la forteresse et le tombeau de David occupaient jadis la hauteur de Sion. La première destruction de Jérusalem n'en avait laissé que de faibles vestiges. Le roi Hérode Ier fit construire sur cette colline un nouveau palais qui doit être bien distingué du palais royal, situé dans la basse ville ou le quartier d'Acra. On a vu au commencement de la guerre actuelle d'indépendance, que la reine Bérénice et le roi Agrippa, son frère, possédaient sur la colline de Sion un palais particulier qui fut brûlé pendant que les Romains et leurs auxiliaires disputaient encore les autres édifices aux insurgés. A la même époque, on a vu aussi brûler, dans la ville haute, la maison consacrée au dépôt des contrats civils, qui avait pour correspondant, au sein de la basse ville, le palais des chartres publiques, devenu la proie des flammes, après la prise du temple par Titus.

Dans l'origine, la colline appelée maintenant Acra dominait celle de Moria ou l'emplacement du temple. Les rois grecs de Syrie, demeurés maîtres de Jérusalem, élevèrent au sommet de la première de ces deux éminences, une forteresse qui fut longtemps occupée par une garnison macédonienne, et par les Juifs associés aux intérêts syriens. Simon Maccabée, ayant à cœur de faire

tomber ce dernier refuge de la domination étrangère, employa le moyen auquel Titus eut recours aussi dans le siége de Jérusalem. Une muraille surmontée de tours, construite de manière à environner la place, empêcha le ravitaillement et toute communication des assiégés avec le dehors. Dès que la garnison eût été réduite, le prince asmonéen ordonna de démolir l'Acropole et de niveler la colline, qui ne domina plus la plate-forme du temple : on y travailla trois ans. La basse ville s'étendit sur ce nouveau terrain. Pendant l'époque romaine, le quartier d'Acra, vu du temple à l'orient, et du mont Sion au midi, présentait l'aspect d'un amphithéâtre. On se figure un réseau de rues laissées à dessein étroites et tortueuses afin de former un abri contre les rayons d'un soleil ardent. On comprend aussi le choix qui était fait de l'emplacement des villes et des quartiers sur les collines, et leur disposition en amphithéâtre : il en résultait un écoulement plus facile des masses d'eau que le ciel laisse tomber en un seul jour dans ces climats, comme pour se venger d'être resté fermé pendant de longues saisons.

Entre les édifices existants dans la basse ville aux jours de Vespasien, on comptait, outre le palais royal et la maison des chartres, un autre palais dans lequel le sénat, ou sanhédrin, s'assemblait quand des causes diverses en empêchaient la réunion sous les portiques du temple. Le théâtre bâti par Hérode se trouvait dans le même quartier ;

mais comme les murs de ce théâtre étaient couverts d'inscriptions et de trophées en l'honneur des empereurs, il est probable qu'on l'avait détruit ou dénaturé dans le premier élan des insurrections nationales. Au centre de la basse ville s'élevait aussi le palais de la reine Hélène, qui était alors la demeure de ses petits-enfants, les princes de l'Adiabénie, intermédiaires actifs des Juifs et des Parthes. Des membres de la même famille possédaient, au milieu du faubourg d'Ophel, un autre palais dans lequel Jean de Giscala avait établi, pendant quelque temps, sa résidence.

Les renseignements contemporains, comparés aux traditions bibliques et aux modèles des maisons appartenant aujourd'hui aux personnages éminents en Afrique et en Asie, nous donnent une idée assez exacte du plan de construction de ces palais de Jérusalem qui offraient des avantages particuliers en cas de siége. Quatre grands murs formaient un carré ou un parallélogramme, souvent garni de tours aux quatre coins; à l'intérieur était une cour ou jardin plus ou moins embelli; autour de cette cour régnaient des colonnes, des arcades, des portiques; au-dessus et d'un côté, les appartements des hommes, de l'autre côté les appartements des femmes. Sur ces appartements, une terrasse, entourée d'un parapet, servait à se promener et à se rafraîchir pendant les chaudes saisons, et se transformait en remparts, quand il y avait lieu de s'y défendre. Dans le palais qu'Hé-

rode I[er] avait bâti sur le mont Sion, et dont Simon, fils de Gioras, était actuellement possesseur, les murs d'enceinte étaient garnis de tours. Plusieurs rangs de colonnes régnaient à l'intérieur. Des salles de festin présentaient jusqu'à une centaine de ces lits que les anciens disposaient autour de leurs tables. Les lambris des appartements reluisaient d'argent et d'or : on y trouvait réunies toutes sortes de raretés. Les portiques et le jardin renfermaient des arbustes précieux, des volières de colombes apprivoisées, des bassins dont l'eau coulait ou jaillissait à travers des figures de bronze [1].

[1] *Peristylia vero multa, alia post alia in circulum, singula variis columnis ornata... variæ quidem sylvæ erant... cisternæque passim signis æreis abundantes, per quæ aqua effundebatur...* (Bell. judaic., lib. v, cap. 4, ed. Havercamp., p. 330.)

CHAPITRE XIX.

Suite du plan de Jérusalem; plate-forme du temple; enceintes et galeries faisant fonction d'une double citadelle.

Pour passer de la basse ville sur l'emplacement du temple, on abordait l'éminence de Moria par le côté occidental. Dans le principe, l'aire ou le plateau de Moria était d'une faible étendue. On avait construit successivement plusieurs murs sur les flancs de cette colline; les intervalles en avaient été remplis de terre; il en était résulté un vaste emplacement carré. Les murs et contreforts donnant à l'orient sur la vallée de Josaphat, et au midi sur l'espace appelé Ophel, qui depuis fut exhaussé, étaient particulièrement d'une hauteur remarquable; en certains endroits, ils avaient cent cinquante mètres et au delà. Les pierres des fondations offraient jusqu'à vingt mètres de long; on les avait scellées avec du plomb, et rattachées entre elles au moyen de crampons de fer.

Des deux enceintes du temple qui formaient deux citadelles différentes enclavées l'une dans

l'autre, la première, occupée par les troupes de Jean de Giscala, et garnie de huit portes, développait en carré un mur de deux mille coudées ou mille mètres[1]; cinq cents coudées sur chaque face. Les quatre faces répondaient exactement aux quatre points cardinaux. L'espace de terrain que la mosquée d'Omar comprend aujourd'hui sur l'antique plateau de Moria a déterminé le célèbre géographe d'Anville à conclure que, en dehors des deux mille coudées, une partie de l'aire de la colline restait encore libre[2]. La distribution des huit portes viendra bientôt à l'appui de son opinion. La hauteur du mur d'enceinte, tout construit de grandes pierres admirablement taillées, s'élevait à plus de douze mètres; sa largeur était de cinq.

A l'intérieur, ce mur était entouré des galeries qui bordaient la grande place au milieu de laquelle s'élevait la seconde enceinte, la seconde forteresse,

[1] La valeur de la coudée a enfanté beaucoup de difficultés; on en distingue plusieurs espèces. D'après les docteurs juifs, la coudée sacrée, dont l'étalon était conservé dans le sanctuaire, équivalait à six palmes, entre vingt et vingt et un pouces français; la coudée commune équivalait à cinq palmes, entre dix-sept et dix-huit pouces. Reland a porté la grande coudée à trente pouces, d'autres à trois pieds. Mais le chiffre de dix-huit pouces est généralement admis pour la coudée ordinaire. Nous l'adoptons ici d'autant plus volontiers qu'il correspond à la moitié du mètre, et que, dans l'impossibilité d'obtenir aujourd'hui une appréciation rigoureuse de ces mesures anciennes, nous devons nous renfermer à offrir au lecteur des points d'approximation.

[2] *Dissert. sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem*, § 6.

où Éléazar, chef d'un des trois partis de Jérusalem, avait pris récemment position.

Ainsi que j'ai eu occasion de le rappeler plusieurs fois, la plate-forme du temple servait de lieu général de rendez-vous, de place publique, de forum, aux habitants de Jérusalem et aux visiteurs des provinces. On s'y promenait, on y discutait, on y prêchait en plein air, ou à l'abri du soleil et de la pluie sous les galeries. Les portes en restaient ouvertes aux étrangers de tout pays et de toute religion : de là était provenu le nom de cour ou parvis des Gentils, donné à cette place. A l'orient, au nord, à l'occident, les galeries étaient composées de trois rangées de colonnes dont la plus extérieure formait corps avec le mur d'enceinte, et qui laissaient entre elles deux allées d'environ huit mètres de large. On les avait pavées, ainsi que toute la place, de pierres de diverses couleurs. La galerie du midi, appelée Portique royal, était la seule à avoir quatre rangées de colonnes en marbre, par conséquent trois allées ; les deux latérales étaient de même dimension que les autres ; mais celle du milieu les surpassait du double en largeur et en hauteur. Pour servir d'appui à sa toiture, des colonnes de moindre diamètre s'élevaient sur celles que je viens d'indiquer. En temps de guerre, les toits ou terrasses de toutes les galeries du grand pourtour acquéraient une extrême importance. L'épaisseur des colonnes se prêtait à supporter d'énormes poids ; plusieurs

exigeaient trois hommes pour en embrasser le fût. Ainsi, les troupes assiégées pouvaient se mouvoir avec liberté et sans encombrement sur la longueur des portiques ; elles pouvaient y accumuler en masse tous les genres de projectiles alors usités.

Les indications de Josèphe, rapprochées de ce que les docteurs juifs ont écrit peu de temps après la ruine de Jérusalem, au sujet des mesures et des dispositions du temple, obligent d'admettre que les huit portes de la première enceinte étaient inégalement réparties sur les quatre faces. Des tours, placées des deux côtés de ces portes et au-dessus, servaient de logement aux gardiens, et recevaient beaucoup d'autres destinations. D'après les traditions des docteurs, la porte unique de l'orient se nommait porte de *Suzan*, en souvenir de la ville de Suze chez les Perses, où l'on avait obtenu les décrets qui autorisèrent le premier rétablissement de Jérusalem et du temple [1]. Par cette porte, on descendait dans la vallée de Josaphat pour traverser le pont du torrent de Cédron et gagner la montagne des Oliviers : c'était le chemin le plus court offert aux gens qui arrivaient des districts de Jéricho. Les étalages des marchands, que l'Évangile a rendus si fameux, avoisinaient la porte de Suzan. Pour peu qu'on se fût arrêté à la disposition des diverses enceintes du temple juif, on se

[1] *Portæ orientali impressa erat Susan civitatis imago.* (Mischna, *Tract. Middoth, seu de mensuris templi*, ed. hebraic-lat. Surhenus., cap. 1, § 3.)

serait épargné sans doute un excès de susceptibilité. Personne n'aurait rien trouvé d'extraordinaire à rencontrer, aux abords de la grande place publique de l'ancien temple, quelques marchands destinés à mettre sous la main des fidèles de cette époque les objets dont ils avaient besoin pour les sacrifices, et la petite monnaie qu'on était tenu de verser dans les troncs [1]; personne n'en aurait tiré plus de scandale que de voir de nos jours étaler et vendre par d'autres marchands une foule innombrable d'objets de vraie et de fausse piété, dans toutes les rues avoisinantes et sur tous les parvis des églises fondées en l'honneur de l'Évangile.

Vers le septentrion, il n'y avait aussi qu'une seule porte, celle de *Téri,* qui restait toujours fermée : c'est de ce côté que des conquérants étrangers avaient plusieurs fois dressé leurs échelles pour s'emparer du temple. Jean de Giscala, descendu de ce même côté avec ses troupes, dirigea souvent de terribles sorties contre les Romains.

Les deux portes du midi, désignés sous le nom

[1] Les évangiles mêmes ont pris soin d'expliquer que les marchands du temple tenaient particulièrement des pigeons et des colombes pour les proposer aux femmes qui, tous les mois, offraient de ces animaux en sacrifice ; ils tenaient aussi d'autres animaux, de l'huile, du vin, du sel. Les petites pièces qui étaient étalées en grande quantité sur leurs tables s'appelaient des demi-sicles : chaque Israélite devait tous les ans une de ces pièces pour les dépenses du temple. *Et mensas numulariorum et cathedras vendentium columbas evertit.* (Matth., XXI, 12.)

de *Chulda* ou *Rhoulda*, n'auraient abouti qu'à un précipice si, conformément à l'opinion de d'Anville, l'aire de la montagne du temple ne s'était pas étendue au delà de la grande enceinte. Enfin, des quatre portes de l'occident qui regardaient le quartier d'Acra ou la basse ville, il y en avait une du nom de *Kiponos* [1]; on ignore le nom des autres. Comme la porte de Téri restait fermée, c'est par l'occident et en tournant à droite qu'on rentrait dans celui des faubourgs dépendants de la ville neuve, qui était au nord de l'éminence du temple. En tournant à gauche on atteignait le petit faubourg d'Ophel et les jardins voisins de la piscine de Siloé; ou bien, on regagnait les rues de la ville haute.

La seconde enceinte élevée sur la plate-forme du temple, la seconde citadelle, n'occupait pas le milieu de la grande place, elle se rapprochait beaucoup plus des galeries occidentale et septentrionale que des deux autres. C'était toujours le même système de construction. Une grande et solide muraille formait un parallélogramme, long de cent soixante mètres environ, large de soixante et dix, divisé en deux grandes cours, ou parvis, dont l'une renfermait l'édifice même et les magnificences du temple.

Pour pénétrer dans la première et la plus orien-

[1] *Duabus nomen Chulda quas ab austro ad ingrediendi egrediendique usum statuerant. Porta autem Kiponos ab occidente eodem spectabat.* (Middoth., *seu de mensuris templi*, cap. 1, § 3.)

tale de ces deux cours occupées par les zélateurs du parti d'Éléazar, il fallait franchir d'abord un perron de quatorze marches, duquel naissait un chemin assez large de dégagement et de ronde régnant à l'extérieur du mur. Ce plain-pied était bordé par une balustrade, en forme de treillis ; de distance en distance de petites colonnes portaient des inscriptions en grec et en latin ; on y lisait des préceptes de pureté et l'avertissement adressé aux étrangers, sectateurs du paganisme, admis dans la grande place, de ne pas pénétrer plus avant, sans une certaine préparation [1].

Cinq autres marches précédaient la principale porte d'entrée, ouverte à l'orient, et appelée la Belle, dont les deux battants, de vingt mètres de haut, étaient recouverts de lames d'or et d'argent ; une tour la surmontait [2]. La première cour était carrée et entourée d'un double rang de colonnes où le peuple circulait et trouvait à s'asseoir : on l'appelait la cour ou le parvis des Femmes, parce que les femmes y avaient leur passage, pour se rendre à des galeries ou tribunes supérieures, d'où elles prenaient part à la prière.

Par l'effet des dix-neuf marches à monter, quoique le sol de cette cour se trouvât très-exhaussé au-dessus du niveau de la grande place, le mur qui la défendait, mesuré de l'intérieur, n'en con-

[1] *Ingressuros de lege munditiæ præmonentes, aliæ græcis aliæ latinis literis.* (Bell. judaic., lib. v, cap. 5, p. 332.)
[2] *Act. des Apôtr.*, II, 3.



servait pas moins la hauteur redoutable du rempart de la première enceinte. Il y avait des deux côtés de la cour une porte d'entrée et une de sortie, surmontées aussi d'une tour. A chaque angle de ce parvis, on avait ménagé une salle carrée qui servait à différents usages. Au fond, un nouveau perron, en hémicycle, était composé de quinze marches, et conduisait à la porte de la seconde cour. Dans le recueil des chants dus au génie de David, ou conçus à son imitation, ceux qu'on appelle Cantiques des degrés, tirent ce nom, d'après les traditions juives, de la coutume qu'avaient les lévites attachés à la musique vocale et instrumentale du temple, de les chanter sur le perron en hémicycle.

L'entrée du second parvis était fermée par la porte d'airain devant laquelle nous avons vu précédemment les principaux de Jérusalem convoquer un conseil du peuple pour agiter définitivement la question de soumission aux Romains ou de guerre. Cette même porte avait reçu le nom de Nicanor, à l'origine duquel était associée une légende. Selon le récit populaire, Nicanor, homme pieux d'Alexandrie, avait présidé à la confection de la porte d'airain. Il en déposa les deux battants sur un navire, et s'embarqua pour les suivre à Jérusalem. Une tempête survint. L'équipage du navire, voulant s'alléger, jeta un des battants à la mer; l'autre allait subir le même sort si Nicanor ne s'y était pas cramponné avec tant d'acharne-

ment qu'on ne put l'en détacher. Soudain Dieu, pour le récompenser, arrêta, dit-on, la tempête. Ce miracle ne fut pas le seul. On se figure l'étonnement et la joie du voyageur, lorsque, arrivé à Ptolémaïs, il reconnut que le côté de la porte jeté à la mer lui était rendu : ce battant avait surnagé sous le vaisseau et l'attendait au rivage[1].

La seconde cour, centre du culte public, le sanctuaire au sein duquel s'élevait l'édifice du temple, était de la même largeur que le parvis précédent, plus long presque de moitié, et d'une égale force de construction. Des galeries à colonnes l'entouraient aussi, surmontées d'appartements à divers étages. En plusieurs endroits, ces galeries étaient closes pour former de nombreuses salles et cellules. On pouvait sortir de la seconde cour sur la grande place par six portes latérales, trois au nord, trois au midi. Une balustrade étendue dans toute la largeur de la cour, et placée seulement à quelques pas de l'entrée, divisait en deux parties distinctes l'espace compris depuis cette entrée jusqu'à la façade de l'édifice du temple. La partie en deçà de la balustrade, qu'abritait une des galeries du pourtour, s'appelait la cour du Peuple, le parvis d'Israël. La partie au delà de la balustrade, qui renfermait l'autel des sacrifices, s'appelait la cour ou le parvis des Sacrificateurs. Comme les Israélites ne s'avançaient que successivement dans

[1] *Portam Nicanoris, propterea quod ibidem editum fuerit miraculum...* (Middoth, cap. 2, § 3, Lempereur, not. xi.)

le sanctuaire pour assister à l'immolation des victimes qu'ils y conduisaient, la galerie d'Israël, tout étroite qu'elle fût, remplissait le but qu'on se proposait. C'était dans cette même galerie que se tenait l'assemblée des hommes chargés de représenter le corps du peuple dans les cérémonies. C'était aussi à l'extrémité gauche de la galerie d'Israël que se trouvait la salle du pavé de pierre, destinée aux séances du conseil des anciens, du sanhédrin ou sénat de la nation. Ainsi, un rapport sensible existait entre le lieu où cette salle de pierre était située, sa disposition architectonique et le principe légal, le principe constituant de l'assemblée qui y délibérait. Matériellement, cette salle s'ouvrait, d'un côté, sur le sanctuaire, de l'autre côté sur la place publique. Légalement, le grand conseil des Juifs se reconnaissait le droit de juger les hommes du sanctuaire, le grand pontife en personne, et le droit de juger l'homme de la parole, le prêcheur de la place publique, le prophète. Par une porte, ce même sénat se trouvait en face de l'intelligence écrite et de la tradition qui conserve les intérêts, les souvenirs, la majesté du passé. Par une autre porte, il se trouvait en face de l'intelligence parlée et de la libre inspiration qui sert d'organe aux intérêts du présent, et presse l'accomplissement à venir des destinées promises.

Après avoir monté cinq marches et traversé la balustrade du parvis des sacrificateurs, on arri-

vait à l'autel des sacrifices, construit en carré, de pierres non taillées, et plus large à la base qu'au sommet. Le desservant en atteignait l'ouverture supérieure par une pente douce, placée sur le côté du midi. Les poteaux où l'on attachait les victimes étaient à droite de l'autel; les tables de marbre où on en dépeçait les membres, et l'énorme vase rempli d'eau, appelé mer d'airain, étaient à gauche et en avant.

A douze ou quinze pas de distance environ de l'autel des sacrifices, on admirait la façade du temple, dont l'incendie, allumé par les légions de Titus, allait bientôt détruire les magnificences. Il était bâti de marbre et revêtu, en dedans et au dehors, d'un bois de cèdre richement doré. Un perron de douze marches, et une grande entrée dépourvue de portes, conduisait au vestibule, d'où l'on pénétrait dans le temple par une seconde entrée à double porte, au-devant de laquelle serpentait la fameuse vigne d'or. Les écritures comparent souvent le peuple d'Israël, pris en bonne part, et toute la race d'Adam, à une vigne qui doit s'étendre de plus en plus et finir un jour par donner d'excellents fruits sur toutes ses branches. La vigne du temple était l'expression artistique de cette figure. Souvent des particuliers faisaient vœu d'ajouter une feuille, un rameau, une grappe au cep sacré [1].

[1] *Quicunque vovebat folium aut uvam, aut botrum, adducebat. suspendebatque ex ea.* (Mischna, *Tract. Middoth*, c. III, § 8.)

Des tapis de Babylone, aux brillantes couleurs, recouvraient les dorures des portes. On sait que l'intérieur du temple, dont la longueur et la hauteur n'excédaient pas trente à trente-six mètres, et la largeur dix à douze, était divisé en deux parties inégales, et entre lesquelles régnait un nouveau tapis d'une grande richesse, appelé le *voile* du temple. Dans la partie placée au devant de ce voile, ou le saint, était le chandelier d'or à sept branches, l'autel des parfums et la table des pains de proposition. La partie abritée par le voile, ou le saint des saints, dans lequel le grand pontife seul avait droit de pénétrer, et seulement une fois l'année pour en faire la purification, renfermait les plus beaux types des livres de la loi, remplaçant les anciennes tables et l'arche d'alliance.

Sur les faces extérieures et latérales des murs épais de l'édifice étaient adossées d'autres constructions. Celles-ci, de même que l'espace compris entre la voûte intérieure du temple et le comble, fournissaient une multitude d'appartements, de cellules, appropriés aux usages du lieu. Il y avait aussi de grands souterrains où, à la veille d'un siége, on pouvait réunir des approvisionnements abondants, et au sein desquels avaient été creusés de nombreux conduits, de profondes citernes.

Enfin la terrasse supérieure de l'édifice, qui permettait d'apercevoir de très-loin l'approche de

l'ennemi, se trouvait toute couverte de tiges de fer terminées en pointe, auxquelles Josèphe a attribué pour destination d'écarter les oiseaux du ciel et leur fiente. Mais l'influence réelle de cet appareil sur les effets de la foudre a donné sujet à des observations trop curieuses et provenant d'un esprit trop compétent en ces matières pour ne pas les rapporter : « Le temple des Juifs exista pendant un intervalle de plus de mille ans, dit le savant astronome auteur de ces observations. Ce temple, par sa situation, était complétement exposé aux orages très-forts et très-fréquents de la Palestine. Cependant la Bible et Josèphe ne disent pas que la foudre l'ait jamais frappé.... La cause de ce fait est très-simple. Par une circonstance fortuite, le temple de Jérusalem se trouvait armé de paratonnerres semblables à ceux qu'on emploie aujourd'hui et dont la découverte appartient à Franklin! Le toit du temple, construit à l'italienne et lambrissé en bois de cèdre recouvert d'une dorure épaisse, était garni d'un bout à l'autre de longues lances de fer ou d'acier pointues et dorées... Les faces du monument étaient aussi recouvertes, dans toute leur étendue, de bois fortement doré. Enfin, sous le parvis du temple existaient des citernes dans lesquelles l'eau des toits se rendait par des tuyaux métalliques. Nous trouvons ici les tiges des paratonnerres et une telle surabondance de conducteurs, que Lichtenberg avait toute raison d'assurer que la dixième partie des

appareils de nos jours sont loin d'offrir dans leur construction une réunion de circonstances aussi satisfaisantes [1]. »

[1] *Annuair. du bur. des longitud.*, *an* 1838, notice sur le tonnerre, par M. Arago, p. 602.

CHAPITRE XX.

Enceinte et embranchements intérieurs des remparts de Jérusalem; population présumée, subsistances.

Après avoir pris connaissance des principaux quartiers de Jérusalem et de la plate-forme du temple, on saisit avec facilité le développement de l'enceinte et les embranchements intérieurs des remparts qui réussissaient à faire de chaque quartier une place forte particulière. Il ne me restera plus ensuite qu'à rappeler en peu de mots la population présumée au moment de l'arrivée de Titus, l'importance des vivres réunis par le premier conseil de défense, et le vaste système de conduits souterrains, d'aqueducs, de réservoirs qui amenaient et distribuaient l'eau dans Jérusalem, selon les deux cas prévus de paix ou de guerre.

La construction des murs d'enceinte avait été combinée selon le même principe qu'on voit présider aujourd'hui à l'art des fortifications. Loin de suivre une ligne droite, ces remparts célèbres étaient brisés de manière à obtenir, dans l'emploi des projectiles de cette époque, le résultat que la

nature des projectiles modernes fait appeler le croisement des feux. Sous ce rapport, Tacite est d'une lucidité remarquable. « Jérusalem, assise sur deux collines, dit cet historien, était fermée de murailles que l'art avait disposées en angles saillants et rentrants, afin que les troupes qui l'assiégeraient eussent toujours leurs flancs découverts [1]. »

La hauteur de l'enceinte, y compris les parapets et les créneaux dont elle se trouvait garnie, et son épaisseur, étaient les mêmes que celles des murs du temple. Les pierres, d'une grosseur énorme, y avaient été aussi fortement scellées en plomb et cramponnées avec du fer. Tous les angles et les espaces allant de l'un à l'autre portaient des tours élevées de dix mètres au-dessus du mur. Dans le développement entier des remparts, on comptait cent soixante-quatre de ces tours distancées pour l'ordinaire d'environ cent mètres; quelques-unes se faisaient remarquer par leur élévation et leur beauté, telles les tours de Pséphina, d'Hippicos, de Phazaël, de Marianne, et celles qui flanquaient la forteresse Antonia.

La tour de Pséphina, située à l'angle nord-ouest de la ville, était de forme octogone. De son donjon on apercevait l'Arabie, la mer Morte, les frontières

[1] *Claudebant muri per artem obliqui, aut introrsus sinuati, ut latera oppugnantium ad ictus patescerent.* (Tacit., *Histor.*, lib. v, § 11; Joly de Maireroy, lieut.-colonel, de l'Academ. des inscript., *Art des siéges*, Paris, 1778, p. 47.)

de la Judée. L'Hippicos, ainsi nommée d'un ami d'Hérode, occupait le tournant du mont Sion, à l'endroit où la colline se liait à l'entrée de la ravine du Tyropéon dont j'ai déjà parlé. La construction de cette tour d'Hippicos donne le modèle de toutes les autres. A la base, un grand corps de maçonnerie pleine, bâti sur voûte, n'ouvrait passage qu'à un escalier en spirale et à des conduits destinés à ne rien laisser perdre des eaux du ciel. Par-dessus ce socle s'élevaient l'un sur l'autre deux corps d'étages divisés en nombreux appartements, richement décorés. La tour appelée Phazaël, en mémoire du frère d'Hérode Ier, affectait la forme du phare d'Alexandrie et en surpassait la hauteur. C'est là que Simon, fils de Gioras, possesseur de la haute ville et d'une grande partie du quartier d'Acra, venait d'établir sa demeure. Enfin la tour de Marianne, quoique inférieure en élévation aux précédentes, les éclipsait toutes par la richesse et la beauté de ses ornements.

A partir de la tour de Pséphina, si l'on parcourait la ligne extérieure de l'enceinte, en ayant toujours la ville à sa gauche et la campagne à sa droite, on suivait d'abord le rempart occidental qui longeait un des côtés de la ville neuve et de la ville basse, jusqu'à la tour d'Hippicos.

Entre les points occupés jadis par ces deux tours, on montre aujourd'hui, à l'intérieur de Jérusalem, une petite éminence à peine sensible qu'on suppose être l'ancien Colcoleth, Golgotha ou Calvaire.

Mais un grand nombre de savants voyageurs, et en particulier le docteur Robinson, ont fait voir que le vrai Golgotha tirait plus à l'occident que le Calvaire actuel. Il est bien reconnu, d'ailleurs, aux yeux de ceux mêmes qui attachent un vif intérêt à ces souvenirs, que la plupart des lieux de Jérusalem où l'Église se plaît à reporter les diverses scènes de la passion de Jésus-Christ, sont de pure convention et déterminés seulement pour la satisfaction des fidèles.

De la tour d'Hippicos, le rempart d'enceinte gagnait la ville haute, passait par un lieu nommé Bethso, par la porte des Esséniens, tournait au midi, suivait toute la crête du mont Sion, et, descendu vers la vallée de Josaphat, se contournait de nouveau vers l'orient. Là, ce rempart faisait quelques sinuosités à travers lesquelles les milices juives assiégées opérèrent de fréquentes sorties pour tomber sur les divisions de la cavalerie de Titus qui campaient dans la partie la plus basse et la plus évasée de la vallée de Cédron. Le mur entrait dans l'embouchure de la ravine du Tyropéon ou des fromagers, revenait sur lui-même, laissait en dehors la piscine de Siloé, embrassait le petit faubourg d'Ophel, et remontait vers un des angles de la plate-forme du temple.

De ce point, celles des constructions de la plateforme qui faisaient face à la montagne des Oliviers servaient de limite orientale à la ville. Après le temple, cette même enceinte continuait à remonter

la direction de la vallée de Josaphat, défendait le faubourg de Bézétha, jusqu'à un sépulcre appelé le monument du Foulon. Ici, il fallait tourner une dernière fois pour regagner par le septentrion la tour de Pséphina d'où l'on était parti.

Mais, dans ce nouveau trajet, outre les dépendances du rempart appelées les tours des Femmes, on rencontrait, du côté de la campagne, plusieurs objets dignes d'attention : le bourg du nom d'Érébithon, l'excavation taillée dans le roc appelée grotte de Jérémie et les deux monuments ou sépulcres des rois et de la reine Hélène. Ce dernier, élevé par les soins de l'aïeule des princes de l'Adiabénie qui prenaient part à la guerre des Juifs contre les Romains, présentait trois pyramides en marbre. L'autre, dont on voit encore les ruines curieuses, est composé d'une grande salle découverte taillée dans le roc, et de sept ou huit chambres sépulcrales. La beauté des portes attire surtout l'admiration : elles sont de la même pierre que la grotte, ainsi que les gonds et les pivots sur lesquels elles tournent. Une frise d'une délicatesse exquise, où l'on distingue des grappes de raisins entre des couronnes et des palmes, est sculptée sur la principale porte et accompagnée d'un feuillage entremêlé de pommes de pins et d'un autre fruit.

Après avoir tracé une parfaite description de l'état actuel de ce palais de la mort, l'écrivain de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* en attribue la

construction à Hérode-Antipas, tétrarque de la Galilée. Mais quelques circonstances sembleraient opposer une difficulté à cette opinion et laissent présumer que l'origine des cavernes royales auxquelles sans doute de nouveaux travaux furent ajoutés depuis, remonte au delà de l'époque d'Antipas et de toute la famille des Hérodes. Le tétrarque de la Galilée n'exerça jamais la puissance à Jérusalem. On se souvient que, brouillé avec les procurateurs et avec les gouverneurs de Syrie, il avait trouvé un concurrent heureux à la royauté de Judée, dans la personne de son beau-frère et neveu, Agrippa Ier. Il mourut en exil, sans enfants. Or, loin d'indiquer seulement l'ouvrage d'un homme qui s'était préparé, dans sa patrie, un cercueil qu'il n'occupa jamais, l'état des cavernes royales attesterait, au contraire, que, princes ou rois, les fondateurs de ces monuments et un certain nombre de leurs successeurs y avaient obtenu en réalité leur dernière demeure.

Entre les embranchements intérieurs des remparts dont la disposition faisait des divers quartiers autant de places fortes distinctes, adossées les unes aux autres, le premier, naissant à la tour d'Hippicos, suivait la ravine du Tyropéon, qui lui servait de fossé, et séparait le mont Sion de la ville basse[1]. Pour établir une communication

[1] Si plusieurs raisons autorisent à croire que les tours de Phazaël et de Marianne faisaient partie de ce premier embranchement intérieur, d'autres raisons permettraient de supposer

directe entre ce mont Sion et la plate-forme du temple, on avait construit un pont en arcade qui s'appuyait sur le palais du sénat et atteignait le *Xistus,* une des galeries de la plate-forme [1].

Une porte, appelée *Gennath* ou porte des jardins, ouverte dans ce premier mur intérieur, à quelques pas de distance de la tour d'Hippicos, indiquait le point où commençait le second embranchement. Celui-ci enveloppait le quartier d'Acra, le détachait de la ville neuve, et finissait à la forteresse Antonia, qu'on sait être située à l'angle nord-ouest du temple.

Les coups les plus rudes, pendant le siége de Titus, furent portés autour de cette forteresse Antonia, qui était comme le lien des fortifications intérieures. Elle avait pour base un rocher nu, élevé d'un assez grand nombre de coudées et revêtu, sur toutes ses faces, de pierres extrêmement polies, afin d'accroître les difficultés de l'escalade. Le corps de la forteresse offrait au dedans tous les détails d'un palais, des logements nombreux, des salles d'armes, des salles de festins et de bains. Un avant-mur assez bas entourait la roche à une petite distance. Ce mur était flanqué, aux quatre coins, de quatre tours dont la plus voisine du temple

qu'elles dépendaient du mur élevé sur la crête de Sion ou de la haute ville.

[1] *Super Xistum erant portæ, et pons qui civitatem superiorem templo jungebat... deinde Curiæ conjunctus, in occidentalem templi porticum desinebat.* (Bell. judaic., lib. v, cap. 4, ed. græc. lat. Havercamp., p. 327, lib. vi, cap. 6, 391.)

avait été montée beaucoup plus haut que les trois autres, afin de surveiller ce qui se faisait sur la plate-forme. Un nouveau pont en galerie, destiné à établir une communication directe entre la forteresse et le temple, et ayant un escalier de chaque côté, avait permis jadis aux soldats des Hérodes et aux Romains, de se porter rapidement d'un édifice à l'autre. Ce fut même par ces escaliers, au rapport du livre des Actes des apôtres, que le commandant de la cohorte romaine fit passer l'apôtre Paul, lorsque ce personnage, ayant été reconnu dans le temple au retour de ses voyages, y eut provoqué un tumulte effroyable, mêlé des cris de destructeur de la loi, de renégat, de traître.

Dans le but de mieux préserver les approches de la forteresse Antonia, le plus solide avant-poste du temple, les chefs des Juifs avaient fait creuser de profondes tranchées qui séparaient cette forteresse de l'éminence de Bézétha, située plus en avant vers le nord. Divers réservoirs ou piscines furent utilisés pour le développement de ces tranchées. L'un, entre autres, dont la construction remonte aux premiers temps de l'architecture juive, existe encore. Ce réservoir, auquel on est dans l'usage d'appliquer le nom de *Strontium*, employé par Josèphe, passe également pour la piscine des brebis, ou probatique citée dans les évangiles. Aux époques des grandes fêtes, cette piscine, entourée de portiques, devenait un bain public très-fréquenté. Le nombre considérable des

victimes immolées dans le sanctuaire y faisait descendre des eaux grasses chargées d'éléments animaux, qu'on réputait d'une extrême efficacité contre les douleurs et les paralysies.

Enfin, les remparts dont je viens de parler, et qui couraient au sein de Jérusalem, n'étaient pas les seuls : on se trouve obligé d'admettre l'existence d'un nouvel embranchement que les chefs des Juifs auraient construit pendant que Vespasien, Titus et avec eux Josèphe, s'étaient rendus de Syrie en Égypte. Ce troisième mur intérieur, appuyé sur la forteresse Antonia, aurait été dirigé de manière à séparer entre eux le corps de la ville neuve et le faubourg de Bézétha proprement dit. Quand nous parcourrons toutes les phases du siége de Titus, on se convaincra que les termes des documents qui viennent à l'appui de la nécessité de ce nouveau rempart sont beaucoup plus formels, plus explicites que ceux qu'il est permis d'y opposer. On se convaincra surtout que l'opinion qui en rejetterait l'existence deviendrait la source de plusieurs difficultés inextricables.

Dans la description que nous lui devons des murailles de la capitale juive, Josèphe a suivi l'ordre d'ancienneté plutôt que l'ordre de position ; il en est résulté des confusions de faits, des équivoques fréquentes. Ainsi, Josèphe cite comme troisième mur, précisément celui qui s'offrit le premier aux attaques de Titus, et qui, tournant du nord à l'orient, allait rejoindre le temple. Le roi de Ju-

dée, Agrippa I[er], était reconnu pour le fondateur de la majeure partie de cette troisième muraille. C'est en apprenant le zèle apporté à la bâtir par les habitants de Jérusalem, que le gouverneur de Syrie, Marsus, avait provoqué de Rome l'ordre de faire suspendre les travaux. Depuis lors, les Juifs les avaient repris, mais sans les pousser au degré de solidité marqué dans les plans originaires.

De nombreuses portes existaient dans les remparts extérieurs et intérieurs; il était possible aussi de sortir de la ville et de faire communiquer entre elles les gardes des principales tours par des souterrains. On connaît encore les noms qui furent donnés ou rendus à douze portes de Jérusalem, au temps où cette cité se releva de sa première destruction. Ces portes étaient celles du Troupeau, des Poissons, la porte Ancienne, les portes d'Éphraïm, de la vallée, du fumier, de la fontaine, des eaux, des chevaux, la porte orientale, celles du jugement, de la prison. L'Écriture mentionne aussi la porte de l'encoignure ou de l'angle [1]. Il est probable que les noms actuels de porte de Damas, de Bethléem ou d'Hébron remontent à une haute antiquité. Nous avons vu citer par Josèphe la porte des Esséniens, la porte des Jardins. On appelle aujourd'hui porte de Sion ou de David, celle qui conduit sur cette colline de Sion,

[1] Nehem., III; Zachar., XIV, 10.

dont la plus grande partie, réduite à l'état de champ, se trouve rejetée hors de nouvelles murailles, œuvre de la domination musulmane.

Sans contredit, le triomphe du système de l'unité générale des mesures aura pour effet de sauver beaucoup d'embarras aux érudits futurs. Les données laissées par les anciens sur l'étendue de la grande enceinte de Jérusalem, et les rapports de ces données avec celles qui regardent le chiffre de sa population, sont pleines d'incertitude. D'après Eusèbe, un arpenteur de Syrie avait fixé le circuit de la cité juive à vingt-sept stades; Josèphe en porte la mesure à trente-trois stades; l'auteur d'une histoire d'Antiochus Épiphane, l'avait élevée à quarante; un autre écrivain, de l'époque de Ptolémée Lagus, roi d'Égypte, à cinquante.

Pour concilier ces indications et les ramener au nombre de Josèphe, le géographe d'Anville a eu recours à deux ordres d'arguments : la différence existant entre les stades de grande, de moyenne et de petite longueur; la différence de l'état de la ville aux diverses époques. Dans les conditions du grand stade, la mesure de Josèphe donnerait à l'enceinte de Jérusalem un peu plus de six kilomètres, ou une lieue et demie. Dans les conditions du stade moyen, adopté par d'Anville, il ne s'y trouve plus qu'une lieue un quart [1]. Dans l'une et

[1] Le grand stade est de quatre-vingt-quatorze toises et une fraction, environ cent quatre-vingt-dix mètres; le stade moyen,

l'autre hypothèse, ce serait une étendue bien faible, si on se réglait d'après le nombre d'âmes que Jérusalem aurait renfermées pendant le siége.

Sous le rapport de cette population de la ville, plusieurs erreurs ont été produites par une cause toute naturelle. Il existait une population ordinaire, celle des gens vivant à demeure dans Jérusalem, et une population flottante, la multitude de visiteurs qui, selon la constitution du pays, devaient accourir plusieurs fois l'année à ses solennités et aux assemblées générales. Lors de la première ruine par les Orientaux, le prophète des lamentations commençait à exhaler sa douleur, précisément en ces termes : « Comment la ville si pleine de peuple est-elle maintenant si solitaire? La maîtresse des nations est devenue veuve; la reine des provinces a été assujettie au tribut. » Deux cents ans après le rétablissement de cette cité, l'historien contemporain de Ptolémée Lagus, qui avait donné cinquante stades de tour à son enceinte, indiquait en même temps le chiffre de cent vingt mille âmes, pour celui de sa population ordinaire [1]. Quant à la population flottante, on

de soixante et quinze toises et une fraction. D'Anville semble fournir lui-même une objection contre l'adoption du moyen stade, à laquelle il s'arrête (*Étend. de l'anc. Jérusal.*). Josèphe ne donne qu'un stade d'étendue à chaque côté de la première enceinte du temple, et d'Anville a prouvé que cette mesure était beaucoup trop courte, même en y appliquant le grand stade. Que serait-ce si Josèphe se fût réglé d'après le stade moyen?

[1] *Sunt autem Judæorum castella multa et vici : una autem*

n'ignore pas qu'elle s'établissait au dehors de Jérusalem non moins qu'au dedans; l'usage des tentes permettait de décupler en un clin d'œil l'étendue de l'enceinte.

Pendant la conquête de Titus, Tacite, renseigné par des témoins oculaires, porte à six cent mille les assiégés de Jérusalem, de tout âge et de tout sexe [1]. Le nombre de Josèphe est passé presque en axiome : onze cent mille individus auraient trouvé la mort dans cette cité. Mais pour donner quelque vraisemblance au nombre de Tacite et à celui de l'historien juif, il est nécessaire d'admettre que l'encombrement et la mortalité ne commencèrent pas seulement au siége de Titus. Dans le cours des trois années précédentes, la flamme et le fer, promenés à travers tous les districts du pays par Vespasien et ses lieutenants, avaient fait refluer des milliers d'habitants sur la ville centrale. La douleur morale, la souffrance physique, la violence des discordes y avaient précipité les atteintes réitérées de ces maladies pestilentielles, si fréquentes en Orient, qui ont le fatal pouvoir de réduire en solitude, et avec une surprenante rapidité, les quartiers les plus populeux.

urbs munita, ambitu ferme L. stadiorum, quam incolunt quidem hominum circiter centum et viginti millia. (Hecatæus-Abdera, *Joseph. contr. Appion.*, lib. I, ed. Havercamp., p. 456.)

[1] *Multitudinem obsessorum omnis ætatis, virile ac muliebre secus, sexcenta millia fuisse accepimus.* (Tacit., *Histor.*, lib. V, § 13.)

Ce qui était arrivé à Rome deux cent quatre-vingts ans auparavant, au moment où l'armée d'Annibal avait campé presque à la vue du Capitole, offre l'image la plus naturelle des flots de population introduits à Jérusalem, et le tableau éternel de toute ville capitale menacée de subir un siége, et de devenir la proie d'une invasion étrangère. Au rapport de Tite-Live, un courrier de Frégelle, qui avait marché jour et nuit, porta l'alarme à Rome : l'affluence des habitants de la campagne dont les récits ajoutaient, à la vérité, les exagérations d'une imagination frappée, augmentèrent encore le trouble et le désordre. Non-seulement les femmes faisaient retentir les maisons particulières de cris et de gémissements, mais les matrones couraient en foule de temple en temple; prosternées au pied des autels qu'elles essuyaient de leurs cheveux épars, les mains étendues vers le ciel, elles conjuraient les dieux d'arracher Rome aux mains des ennemis, et de sauver la vie et l'honneur aux mères romaines et à leurs enfants. Plus l'ennemi approchait, plus la fuite et le carnage étaient affreux. Des citoyens ayant aperçu une troupe de transfuges qui descendait à cheval le long de la rue Publicius, s'écrièrent que le mont Aventin était au pouvoir des étrangers. Cette fausse alarme jeta l'épouvante dans la ville, au point que la multitude, en désordre, se serait précipitée hors des remparts si l'armée africaine n'eût pas été campée aux portes de Rome. Au dé-

faut de cette ressource, chacun se renfermait dans sa maison et montait sur les toits d'où il accablait de traits et de pierres ses propres défenseurs errants dans les rues, et qu'on prenait pour des ennemis. Il était également difficile de faire cesser le trouble et de reconnaître l'erreur, tant les rues étaient encombrées de villageois et de bestiaux, qu'une terreur subite avait contraints de se réfugier dans l'enceinte de la ville [1].

Le premier conseil d'insurrection et de défense à Jérusalem avait mis fidèlement en pratique les recommandations qui furent adressées à tous les gouverneurs des différentes divisions du territoire. Une quantité considérable de blé et d'autres subsistances avait été réunie pour l'approvisionnement du siége. Josèphe suppose que si des incendies, provoqués par les discordes intestines, n'avaient pas détruit la majeure partie de cette masse d'approvisionnement, Jérusalem assiégée aurait pu rester à l'abri de la famine pendant plusieurs années [2]. Évidemment cette supposition est hors de mesure, surtout si l'on songe au nombre d'âmes dont Josèphe lui-même a indiqué la présence : le but sensible de son exagération est d'en faire un grief de plus contre ses adversaires, Jean de Giscala et Simon fils de Gioras, accusés par lui

[1] Tite-Live, liv. xxv, §§ 9, 10

[2] *Omne vero frumentum, præter parvulum concremari, quod non paucis annis illis sufficere potuisset obsessis.* (Bell. judaic., lib. v, cap. 1, ed. Havercamp., p. 318.)

d'avoir été les principaux auteurs des incendies. Mais du moins, il en résulte que la question des subsistances avait occupé aussi vivement les esprits que la consolidation des remparts. Un grand nombre de maisons, parmi celles qui étaient le mieux défendues sous la protection de l'enceinte fortifiée du temple et plusieurs souterrains, avaient été transformés en greniers publics. Tacite a confirmé l'incendie des approvisionnements de Jérusalem [1], à laquelle les agents actifs des Romains, ceux qui voulaient en venir au plus tôt à un acte de soumission, ne furent peut-être pas moins étrangers que les diverses fractions du parti de la résistance.

Entre les fonctionnaires de la capitale juive et du temple, on distinguait les intendants ou conservateurs des eaux [2]. La sécheresse ordinaire du climat n'était pas la seule cause qui eût donné naissance à un assez vaste système de réservoirs et d'aqueducs. Ce système avait été provoqué par les conditions spéciales de la loi juive, par la multitude de peuple qui arrivait à certaines époques de l'année, et par les règlements hygiéniques, d'après lesquels les hommes, et surtout les femmes,

[1] *Incendia inter ipsos, et magna vis frumenti ambusta.* (Tacit., *Histor.*, lib. v, § 12.)

[2] *Decimus præfectus generalem aquarum Hierosolymitanarum curam gerebat... Alios complures sibi subjectos habebat, quibus administris utebatur.* (Mischna, *Tract. Middoth, seu de mensur. templ.*, ed. hebraic.-lat. Surenh., cap. 4, § 1, not. Lempereur, p. 365; Guemar. Schekalim., cap. 5.)

étaient tenus à des ablutions fréquentes et régulières, à des bains généraux dans une eau courante. Les événements du siége apportent la meilleure preuve que Jérusalem était sillonnée en tous sens de conduits et d'aqueducs souterrains, dont les uns servaient d'égouts, les autres à distribuer des eaux, et ceux-ci au dégorgement des pluies, lorsque, après s'être fait attendre pendant une longue suite de mois, ces pluies tombaient tout à coup comme un déluge. Dans la dernière phase de la résistance à Titus, une multitude considérable d'habitants alla se cacher et vécut pendant plusieurs jours au fond de ces souterrains.

Pour remplir d'eau les nombreux réservoirs ou piscines de la ville, on avait recours aux sources avoisinantes, aux citernes placées sur les tours des remparts et sur toutes les terrasses des maisons; on avait recours aussi à de grandes retenues, à de grands réservoirs, construits à plusieurs lieues de distance de Jérusalem. Sur le chemin de cette ville à Hébron, les voyageurs admirent encore la réunion de trois de ces réservoirs, appelés du nom de piscines de Salomon. Une illustration militaire moderne, qu'un jour de faiblesse et la fatalité ont fait échouer sur les plus tristes écueils, en a parlé en ces termes : « Autrefois, les divers réservoirs, qui pourvoyaient aux besoins de la population de Jérusalem étaient alimentés par des retenues faites au loin et exécutées à grands frais. Les conduits qui amenaient les eaux, et dont on voit encore

les restes, sont de magnifiques travaux, dignes de la puissance de Salomon [1]. »

Enfin, ce qui exige surtout d'être remarqué dans le système des aqueducs de Jérusalem, c'est que, pour le cas de siége, on s'y était ménagé les moyens de priver d'eau l'extérieur de la ville, et de mettre l'ennemi dans la dure nécessité de s'approvisionner au loin. Avant la première destruction de la citée juive, quand les Orientaux com-

[1] *Voyage* de M. le maréchal Marmont, duc de Raguse, 1834, *Syrie*, t. III, p. 50.) — Une image plus détaillée et plus récente a été tracée de ces antiques travaux par d'humbles missionnaires de l'Église d'Écosse parcourant pieusement la Palestine avec la naïve ambition de hâter la conversion des Juifs à la divinité de Jésus-Christ : « Laissant Bethléem à l'est, disent ces quatre missionnaires, et marchant toujours vers le sud, nous arrivâmes en peu de temps à la vallée où se trouvent les trois grands réservoirs de Salomon. Ils sont peu éloignés l'un de l'autre et placés à différentes hauteurs, de sorte que l'eau coule de l'un dans l'autre; de là, elle est conduite à Bethléem, puis à Jérusalem par un aqueduc de pierre qui tourne autour des collines. Les murailles des réservoirs sont de maçonnerie solide enduite de ciment. Tout près de là, on voit un fort bâti par les Sarrasins et crénelé qui devait être destiné, dans l'origine, à protéger la vallée. Nous laissâmes nos mules à l'ombre de ses murailles et nous mesurâmes les réservoirs avec autant d'exactitude que le permettait la disposition du terrain. Le réservoir supérieur a près de quatre cents pieds de long (pied anglais, plus faible d'un douzième que le pied de France), deux cent trente de large, et, à un point déterminé, vingt-cinq de profondeur. La longueur de celui d'en bas est d'environ six cents pieds, mais sa largeur au-dessous de deux cents. A tous les coins, il y a des degrés pour descendre dans les réservoirs; ils étaient tous les trois à moitié pleins, et l'eau était pure et délicieuse. » (*Voyage* de MM. Keith, Black, Bonar et Mac Cheyne, trad. franç., 1844, p. 155.)

menèrent à faire craindre un siége aux habitants, le roi de Judée tint un conseil où il fut résolu de boucher aussitôt les eaux des fontaines extérieures et le torrent d'eau qui passait au milieu du pays. Le peuple se porta de grand cœur à cette œuvre, en s'écriant : « Si l'Assyrien arrive jusqu'en ces lieux, qu'il n'y trouve pas du moins une abondance d'eaux [1]. »

Dans les allusions qu'il fait au siége de Pompée, par conséquent à un état de Jérusalem antérieur à la domination romaine, Strabon a insisté sur cette circonstance importante. D'après lui, la ville, située dans une position naturellement très-forte, était bien fournie d'eau à l'intérieur et en manquait totalement au dehors [2]. Tacite s'exprime en termes non moins formels : « Il y avait une source intarissable, des souterrains creusés sous la montagne, des piscines et des citernes pour conserver l'eau des pluies [3]. » Quant à Josèphe, après avoir imaginé des prophéties adulatrices en l'honneur de Vespasien et de Titus, il a supposé, aussi par flatterie, l'accomplissement d'un miracle relatif

[1] *Inito cum principibus consilio, et viris fortissimis, ut obturarent capita fontium, quæ erant extra urbem, et rivum qui fluebat in medio terræ... dicentes : ne veniant reges Assyriorum, et inveniant aquarum abundantiam.* (Paralipom., *seu* Chronic., XXXII, 3, 4, etc.)

[2] *Interius aquis abundantem, exterius omnino siccam.* (Strab., lib. XVI.)

[3] *Fons perennis, cavati sub terra montes; et piscinæ cisternæque servandis imbribus.* (Tacit., *Histor.*, lib. V, § 12.)

aux eaux de Jérusalem. A l'en croire, la source de Siloé avait coulé pendant le siége, pour abreuver les Romains, et s'était tarie devant la soif des défenseurs de la place [1]. Mais un fragment conservé de Dion Cassius, présente le fait d'une manière tout opposée, et paraît bien plus empreint de vérité, si on le compare aux indications précédentes et aux souffrances des croisés assiégeant, au moyen âge, la Jérusalem des Sarrasins. « Les Romains, est-il dit dans ce fragment, furent tourmentés de la soif : ils n'avaient à leur service qu'une eau fétide qu'on allait chercher très-loin. Les Juifs, au contraire, étaient abondamment pourvus d'eau, à l'aide des conduits souterrains qui passaient sous les remparts de leur ville, et s'étendaient très-avant dans les régions voisines [2]. »

[1] *Quin et Tito fontes nunc uberiores profluunt, qui prius vobis aruerant... cæterum hujus prodigii...* (Bell. judaic., lib. v, cap. 9, ed. Havercamp., p. 350.)

[2] *Ut plurimum vero laborabant aquæ inopia Romani, quam et putidam, et longo ex intervallo petere cogebantur; Judæi autem per cuniculos subterraneos multum poterant...* (Dio, lib. LXVI, § 4, *in Vespas.*, ed. græc.-lat. Reimar., p. 1080.)

CHAPITRE XXI.

Siége de Jérusalem par Titus; sorties des Juifs; effets des machines de guerre et prise des quartiers septentrionaux.

Nous arrivons au siége de Titus. Jérusalem frémit dans ses fondements. Les travaux des Romains atteignent successivement les deux quartiers septentrionaux, la forteresse Antonia, clef du quartier central, le temple, le mont Sion. C'est au sommet de cette montagne de Sion que la résistance expire, autour de l'antique tombeau consacré aux cendres du fondateur lui-même de Jérusalem, sur la place où l'ombre nationale de David semblait encore apparaître. Pendant cinq mois entiers, jour et nuit, les assaillants et les assiégés rivalisent d'activité, d'intelligence et de force.

Vespasien avait donné l'ordre à son fils aîné d'ouvrir la quatrième campagne de Judée, au commencement du printemps de l'an 70 de l'ère actuelle. Les troupes amenées d'Égypte furent confiées à plusieurs navires et côtoyèrent jusqu'aux environs de Tanis. Là, on les fit débarquer ; elles marchèrent vers Péluse, traversèrent

le désert, et, après diverses stations sur les rives de la Palestine, arrivèrent à Césarée.

Titus, dans cette ville, hâta ses préparatifs. Son armée, composée de troupes romaines et de troupes auxiliaires, d'infanterie et de cavalerie, fut renforcée de l'attirail effrayant de machines qu'on avait employé beaucoup de temps à réunir ou à construire. J'ai déjà rappelé pourquoi, dans l'antiquité, aucun siége, même celui de Syracuse, n'offrit une telle multiplicité de moyens d'attaque.

Josèphe s'est contenté d'énoncer que les troupes auxiliaires surpassaient en nombre celle des invasions récentes; mais Tacite entre dans plus de détails. Trois légions reçurent le prince en Judée, la cinquième, la dixième et la quinzième, anciens soldats de Vespasien; Titus y joignit la douzième, venue de Syrie, et des détachements de la troisième et de la vingt-deuxième, amenés d'Alexandrie. Il était suivi de vingt cohortes alliées et de huit ailes de cavalerie; il était suivi également des rois Agrippa et Sohème, des auxiliaires du roi de Comagène, Antiochus, et d'une troupe considérable d'Arabes, animés depuis longtemps contre les Juifs de cette haine qui éclate toujours entre des peuples voisins. Enfin, une foule de gens étaient accourus de Rome et de l'Italie, dans l'espoir de s'emparer des premières affections du prince [1].

Dans les expéditions précédentes de Judée, l'armée de Vespasien s'était élevée à soixante mille

[1] Tacit., *Histor.*, lib. v, § 1.

combattants : celle de Titus, plus forte en légions, en auxiliaires et en machines, ne peut être évaluée au-dessous de quatre-vingt mille hommes. Au siége de Numance, les troupes assaillantes, commandées par Scipion, avaient marché aussi au nombre de soixante mille. Dix siècles après Titus, dans le premier siége de Jérusalem, par les croisés, Godefroy de Bouillon ne commandait qu'à cinquante mille guerriers ; il s'y trouvait l'élite de la noblesse de l'Europe ; mais alors Jérusalem, esclave des Sarrasins, n'égalait ni en étendue ni par la force de ses murailles, la Jérusalem de l'époque juive.

Vespasien avait mis tous ses soins à entourer son fils d'hommes éprouvés. L'ancien procurateur de Judée, Tibère Alexandre, préfet actuel d'Égypte, eut le premier rang dans l'armée de Titus, comme il l'avait eu jadis auprès de Corbulon. On distinguait ensuite, dans cette armée, Sextus Cerealis, vainqueur récent des districts iduméens ; Largius Lépidus, chef de la dixième légion ; Titus Frigius, chef de la quinzième ; Eternius Fronto, qui commandait aux détachements des légions amenées d'Alexandrie ; enfin, Marcus Antonius Julianus, que Vespasien, à son départ pour l'Égypte, avait laissé gouverneur de la Judée conquise.

Titus s'avança vers Jérusalem, à la tête de toutes ces forces, les rangs serrés, faisant explorer tous les lieux, et étant toujours prêt à combattre. Le souvenir de la défaite de Cestius Gallus, dans

les mêmes passages, ne sortait pas de la mémoire des chefs romains; et les trois campagnes précédentes de Vespasien et de ses lieutenants, avaient habitué les vainqueurs à ne pas mépriser leurs adversaires.

A l'approche de l'ennemi, les chefs des différentes fractions du parti de la résistance avaient suspendu leurs querelles; la concorde s'était rétablie entre eux. Les trois armées ne formaient plus que deux corps distincts, celui de Jean de Giscala et celui de Simon, fils de Gioras. Pendant un jour de fête, Jean avait surpris et forcé Éléazar et les zélateurs dans la seconde enceinte du temple. Tacite prétend que ce chef et ses soldats y furent massacrés; c'est une erreur. Ils reconnurent, au contraire, l'autorité de Jean de Giscala, passèrent sous ses ordres, et se firent remarquer parmi les instruments les plus audacieux de ses entreprises.

Les milices juives véritablement guerrières, la garnison proprement dite de Jérusalem, ne formait qu'un total de vingt-quatre mille combattants. Ces milices étaient indépendantes de la partie nombreuse et flottante de population que les circonstances avaient fait concentrer dans la ville. Voilà même ce qui explique une contradiction apparente qu'on remarque dans les événements : tantôt les Juifs apportent à l'attaque et à la défense un ordre et un ensemble dignes de vieux soldats; tantôt ils y montrent l'ardeur aveugle et la confusion inhérentes aux masses populaires.

Entre les vingt-quatre mille hommes de milices, Simon, fils de Gioras, commandait à dix mille guerriers, qui reconnaissaient cinquante capitaines principaux. Il commandait de plus à cinq mille Iduméens guidés par dix officiers supérieurs, dont Sosa, fils de Jacob, et Simon, fils de Cathlas, étaient la tête. Jean de Giscala avait particulièrement sous ses ordres, six mille hommes confiés à vingt capitaines, et les deux à trois mille zélateurs rangés à la voix d'Éléazar, et de Simon, fils de Jaïr [1].

Ces forces guerrières réunies à la population flottante qui s'engageait de grand cœur au combat n'avaient pas seulement à résister aux Romains, mais à se prémunir sans cesse contre le parti intérieur avide d'accepter leur domination. C'est ici surtout que Folard est tombé dans quelques injustices à l'égard des chefs assiégés de Jérusalem. L'illustre écrivain n'a pas assez considéré que la position de ces chefs dans une ville capitale où les partis étaient nombreux, divisés, offrait de grandes différences avec la position ordinaire d'un gouverneur de place forte qui est libre de faire agir toute sa garnison comme un seul homme. Il a supposé l'armée intérieure plus nombreuse que l'armée assiégeante, tandis, au contraire, que les

[1] *Quinquagenta vero ad decem millia duces, quibus ipse quasi dominus omnium præerat... Joannes, sex armatorum millia, sub ducibus viginti. Illi etiam zelotæ, depositis discordiis, accesserant.* (Bell. judaic., lib. v, ed. Havercamp., p. 357.)

forces de la défense, réellement organisées, et capables d'agir avec discipline, restaient au-dessous du corps d'invasion. L'excès de population entassée était bien plus un inconvénient fatal qu'un avantage. Enfin Folard a conclu que Jean de Giscala et Simon, fils de Gioras, firent preuve d'une extrême ignorance, pour ne pas avoir précipité la population en masse sur les Romains, et ne pas les avoir écrasés de leur poids ; mais la suite attestera si ces chefs n'employèrent pas dans leurs terribles sorties, tous les bras dont ils pouvaient raisonnablement disposer. Du reste, après avoir exhalé la rigueur de son blâme, le commentateur de Polybe saisit toutes les occasions de restituer en bravoure aux défenseurs de la cité juive, la part qu'il leur a enlevée trop exclusivement sous le rapport de l'intelligence et de l'inspiration militaire. « De toutes les villes les plus célèbres de l'antiquité, il n'en est point de plus fameuse que Jérusalem, tant par ses bâtiments magnifiques, que par le nombre de siéges qu'elle a soutenus. Le plus mémorable et le dernier est celui qu'elle soutint contre Titus, à la tête des Romains. Tout ce que l'art a de plus merveilleux est mis en œuvre dans ce siége ; le courage et la résistance des assiégés ne le cèdent en rien à la science, à la valeur et à l'opiniâtreté des assiégeants [1]. »

[1] *Comment. sur Polyb., attaq. des Plac.*, t. II, ed. 1774, p. 310, 314, et l'article *Jérusalem* du même écrivain, dans le supplém. au *Dictionn. de la Bibl.* de Calmet.

L'armée de Titus, près d'arriver sur le plateau de Jérusalem, s'arrêta et campa à six ou huit kilomètres de distance de cette cité, proche du bourg appelé Gaba Saül, ou colline de Saül, en souvenir de l'antique roi qui y avait pris naissance. Avant de se porter sous les murs de Jérusalem, Titus, suivi de six cents cavaliers, voulut reconnaître lui-même les positions les plus favorables. Mais il s'en fallut peu que le premier jour du siége n'éclairât le dernier jour de ce général.

Les chefs de l'armée juive, avertis par les sentinelles de l'approche d'un corps de cavaliers, firent aussitôt leurs dispositions; ils ordonnèrent que personne ne se laissât voir ni sur les remparts ni sur les tours. Titus s'avançait vers l'angle nord-ouest de la ville, du côté de la tour de Pséphina. Dès que son escorte fut engagée à travers les jardins, les haies et les fossés qui faisaient partie des faubourgs extérieurs, les Juifs ouvrirent rapidement une des portes du nord, voisine de la tour des Femmes; un corps d'assiégés se précipita au dehors et s'attacha à couper la cavalerie romaine. Titus se vit au moment d'être enlevé; mais sa présence d'esprit, son courage et la solidité de son cheval le sauvèrent. Plusieurs des siens se serrèrent autour de lui et se firent jour au milieu des combattants; un cavalier tomba mort à côté du prince. Ce fut une grande fortune pour Titus d'échapper à la grêle de traits qui l'assaillirent.

Le lendemain, l'armée assiégeante prit ses pre-

mières positions à mille mètres environ, au nord de Jérusalem, en un lieu nommé *Scopos,* parce qu'on apercevait de là les hauteurs des édifices. La dixième légion reçut ordre de dresser son camp sur le mont des Oliviers.

Aussitôt les Juifs s'arrêtèrent à la pensée d'attaquer cette dixième légion, de lui ôter tout loisir de faire ses retranchements et de la séparer du reste de l'armée.

Ils sortirent de la ville par une des portes orientales, et descendirent dans la vallée de Josaphat ou de Cédron; ensuite ils gravirent vivement et en bon ordre le mont des Oliviers. Les travailleurs romains, surpris de leur audace, se débandèrent; le nombre des Juifs augmentait à chaque instant. La légion ébranlée courait risque d'être mise en pièces; mais Titus, arrivé avec de nouvelles forces, prit les Juifs en flanc, les serra de près et les rejeta de l'autre côté de la vallée. Sous la protection de leurs murailles, les assiégés reformèrent leurs rangs et décidèrent de tenter un nouvel effort.

Leurs chefs firent sortir de Jérusalem le plus de troupes qui leur fut possible.

Une sentinelle donna le signal du haut des murs, en agitant son manteau. Alors les défenseurs de Jérusalem se précipitèrent sur l'ennemi avec une impétuosité sans égale. Les chroniques disent qu'ils ressemblaient plutôt à des animaux furieux, à des lions déchaînés, qu'à des hommes.

Les Romains cédèrent à ce premier choc ; on aurait dit que leurs rangs tombaient sous le coup des plus redoutables machines [1] ; les assaillants obéissaient au serment de n'accepter que l'une ou l'autre de ces destinées : la délivrance ou la mort. Titus, avec un corps d'élite, attaqua de nouveau les Juifs par le flanc et ralentit leurs progrès. Une terreur panique s'était emparée de la partie de la légion romaine qui était placée au sommet de la montagne ; le désordre jeté parmi les premières compagnies fit croire aux autres que le prince avait renoncé au combat.

Les préjugés répandus chez les assiégeants au sujet de Jérusalem favorisèrent en ce moment les armes juives. On sait que nulle nation ne se prêtait plus ardemment au merveilleux que les Romains ; nulle nation n'était moins difficile dans le choix de ses légendes. Le caractère religieux et solennel de Jérusalem, l'antiquité de cette ville, son aspect formidable, la nature du pays qui l'entourait, les revers qu'elle avait déjà fait subir à des troupes vaillantes, toutes ces circonstances avaient communiqué, de prime abord, un respect involontaire aux troupes romaines. On publiait que des forces divines étaient attachées aux murs de la capitale de la Judée ; on assurait qu'à moins d'avoir des ailes, il ne serait jamais permis d'y pé-

[1] *Ut bestias immanissimas cursu adæquarent. Nemo ex adversa acie impressionem illorum sustinuit : sed quasi vi machinæ ferirentur ordines perturbant...* (Bell. judaic., lib. v, p. 323.)

nétrer. En même temps, l'exaltation prodigieuse qui éclatait chez les prisonniers juifs, et jusques chez les transfuges, la nouveauté et la bizarrerie de leurs récits concouraient à développer, parmi les soldats romains, toute sorte d'imaginations et de craintes superstitieuses.

Cependant les centurions parvinrent à rallier les fuyards de la dixième légion; ils leur firent apercevoir le corps des troupes de Titus acharné au combat; ils leur dirent quelle honte retomberait sur eux, pour avoir abandonné le prince au milieu du danger. La discipline et la vertu romaines reprirent bientôt leur ascendant; la colère des soldats s'accrut de toute la faiblesse dont ils avaient fait preuve. Les Juifs, près d'enlever le haut de la colline, furent vigoureusement repoussés vers la vallée. L'avantage du lieu était pour les Romains. Les défenseurs de Jérusalem, n'espérant plus surmonter les obstacles, se replièrent en bon ordre, et quoique obligés de rentrer dans la ville, sans avoir accompli leur projet, ils eurent quelque droit, dans cette journée, de se considérer comme vainqueurs.

Tacite ne s'est nullement étendu sur les affaires de la première période du siége, mais il s'explique assez pour confirmer le principe qui avait dicté aux chefs des Juifs, durant toute la guerre, de ne s'enfermer derrière leurs remparts qu'après avoir épuisé leurs efforts en rase campagne et avoir marché plus d'une fois à l'attaque de l'en-

nemi. « Les Juifs rangèrent d'abord leur armée sous les murs, dit Tacite. En cas de succès, ils eussent marché en avant; en cas de défaite, un refuge leur était assuré. La cavalerie envoyée contre eux avec des cohortes légères, combattit sans avantage. Bientôt les ennemis se retirèrent. Les jours suivants, ils livrèrent de nombreux combats devant leurs portes; enfin, des échecs répétés les forcèrent de rentrer dans leurs murs[1]. »

Pendant un de ces combats, les assiégés avaient usé d'un stratagème qui leur réussit et qui donna occasion, au général ennemi, de rendre témoignage à leur esprit de conduite militaire.

Un certain nombre de Juifs sortit de la ville et fit semblant d'être en lutte avec les troupes intérieures; on pouvait croire que les uns voulaient demander la paix aux Romains et leur ouvrir les portes, tandis que leurs adversaires s'indignaient de ces propositions. Les corps avancés des assiégeants brûlèrent du désir de profiter de ce conflit; mais Titus se refusa à ce que personne quittât son poste. Toutefois, l'impatience de finir la guerre d'un seul coup, l'emporta sur la discipline. Quelques-unes des compagnies attachées à la confection des travaux se ruèrent vers l'entrée de la ville, dans l'espoir de s'emparer des portes. Aus-

[1] *Sub ipsos muros struxere aciem, rebus secundis longius ausuri... Missus in eos eques cum expeditis cohortibus ambigue certavit... donec assiduis damnis intrà mœnia pellerentur.* (Tacit., *Histor.*, lib. v, § 11.)

sitôt le corps juif, expulsé en apparence de Jérusalem, fit volte-face, tourna les Romains et les accula contre les remparts. Malgré leur bravoure, les troupes assiégeantes, accablées par les pierres et les traits lancés des murailles, ne parvinrent à se dégager de cette fâcheuse situation qu'en laissant assez de morts et un nombre considérable de blessés.

Mais l'acte d'insubordination dont les soldats romains s'étaient rendus coupables pesait bien plus sur leur âme que leur défaite. Rome n'estimait pour rien la bravoure ; elle la jugeait même chose dangereuse et méprisable, dès que l'obéissance et la discipline n'en dirigeaient pas les élans. Le code romain punissait de mort la plus légère infraction en ce genre. Les soldats, honteux, parurent devant Titus les yeux baissés et tout préparés au sort qui les menaçait. « Eh quoi ! les Juifs, bien que réduits au désespoir, agissent en toute chose avec délibération et prudence, s'écria le prince en s'adressant aux centurions ; ils usent de stratagèmes, ils nous dressent des embûches, et la fortune seconde leurs ruses de guerre, parce qu'ils se montrent obéissants, portés de bonne volonté, et fidèles entre eux. Des guerriers romains, au contraire, que la victoire a coutume de favoriser à cause de leur discipline, ont osé attaquer sans aucun ordre, en présence même de César[1]. » Néanmoins, Titus se laissa fléchir par

[1] *Nihil nisi bene provisum et diligenter exploratum agunt;...*

les prières des chefs des légions, et fit promettre aux coupables d'expier bientôt leur faute d'une manière éclatante.

Une partie de l'armée romaine fut chargée de faire face aux attaques des Juifs ; l'autre partie reçut ordre d'aplanir l'espace qui séparait encore le camp d'avec la ville. Dès que ce travail fut achevé, Titus s'avança sous la place et assigna les positions. Ses meilleures troupes s'établirent comme en équerre, à l'angle formé par le côté septentrional et le côté occidental des murailles. L'infanterie d'élite était en avant sur sept lignes, la cavalerie en trois divisions derrière les fantassins ; les archers occupaient les intervalles laissés entre les uns et les autres. Sous la protection de ces forces, le reste de l'armée défila le long du côté occidental de Jérusalem, et y dressa son camp jusqu'à la hauteur de la tour d'Hippicos, à quatre cents pas des murailles.

Le quartier général de Titus fut fixé à l'angle même du nord-ouest, en face de la tour de Pséphina. De là, ce prince apercevait d'un coup d'œil toutes les troupes assiégeantes, ayant à sa gauche celles qui étaient étendues devant le nord de la ville, et, à sa droite, celles qui menaçaient l'enceinte à l'occident.

Pendant le siége de Jérusalem par les croisés, les quartiers de Godefroy de Bouillon occupèrent

eorumque dolis fortuna favet, quod sint morigeri et sibi invicem benevoli fidique... (Bell. judaic., lib. v, cap. 3, p. 325.)

la même place que le camp de Titus. Tancrède, les Normands, les Anglais et les Italiens, étaient au nord, à la gauche de Godefroy ; le comte de Toulouse, les Provençaux, Guillaume de Montpellier et Gaston de Béarn s'étendaient vers l'occident, à la droite du chef de l'armée.

L'art de prendre les villes avait été porté au plus haut degré d'intelligence et de perfection chez les anciens. Un grand siége d'autrefois était, dans son ensemble, plus animé, plus fécond peut-être en créations soudaines et surtout plus terrible, en général, qu'un siége moderne. L'invention de la poudre n'a fait que modifier les principes du génie militaire antique. Sous quelques rapports, l'humanité a retiré un avantage de ces modifications. L'artillerie de nos jours s'attaque encore plus aux fortifications qu'aux hommes. A part des circonstances rares, dès qu'une place moderne voit ses fortifications abattues, il est de son droit, presque de son devoir, de capituler. Dans le système ancien, au contraire, la conquête des remparts assiégés n'avait d'autre fin que de mettre mieux en présence les deux ennemis ; il fallait, pour couronner l'entreprise, une lutte d'homme à homme, dans laquelle la soif du pillage, la vengeance, la rage, le désespoir, toutes les passions les plus implacables exaltaient les combattants au delà de tout ce qu'il est permis d'imaginer.

Aujourd'hui, les fortifications des villes sont disposées dans le sens de l'étendue horizontale :

la grande portée et la force des armes de siége obligent et permettent de tenir l'assaillant très-éloigné. Jadis l'intérêt de la fortification résidait principalement dans la hauteur. Pour contre-balancer l'avantage naturel de position, que l'assiégé retirait de cette hauteur des remparts, le premier soin de l'armée assiégeante consistait à exhausser son propre terrain, à faire des terrasses et des plates-formes.

Avec des palissades, des pierres, de la terre, des branches d'arbres, des arbres entiers, les Romains dressaient comme en un clin d'œil, de larges terrasses, de forts remparts, dont le niveau égalait ou surpassait celui des remparts ennemis. La terrasse édifiée au siége de Marseille, par les troupes de César, n'avait pas moins de quatre-vingts pieds d'élévation. Du côté de la ville, ces terrasses étaient perpendiculaires, du côté du camp des assiégeants, elles allaient en pente douce. On construisait au-dessus, ou on y amenait, en les plaçant sur des roues, des tours de bois à plusieurs étages, recouvertes de manière à se défendre contre les traits et les substances enflammées envoyés par l'ennemi. Une partie de ces tours renfermait les archers et les frondeurs, chargés de débusquer les assiégés des remparts et de tenir leur attention occupée pendant que les travailleurs poursuivaient leur ouvrage. Une autre partie de ces mêmes tours renfermait les machines de siége. On connaît, de science certaine, les effets de ces

machines; mais leur mécanisme est à peu près perdu. A l'aide de câbles et de cabestans, de contre-poids, de balanciers, on réussissait à produire de fortes et terribles détentes. Les unes de ces machines lançaient des javelots, des traits, des solives armées de fer ou tout en flammes; les autres mettaient en mouvement des pierres d'une grosseur, d'un poids extraordinaire, et une véritable mitraille de pierres et de plomb. Telle était une des machines employées au siége du Pirée, attaqué par Sylla et défendu par un des plus habiles lieutenants de Mithridate : un grand nombre de grosses balles de plomb en sortaient à la fois.

Après avoir contre-balancé l'avantage que l'ennemi retirait de la hauteur de ses remparts comme position militaire, l'armée assiégeante considérait ce même rempart comme un obstacle à détruire. La mine, la sape, le bélier étaient les trois principaux procédés qui permettaient de faire crouler les tours, les portes des villes, des pans entiers de murailles, et d'ouvrir la brèche.

Le mineur poursuivait une œuvre toute semblable aux mines de nos jours. Il creusait un boyau qui pénétrait jusque dans l'intérieur de la place, ou bien il creusait des chambres sous les portes et les tours qu'on espérait ruiner. Il étayait ces chambres, les remplissait de matières combustibles, et y mettait le feu. Quelquefois ce travail était arrêté par une contre-mine. Les adversaires se rencontraient sous terre et se battaient. C'est

ce qui arriva au siége du Pirée dont je viens de parler. Au siége de Thémisyre, ville du royaume de Mithridate, la mine des Romains devint l'occasion d'un spectacle singulier. Par l'ouverture d'une contre-mine, les assiégés lancèrent des ours et d'autres bêtes sauvages ; en même temps, de nombreux essaims d'abeilles et de guêpes excitaient ces animaux [1].

Un fossé, recouvert transversalement de gros madriers, servait d'asile au sapeur chargé d'arracher les principales pierres de la base du rempart, et de rendre le corps de la muraille plus sensible aux coups de la poutre armée de fer qu'on appelait le bélier. Cette masse, suspendue en balancier entre d'autres poutres, était mise en jeu tantôt à bras d'hommes, tantôt par des moyens mécaniques. Enfin, à l'appui des ressources précédentes, les assiégeants employaient des échelles et des tours mobiles destinées à former des ponts. Ces tours, roulées tout près du rempart, y jetaient des crochets et de larges traverses, qui permettaient aux soldats de s'élancer sur le mur ennemi et de prendre, en quelque sorte, la place à l'abordage.

De leur côté, les assiégés avaient fait de grands préparatifs. Outre les provisions nécessaires de flèches, de javelots, de pierres, et les machines

[1] *Et cuniculos tam amplos fodiebant ut in eis pugnæ committerentur subterraneæ... et per foramina ursas aliasque bestias et apum examina demittebant in operarios.* (Appian., *Bell. Mithrid.*, ed. græc.-lat. Schweigh., § 78, p. 758.)

opposées aux machines, ils disposaient sur leurs murs des quartiers de roche, dont la chute écrasait les assaillants; ils réunissaient des quantités considérables de poix résine, de goudron, de suif, de soufre, d'huile, d'étoupes, pour incendier les travaux ennemis et faire tomber des pluies de feu sur les troupes préposées à l'escalade. Des couvertures épaisses, des balles de laine, des peaux de bêtes, des cordes natées, servaient à amortir les coups du bélier; des machines particulières étaient destinées à cramponner cette poutre branlante, à l'élever en haut, à la détourner de son axe et la briser. A Syracuse, dont le siége est le seul de l'antiquité qu'on mette en parallèle avec celui de Jérusalem, l'un des inventeurs de la mécanique, le célèbre Archimède, qui en dirigeait la défense, et qui y perdit la vie, avait imaginé ce dernier genre de machines, ou en avait fait du moins de nouvelles applications. La ville était attaquée à la fois par mer et par terre; quand les galères ennemies s'approchaient de trop près, on voyait sortir du rempart de Syracuse et s'abaisser comme un grand bras armé de chaînes, qui, ouvrant ses griffes, saisissait le vaisseau par la poupe ou par la proue, le soulevait et le laissait ensuite retomber. Les troupes assiégées devaient être toutes prêtes aussi à reconstruire rapidement de nouvelles murailles derrière les remparts qui s'écroulaient, et à exhausser leurs tours en proportion de celles des assaillants.

Dès que l'armée romaine eut pris position devant Jérusalem, Titus prescrivit à Josèphe de commencer le rôle spécial qui lui fut réservé pendant le cours du siége. Josèphe fit le tour de la ville pour déterminer les assiégés à se rendre. Il était accompagné de Nicanor, de l'homme sous les auspices duquel son passage dans le camp romain avait été effectué après la prise de Jotapat. On pouvait difficilement choisir un plus mauvais ambassadeur : la seule vue de l'ex-gouverneur de la Galilée redoublait l'exaltation de toute la population nationale. Aussi, faut-il reconnaître que chaque allocution de ce personnage aux assiégés coûta presque autant de sang qu'un grand combat. Après l'avoir entendu, les Juifs se précipitaient avec plus de furie sur les Romains, et déployaient un nouvel acharnement contre les gens de la ville soupçonnés d'être du parti de Josèphe, d'entretenir avec lui des intelligences secrètes.

A Syracuse, où nous avons à puiser quelques termes de comparaison, le chef de l'armée assiégeante, le consul Marcellus, avait imposé des ordres de même nature à plusieurs transfuges des familles les plus nobles du pays et à ses agents intérieurs. Le langage qui leur est attribué se ressent de l'esprit d'hypocrisie que Rome associait toujours à la grandeur ou à l'audace de ses plans. « La seule voie de salut était de se soumettre, s'écriaient les transfuges. On ne devait pas croire que les Romains fissent le siége de la ville par

animosité ; au contraire, ils ne cédaient qu'à des sentiments de charité, d'affection. Cette puissance ne s'était résolue à combattre que sous l'influence de la peine qu'elle avait éprouvée à voir les Syracusains opprimés par Hippocrate et par Épicide. Jamais l'expédition romaine n'avait eu d'autre pensée que de briser le joug de ces cruels tyrans [1]. »

Une flèche, partie des remparts des Juifs, blessa Nicanor et coupa court à la première harangue de Josèphe.

Avant de donner le signal à l'ensemble des travaux, ce fut une grave préoccupation dans les conseils de l'armée assiégeante de savoir sur quel point de l'enceinte les principaux efforts de l'attaque seraient dirigés. Titus se décida pour la partie du mur septentrional qui se rapprochait le plus du sépulcre appelé le monument de Foulon, et qui correspondait au faubourg de Bézétha.

Les pierres ne manquaient pas aux environs de Jérusalem pour la construction des plates-formes ; on abattit les arbres à une grande distance. A voir l'armée romaine pendant les préludes du siége ; à voir ces légions de terrassiers, de charpentiers, de forgerons, de mécaniciens qui se mouvaient et se croisaient avec un ensemble admirable sous les traits de l'ennemi, on aurait cru une société de

[1] *Romanis causam oppugnandi Syracusas fuisse caritatem Syracusanorum non odium... Tum bellum movisse et obsidere urbem cœpisse ut crudeles tyrannos ejus, non ut ipsam urbem expugnarent.* (Tit.-Liv., lib. xv, § 28.)

travailleurs bien plus animés de la passion d'édifier que du besoin de détruire.

Les Juifs, après s'être montrés inexpérimentés dans l'usage des machines enlevées à Cestius Gallus, s'étaient habitués à les faire mouvoir, et en avaient construit un grand nombre. Trois cents machines propres à lancer des traits se trouvaient dressées sur leurs remparts, et quarante de celles qui jetaient de grosses pierres.

Une nuée bien nourrie de flèches et de javelots enflammés empêcha longtemps les assiégeants d'avancer leurs tours contre le rempart et de mettre leurs béliers en batterie. Quand ils y eurent réussi, les chefs de Jérusalem songèrent à ruiner leurs travaux. Ils firent çà et là plusieurs sorties incomplètes, afin de donner le change. Mais au moment où les Romains crurent leurs adversaires retenus derrière les murailles par la fatigue ou par la crainte, les Juifs ouvrirent une fausse porte, voisine de la tour d'Hippicos, et longèrent rapidement le mur de la ville à l'occident. Ils passèrent sous la tour de Pséphina, devant les premiers quartiers de Titus, que ce prince avait abandonnés pour se porter sur le point d'attaque, et, s'étant précipités sur les principales machines, ils les enveloppèrent de flammes. Leur audace alla jusqu'à donner contre le camp des Romains. Mais ceux-ci, remis d'une première surprise, ramenèrent le combat autour des machines. Tantôt le feu s'étendait sur les constructions, tantôt des bras

puissants en arrêtaient les progrès. De grands cris partaient à la fois du sein de la bataille, du côté du camp et du haut des murs de la ville. L'intrépidité des Juifs et leur mépris de la mort étaient près de triompher de la science romaine; les défenseurs des machines commençaient à plier; les soldats arrivés d'Alexandrie étaient les seuls à tenir de pied ferme [1]. Mais la même cause qui avait déterminé les principales défaites des Juifs, pendant la guerre de Vespasien, leur enleva de nouveau la victoire.

D'infanterie à infanterie, de bataillons à bataillons, on a eu des preuves fréquentes que les bandes juives pouvaient se soutenir honorablement contre les Romains, et ne craignaient point les troupes auxiliaires. Mais pendant l'ardeur du combat, Titus, ayant réuni un corps considérable de la meilleure cavalerie, arriva avec promptitude au secours de ses légions, chargea les Juifs, déjà épuisés, enfonça leurs rangs, et les obligea de se rejeter à l'abri de leurs murailles. Est-ce flatterie ou vérité, on prétend que, dans cette affaire, douze ennemis tombèrent sous son propre glaive. Dans la nuit suivante, la chute soudaine d'une des grandes tours élevées par les Romains répandit au milieu d'eux une terreur panique. Les légions tournèrent au hasard leurs armes les unes

[1] *Parumque aberat quin omnia cum machinis incensa fuissent, nisi lecti de Alexandrinis viri restitissent plerique...* (Bell. judaic., lib. v, cap. 6, ed. Havercamp., p. 340.)

contre les autres ; elles croyaient avoir toute l'armée ennemie sur les bras. Il fallut des ordres et des avertissements réitérés du général et de ses lieutenants pour calmer les esprits.

Depuis ce jour, l'attaque du rempart septentrional fut poursuivie avec une nouvelle vigueur. Trois béliers agissaient sans relâche sur trois points différents. Les Juifs avaient donné le nom de *Nicom*, ou vainqueur, à celui des béliers dont les coups étaient les plus redoutables. En même temps, les machines des Romains couvraient le rempart de la ville d'une masse de projectiles qui rendait la position de plus en plus impossible à tenir pour les troupes assiégées. Une de ces machines lançait des pierres d'un poids de plusieurs quintaux, dont les atteintes enlevaient des files entières. Les Juifs avaient placé, au haut d'une tour, des sentinelles qui, averties par le bruit de la machine en exercice et par la blancheur du projectile, signalaient le danger en criant : « Garde à vous, le roc vient dans telle ou telle direction. » Alors les assiégés de l'endroit indiqué se couchaient à plat ventre [1]. Mais les Romains, s'étant aperçus de cette manœuvre, jetèrent une couleur sombre sur les pierres.

Une fois que la partie du mur d'enceinte, cor-

[1] *Patria lingua clamantes « missile venit, » seu « filius machinæ venit. » In partes itaque discedebant in quos veniret, humique procumbebant.* (Bell. judaic., lib. v, cap. 6, ed. Havercamp., p. 339, not. *a.*)

respondant au faubourg de Bézétha, eut été sérieusement entamée, les Juifs ne jugèrent pas à propos d'y épuiser leurs forces. Ils se reportèrent sur le rempart intérieur qui formait la seconde ligne de défense. Les Romains franchirent la brèche, vers la fin du mois d'avril ou dans les commencements du mois de mai. Devenus maîtres du faubourg, ils en abattirent l'enceinte et les rues afin de s'y mouvoir plus au large.

Une place était appelée le camp des Assyriens, en souvenir de la première apparition sous les murs de Jérusalem, des armées venues de l'autre côté de l'Euphrate. Titus dressa son camp sur cette place. La muraille qu'il avait ordonné d'abattre au nord et à l'orient, laissait libre, derrière lui, la partie avoisinante de la vallée de Cédron; à sa droite, le prince avait le large plateau étendu au-devant de Jérusalem; à sa gauche, étaient la colline du temple et les retranchements appuyés sur la forteresse Antonia, qui en défendaient les approches; le chef assiégeant regardait l'embranchement intérieur des remparts qui séparait le faubourg du corps de la ville neuve, et qui s'étendait probablement de la forteresse Antonia à quelqu'une des tours de l'enceinte septentrionale.

Comme j'en ai fait l'observation plus haut, si l'on n'admettait pas l'existence de ce rempart intérieur, on se trouverait dans l'impossibilité de comprendre pourquoi Titus eut besoin d'attaquer une seconde muraille, pour s'emparer du quartier

de la ville neuve. Le seul fait d'avoir franchi la partie septentrionale de l'enceinte, sur quelque point que ce fût, l'en aurait rendu possesseur. Au contraire, les documents attestent qu'après la prise du faubourg de Bézétha, les Romains firent succéder les assauts pendant cinq jours pour entrer dans cette ville neuve, où un grave échec les attendait, analogue à celui que les légions avaient éprouvé trois ans auparavant au siége de Gamala. Suivant les termes des documents, dès qu'une ouverture eut été pratiquée au second mur, Titus s'engagea avec deux mille hommes choisis, dans l'endroit de la ville neuve où étaient les marchands de laine, les travailleurs en airain et où des rues étroites venaient aboutir [1]. D'autres troupes suivirent ce prince.

Les Juifs avaient compté sur l'utilité de leurs rues comme défilés. Ils sortirent en ordre de toutes les maisons ; des bataillons de miliciens descendus de la haute ville s'efforcèrent de se rendre maîtres de la brèche par laquelle les Romains avaient pénétré [2]. La crainte de se voir enfermés et pris, jeta l'effroi parmi les troupes

[1] *Quinto die post primum captum, intra murum ingreditur, ubi novæ civitatis lanæ venditores erant et fabri ærarii... et ad murum angustæ viæ transversæ tendebant.* (Bell. judaic., lib. v, cap. 8, ed. Havercamp., p. 343.)

[2] *Alii illis per angiportus obviam facti, aliis ex ædibus, alii extra muros per superiores portas egressi... et multos Romanorum vulnerabant, atque facto in eos impetu repellebant.* (Bell. judaic., lib. v, cap. 8, p. 344.)

assaillantes. Cet effroi se répandit au dehors. Titus ne réussit qu'avec beaucoup de peine à dégager ses soldats, et à les faire repasser par la brèche. Il y laissa beaucoup de morts. Un des plus braves officiers de son armée, du nom de Domitius Sabinus, lui fut d'un grand secours dans ce danger. Les assiégés reprirent possession du quartier envahi, mais pour peu de temps. L'armée romaine, brûlant de venger cet échec, livra des assauts consécutifs, qui furent repoussés pendant trois jours. Dans la quatrième journée, une attaque générale et furieuse sur toutes les faces de la ville neuve, rejeta les Juifs derrière le mur d'Acra ou de la basse ville. Les événements ultérieurs prouvent, en effet, que ce quartier d'Acra ne tomba au pouvoir des assiégeants qu'après que la forteresse Antonia eut succombé. Si, comme on l'a supposé fréquemment, la seconde muraille attaquée avait été celle qui environnait la basse ville, les Romains, dès la première phase du siége, seraient restés possesseurs des deux tiers de l'étendue de Jérusalem : il en résulterait plus d'embarras que jamais pour trouver la place nécessaire au séjour de la masse de population dont la détresse est signalée dans cette cité jusqu'aux derniers jours de sa résistance.

CHAPITRE XXII.

Défense et prise de la forteresse Antonia ; découragement des Romains ; famine, peste.

La seconde phase du siége de Jérusalem fut employée à l'attaque et à la défense de la forteresse Antonia. Il s'y écoula deux mois entiers, depuis les derniers jours d'avril jusqu'au commencement du mois de juillet. Les coups les plus mémorables retentirent devant cette forteresse. Après quelques instants d'hésitation sur les résultats du siége, la balance y pencha définitivement en faveur des Romains.

Les combats précédents avaient redoublé de part et d'autre l'enthousiasme. Titus éprouvait de l'impatience à entendre promulguer sa conquête. Ce prince avait à cœur d'être nommé glorieusement dans Rome, d'où il n'était sorti que simple officier de légion, et où l'élévation de son père à l'empire allait le ramener avec le titre de César. D'ailleurs, tant que l'armée romaine était retenue dans les montagnes de Jérusalem, elle avait à

craindre que sa situation ne fût compromise par quelque soulèvement des nations voisines. Les Parthes surtout pouvaient se réveiller à l'improviste, car rien de ce qui arrivait sur le territoire compris entre la Méditerranée et le Jourdain ne restait ni ignoré, ni indifférent aux bords de l'Euphrate.

De leur côté, les Juifs étaient convaincus qu'il n'y avait plus d'autre moyen de salut pour eux que de déployer une énergie presque surhumaine. Aussi, malgré la rigueur habituelle du langage de Josèphe contre les chefs et les héros de la résistance, on voit très-bien ressortir de ses chroniques l'éclatante émulation dont les troupes juives se montraient animées. « Les hommes de la division de Simon, fils de Gioras, disent ces chroniques, et ceux de Jean de Giscala, se précipitaient à l'envi dans les périls pour mériter l'approbation de leurs chefs : tels étaient, en particulier, les sentiments de respect et de crainte inspirés par Simon, que nul de ses guerriers n'eût hésité à se tuer à l'instant s'il leur en avait transmis l'ordre [1]. »

Par malheur pour les assiégés, les avantages naturels que les Romains avaient sur eux étaient loin de se renfermer dans le nombre des bataillons assiégeants, dans l'excellence de leurs ma-

[1] *Ut ad semel quoque interficiendos parati essent, si hoc ille jussisset.* (Bell. judaic., lib. v, ed. græc. lat. Havercamp., p. 360.)

chines et leur expérience de la guerre. Le danger des trahisons tenait l'âme des chefs de la résistance sans cesse attentive, agitée. Chaque jour aussi la ville se sentait frémir à l'approche d'autres ennemis encore plus redoutables que les légions conquérantes, la famine et les maladies pestilentielles.

Au siége de Syracuse, dont les principaux incidents jettent tant de clarté sur celui de Jérusalem, les combats avaient été entremêlés d'un épisode de machinations secrètes et de trahison, qui se reproduisit, avec de faibles différences, dans la cité juive. Devant Syracuse, le chef romain prescrivit aux transfuges de renouer des intelligences à l'intérieur des murs, et de faire de grandes promesses aux habitants qui consentiraient à en livrer les portes. Le difficile était d'établir un moyen de communication. Un esclave des transfuges syracusains se présenta aux assiégés et fut recueilli comme s'il fuyait la colère de ses maîtres. Bientôt cet agent réunit quelques-unes des personnes qu'on lui avait indiquées d'avance, et leur dévoila le secret de sa mission. Ensuite, caché sous les filets d'une barque de pêcheurs, il retourna dans le camp romain rendre compte de ce qui avait été délibéré et recevoir de nouveaux ordres. Après plusieurs allées et venues, le nombre des conjurés s'élevait à quatre-vingts; tout était prêt, lorsqu'un nommé Attalus, furieux de ne pas avoir obtenu assez d'importance dans l'affaire, dénonça ses com-

pagnons, dont une justice prompte et terrible fut faite en face de l'ennemi [1].

A Jérusalem, vingt et une personnes accusées aussi de trahison reçurent la mort sur les remparts. Un officier de Simon Gioras, chargé de la garde d'une des tours de l'enceinte, avait été surpris en flagrant délit de séduction de ses soldats. L'heure était convenue pour livrer son poste aux Romains [2]. Plusieurs des personnes frappées appartenaient à la classe sacerdotale et aux familles les plus nobles. On y comptait, entre autres, l'homme qui, pour renverser le pouvoir naissant de Jean de Giscala, était allé chercher Simon dans l'Idumée. La propre mère de l'ex-gouverneur de la Galilée, la mère de l'historien Josèphe, fut saisie et emprisonnée comme un des intermédiaires du complot; mais on lui laissa ses femmes pour la servir, et on fit seulement publier à son de trompe la défense expresse de communiquer avec elle [3].

En examinant le nouveau rempart, Titus s'était flatté de l'enlever avec promptitude; il fut forcé de revenir sur ses prévisions. Avant de commencer

[1] *Cum jam composita omnia ad proditionem essent, indicio delato necati omnes.* (Tit.-Liv., lib. xxv, § 23.)

[2] *Ipse vero de turri hora tertia Romanos invocabat* (Bell. judaic., lib. v, cap. 13, p. 360.)

[3] Il semblerait, d'après une première indication de Josèphe, que c'était le père de cet historien qui fut emprisonné; mais ces dernières circonstances prouvent qu'il s'agissait de sa mère.

les attaques, et afin d'en imposer aux assiégés, ce prince ordonna un déploiement général de ses troupes dans l'étendue des faubourgs intérieurs et extérieurs dont les maisons et les jardins avaient été abattus. L'infanterie et la cavalerie se montrèrent en bataille aux yeux des Juifs dans tout leur éclat et toute leur force. Josèphe fit de nouveau le tour des remparts et engagea ses concitoyens à se rendre. Mais, comme ni l'un ni l'autre de ces moyens ne réussit, le jeune César voulut inspirer à la population de Jérusalem un profond sentiment de terreur. Sa résolution offre un contraste bien grand avec les idées que nous attachons aujourd'hui aux mots d'humanité et de clémence. Titus autorisa son armée à traiter les prisonniers en sujets rebelles, à leur faire subir toute espèce de tortures. A la vue des assiégés, on attacha ces malheureux sur des croix, on les suspendit au gibet. Leur nombre s'accrut jusqu'à cinq cents par jour. On ne pouvait plus suffire à confectionner les croix romaines, disent les chroniques de l'époque; il ne se trouvait plus une place libre pour les planter [1].

Mais cet affreux spectacle, loin d'énerver le cœur des Juifs, ne fit que redoubler leur indignation et leur furie. Du haut des murs de Jéru-

[1] *Itaque verberati et ante mortem modis omnibus excruciati, pro mœnibus suffigebantur crucibus... et propter multitudinem, spatium crucibus deerat, et corporibus cruces.* (Bell. judaic., lib. v, cap. 11, ed. Havercamp., p. 353, 354.)

salem, de sombres imprécations, des anathèmes retentirent contre les conquérants et contre leur chef. Les assiégés crièrent à Titus que la mort leur paraissait de beaucoup préférable au joug romain : leur seule ambition était de faire payer chèrement leur défaite à d'impies oppresseurs. Ils lui crièrent que si la patrie était perdue, comme Titus le prétendait, rien ne pourrait les empêcher de s'ensevelir avec elle. Quant à leur temple, si l'ennemi réussissait à n'y pas laisser pierre sur pierre, le Dieu des Juifs avait un autre temple indestructible, l'univers [1].

Mais, tandis que les coteaux situés autour de la ville retentissaient des préparatifs nécessaires pour les nouveaux combats et des cris arrachés aux prisonniers expirants dans les supplices romains, à l'intérieur de Jérusalem, les yeux étaient frappés d'un spectacle d'une autre nature. On y accomplissait des sacrifices comme dans les temps ordinaires. On publia des décrets qui, pendant des siècles, ont eu force de loi chez les Juifs. Les documents écrits peu de temps après la ruine complète de la nation en portent le témoignage : ce fut pendant la guerre même de Titus que les chefs religieux de Jérusalem imposèrent irrémissiblement aux Hébreux, sous peine de se rendre coupables de trahison morale et d'impiété, de rien faire apprendre

[1] *Mortemque se contemnere clamabant, eam quippe servituti recte præferri..., mundumque Deo esse templum hoc præstantius.* (Bell. judaic., p. 351.)

à leurs enfants des lettres grecques, dans lesquelles étaient compris la langue, les croyances et les mœurs des destructeurs de leur patrie [1].

De nombreux enthousiastes, de prétendus inspirés ne cessaient d'agir sur l'imagination publique. Les uns affirmaient que ce serait à l'instant même où la destruction paraîtrait la plus certaine, que le Dieu puissant qui avait sauvé tant de fois l'ancien peuple dissiperait en fumée l'orgueil de ses ennemis. D'autres prêcheurs, au contraire, n'annonçaient que catastrophes et pleuraient d'avance à chaudes larmes sur le nouveau veuvage de Jérusalem. Enfin, dans tous les carrefours de la ville et dans tous les recoins du temple, des hommes au visage have, décharné, enveloppés d'un sac et couverts de cendres, faisaient sortir de leurs lèvres déjà éteintes, ici des psaumes de délivrance, là des espèces de litanies pour les agonisants et pour les morts.

Entre les prophètes de malheur, on a conservé particulièrement le nom et l'histoire de Jésus ou Josué, fils d'Hanan, simple paysan de la Judée. Cet homme avait commencé à faire retentir de nuit et de jour son lugubre cri dans Jérusalem, assez longtemps avant la guerre, et au milieu d'une fête solennelle. On s'était saisi de sa per-

[1] *Orto bello Vespasiani decreto publico abrogatæ sunt coronæ sponsorum et tympana. Orto bello Titi, cautum ne quis filium in græcanicis erudiret.* (Mischna, *tract. de Uxor. suspect.*, cap. 9, § 4, ed. hebraic. lat. Surenh.)

sonne et on l'avait interrogé, mais sans en tirer la moindre réponse ; on le battit de verges, il ne poussa aucun murmure. Renvoyé comme fou par les magistrats, le fils d'Hanan garda un silence absolu jusqu'à ce que le cliquetis des armes se fût fait entendre. Alors il reprit ses pérégrinations dans tous les quartiers de Jérusalem. « Voix de ruine venant de l'orient et de l'occident, s'écriait-il, venant de l'aquilon et du midi ; voix de ruine contre la ville et contre le temple, contre les nouveaux mariés et contre les nouvelles mariées ; voix de ruine contre tout le peuple. » Jamais sa bouche ne s'ouvrait pour rien dire de plus. Peu à peu on s'habitua à sa présence. Une foule d'habitants pourvoyaient à sa nourriture avec un sentiment mêlé de crainte et de pitié ; d'autres le maltraitaient, mais sans que ceux-là ni ceux-ci pussent lui arracher un remercîment ou une injure. Enfin, pendant les progrès du siége, un jour que l'insensé, selon son usage, faisait le tour des remparts, criant avec un redoublement de force : Malheur sur la ville, sur le temple, sur le peuple ! il ajouta ces paroles nouvelles : Et malheur sur moi ! On raconte qu'à l'instant même une pierre lancée par les machines des Romains atteignit Jésus, fils d'Hanan, et le renversa sans vie.

Nous avons vu que la forteresse Antonia, flanquée de quatre tours, avoisinait l'angle nord-ouest de la plate-forme du temple ; un pont servait de communication entre les deux édifices. Cette for-

teresse Antonia était en même temps le point de réunion des quartiers de la basse ville, de la ville neuve et du faubourg de Bézétha. Comme les Romains avaient enlevé ces deux derniers quartiers, qui formaient la partie septentrionale de Jérusalem, ils se trouvaient avoir maintenant devant eux le corps de l'Antonia ; à gauche, et sur la même ligne, les retranchements destinés à défendre les approches de la colline du temple ; à droite, le rempart environnant le quartier de la basse ville. Chacune des quatre légions de l'armée romaine fut chargée de construire une terrasse contre la forteresse et contre les murs adjacents. Ces quatre exhaussements ne laissaient pas entre eux des intervalles de plus de quinze à vingt mètres. La terrasse de la cinquième légion regardait le réservoir Strontium, cette piscine probatique des évangiles que les fortificateurs de la ville avaient fait entrer dans le développement de la tranchée destinée à garantir la colline du temple. La dixième légion était placée devant un autre réservoir, la piscine appelée Amygdalon, dont on avait tiré le même parti pour garantir le mur de la basse ville.

Dix-sept jours furent employées par l'armée romaine à terminer ces constructions, à dresser les machines, à faire avancer les béliers.

Mais pendant que les légions travaillaient avec ardeur, Jean de Giscala, spécialement désigné à la défense de l'Antonia et des alentours, ne déployait pas moins d'activité. Il avait prescrit à ses troupes

et à la population zélée, de creuser une large mine qui traversât les fondements des murs et allât aboutir sous la terrasse placée en regard de la forteresse. L'excavation fut remplie d'une quantité considérable de bois sec, enduit de résine et de bitume. On y mit le feu, et, au moment où les Romains s'apprêtaient à commencer l'attaque, le terrain s'écroula sous l'embrasement [1].

Ce succès ne fut que le prélude de l'affaire la plus décisive du siége. Le surlendemain du jeu de la mine, Simon, fils de Gioras, sortit, à la tête de ses troupes, la torche à la main, et se dirigea contre les autres terrasses; Jean de Giscala occupait Titus. Dans la mêlée, trois hommes doués de la plus grande bravoure, dont cette guerre eût donné l'exemple, se jetèrent à travers les ennemis, renverserent les obstacles, et mirent le feu aux machines romaines. L'un de ces hommes s'appelait Tephtée, et était Galiléen; l'autre, du nom de Mégassare, descendait d'un serviteur de la reine Marianne; le troisième, nommé Khagiras ou le boiteux, fils de Nabathée, était originaire de ce petit royaume de l'Adiabénie, dont on sait que les princes servaient depuis longtemps de lien entre les intérêts des Parthes contre Rome, et les intérêts des Juifs.

Dès que la flamme des machines apparut dans les airs, presque toutes les troupes laissées à la

[1] *Sudibus succensis fossa repente subsedit, cumque magno sonitu in eam prolapsi sunt aggeres.* (Bell. judaic., p. 355.)

garde du camp s'élancèrent pour y porter secours. Elles voulaient préserver, du moins, les béliers, dont les couvertures étaient déjà brûlées. Mais rien ne pouvait faire lâcher prise aux assiégés, qui serraient les béliers entre leurs bras, quoique le fer en fût brûlant. L'incendie passa des machines aux terrasses, et les Romains, entourés de feux, jugèrent que tous leurs travaux étaient perdus. Le plus grand nombre se réfugia en désordre dans le camp.

Alors Simon, fils de Gioras, et Jean de Giscala appelèrent hors la ville toutes leurs forces disponibles, tant les milices disciplinées, que la population flottante [1]. Le moment était venu de faire un effort violent, d'agir en masse, et d'obéir précisément à la pensée que l'illustre Folard a reproché avec trop de précipitation aux chefs de Jérusalem d'avoir laissée entièrement en oubli. Tandis que les guerriers juifs marchaient en ordre contre le camp romain et en attaquaient les avant-postes, la multitude sortie des murailles et exaltée par l'incendie des constructions, ne se montra effrayée d'aucun danger. Elle se jetait sans hésitation sur les lances hérissées des cohortes légionnaires qui résistaient encore de côté et d'autre, et qui, ayant serré leurs rangs, combattaient en carré, à la manière des phalanges. Bientôt les troupes du camp

[1] *Judæi vero magis instabant, semper numero gliscentes, quod ad eos in auxilium accurrerent qui in urbe erant.* (Bell. judaic., lib. v, cap. 11, p. 356.)

furent réduites à se mettre sur la défensive. Titus ne put s'empêcher d'exhaler sa colère contre les légions qui, après avoir emporté les principaux murs de la place et enfermé les Juifs comme dans une prison, disait-il, s'étaient laissé déborder et se trouvaient assiégées dans leurs propres lignes [1]. A la tête d'un corps de ses meilleures troupes, ce prince porta son attaque sur le flanc des Juifs qui, par une prompte manœuvre, lui firent face et soutinrent le choc de pied ferme. L'armée romaine ranimée retourna en masse au combat. La mêlée devint générale. Il s'éleva des deux côtés de si grands cris et de tels nuages de poussière, que les oreilles en étaient assourdies, disent les chroniques, et les yeux abîmés [2]. Le désespoir faisait la force des Juifs. La honte de ternir la gloire de leurs armes, et la certitude d'être enveloppés, s'ils subissaient une défaite, communiquait aux Romains cette ardeur et cette puissance de vaincre qui avait subjugué le monde. Quelque temps la victoire resta indécise; enfin les Juifs, sous peine d'être taillés en pièce, durent se replier à l'abri de leurs remparts et rentrer au sein de la ville.

Ils avaient obtenu, pendant cette journée, de ruiner de fond en comble les travaux de l'ennemi;

[1] *Et velut ex carcere contra se dimissis Judæis obsessorum paterentur ipsi fortunam.* (Ibid.)

[2] *In Titum conversi pugnam perseverabant. Mixta vero acie pulvis autem oculos, clamor aures occupabat...* (Bell. judaic., ed. Havercamp., p. 356.)

ils avaient fait reculer l'armée romaine entière, et changé leur rôle d'assiégés en celui d'assiégeants. Néanmoins, l'objet dominant de la bataille était manqué pour le salut de Jérusalem. L'attaque en masse n'avait pas été couronnée d'un succès suffisant. Le nœud du siége venait d'être tranché invariablement en faveur de Rome. Sans doute, les Juifs pourront déployer encore des prodiges de courage, faire fuir l'ennemi, lui causer des heures de stupéfaction et de terreur ; mais nulle occasion aussi favorable ne se représentera plus pour remettre en question les destins des deux armées. Qu'on suppose, en effet, ce qui serait arrivé si les chances mobiles et souvent si imprévues de la guerre eussent tourné du côté des Juifs. Folard reconnaît, d'une manière formelle, que, sous les murs de Jérusalem, l'armée romaine courut plus d'une fois le risque d'être écrasée.

La difficulté de se procurer du bois de construction rendit les assiégeants encore plus sensibles à la ruine de leurs travaux. Un conseil de guerre fut assemblé. Les uns proposèrent de tenter aussitôt un assaut général. D'autres, au contraire, soutinrent que si on était repoussé dans cet assaut, il en résulterait un découragement complet de l'armée : mieux valait se résoudre à recommencer de nouvelles terrasses et ne se départir en rien des procédés les plus sûrs. Il y en eut enfin qui furent d'avis de tenir simplement la ville bloquée, d'empêcher les sorties, et de réduire les assiégés par famine.

Dans les précédents conseils, quelques témoignages de présomption donnés par plusieurs chefs avaient déterminé Titus à mettre leur confiance à l'épreuve. Le jeune Antiochus, entre autres, fils du roi de Comagène, parut étonné que les légions romaines n'enlevassent pas Jérusalem sans avoir besoin de recourir à toutes les règles de l'art et de la prudence [1]. Ce prince est celui que Racine a introduit dans sa tragédie de Bérénice comme rival de Titus, et l'un des adorateurs de la reine de Chalcide. Il demanda qu'on lui laissât le champ libre, et le chef romain y consentit. Les troupes de la Comagène renfermaient un corps de soldats d'élite appelés Macédoniens, parce qu'ils étaient armés et exercés à la manière des anciens soldats d'Alexandre. A la tête de ce corps, le jeune Antiochus ordonna l'assaut; mais ses efforts, sa présence d'esprit et l'ardeur de ses compagnons encouragés par l'attention générale, n'obtinrent aucun succès. Les Juifs qui retrouvaient dans la défense de leurs murs la supériorité que la science, la discipline et l'usage de la cavalerie donnaient aux Romains en rase campagne, lui tuèrent beaucoup de monde et le forcèrent, à sa grande douleur, de faire retraite.

Entre les diverses propositions émises dans le nouveau conseil, Titus prit un parti moyen. Il décida d'élever un retranchement, un mur de

[1] *Se mirari aiebat, quidnam esset cur Romani muros adire cunctarentur...* (Bell. judaic., lib. v, cap. 11, p. 354 et 355.)

circonvallation qui enfermerait Jérusalem, et s'opposerait à la fois aux sorties des assiégés, et à l'introduction des vivres. Après cette œuvre, on rétablirait patiemment les nouvelles terrasses nécessaires pour s'emparer de la forteresse Antonia.

Comme les pierres, dans ces quartiers, étaient sous la main des soldats, et que l'armée romaine disposait d'un nombre d'hommes considérable, en trois jours on eut élevé le mur de circonvallation, dont la distance moyenne de l'enceinte de la ville était de cent cinquante ou cent quatre-vingt-dix mètres [1]. Treize petits forts et redoutes fermaient les passages et servaient d'asile à des sentinelles. Dès que les assiégés se présentaient sur un point, les troupes romaines averties s'y portaient avec promptitude et s'opposaient à toute escalade. A Numance, le chef de l'armée assiégeante, Scipion, avait pris des mesures analogues. Mais d'après la connaissance que nous avons des lieux, le mur de circonvallation n'aurait pas été suffisant pour remplir l'objet de Titus. A l'aide de leurs conduits souterrains, les assiégés débouchaient au loin dans la campagne. Il fallut que des troupes fussent spécialement destinées à explorer et à fermer ces issues souterraines [2].

[1] L'enceinte de la ville était, d'après Josèphe, de trente-trois stades, le mur de circonvallation de trente-neuf; par conséquent, les deux diamètres se trouvaient dans le rapport de onze à treize stades, et la séparation moyenne des deux murs d'un seul stade.

[2] *Perque hos ipsos cuniculos egressi Judæi, Romanos aquam*

Le nouveau travail des quatre terrasses dressées contre la seule forteresse Antonia dura vingt et un jours. Alors, les chefs de Jérusalem, cernés de toutes parts, n'eurent à opposer que leur fermeté aux rigueurs de la guerre, à l'invasion de la famine et des maladies pestilentielles. Il est presque inutile de recourir aux documents pour se représenter les agitations intérieures et toutes les calamités dont les progrès de ces derniers fléaux furent la source. On accusait les hommes du parti romain et les riches, de cacher des provisions dans leur demeure, de les soustraire au droit de distribution publique; on les soumettait à des perquisitions forcées, on faisait d'affreux exemples qui retombaient à chaque instant sur le seul malheur d'être soupçonné.

Toutes les grandes famines des places assiégées se ressemblent; toutes produisent une foule d'actes de dévouement et d'égoïsme, de générosité et de barbarie, de patience et de désespoir. Dans l'histoire de la famine de Jérusalem, il n'est aucun fait plus universellement répété que celui de cette femme de riche condition, du nom de Marie, fille d'Éléazar, qui, n'ayant plus ni lait, ni la moindre parcelle de nourriture à donner à son enfant à la mamelle, le tua, en mangea, dit-on, une partie, et en jeta les restes aux yeux des perquisiteurs.

L'image de la peste n'est pas moins facile à se

petentes invadebant. Titus universos hosce meatus obstruxit. (Dio, *in Vespas.*, § 4, ed. græc. lat. Reimar, p. 1080.)

représenter que celle de la famine. A Syracuse, la maladie s'était propagée du sein de la ville au camp des assiégeants. D'abord on faisait les funérailles comme dans les temps ordinaires. Les Syracusains entendaient retentir, jour et nuit, les pleurs et les gémissements de ceux qui avaient perdu les objets de leur affection. Peu à peu les assiégés s'habituèrent à la vue du mal et y devinrent insensibles. Non-seulement les morts ne furent plus accompagnés avec des signes de douleur, mais on ne leur accorda aucune sépulture; les cadavres restaient couchés dans les rues comme pour offrir aux vivants l'image du sort qui les attendait [1].

A Jérusalem aussi, les devoirs ordinaires furent rendus aux morts pendant les premières périodes du siége; les cercueils sortaient de la ville par les portes correspondant aux vallées. Mais quand le blocus fut devenu plus rigoureux et que le nombre des décès alla croissant, les assiégés désignèrent certaines maisons qui furent remplies de cadavres et dont on fermait ensuite les issues. Enfin les corps restèrent abandonnés dans les rues, ou bien l'on se contenta de les jeter du haut des murs. Plus d'une fois, les combattants appelés à faire des sorties contre les Romains durent passer sur les monceaux de ceux qui avaient succombé à la maladie. Il ne fallait rien moins que la certitude de

[1] *Ita assuetudine mali efferaverant animos... jacerentque strata exanima corpora in conspectu similem mortem expectantium.* (Tit.-Liv., lib. xxv, § 26.)

l'esclavage perpétuel, réservé à la plus grande partie des vaincus, pour résister à l'horreur d'une pareille vue, à l'attente d'un pareil sort. Il fallait surtout la puissance du serment, que l'insurrection avait prononcé dès son début, de ne jamais se rendre aux Romains tant qu'on pourrait tenir un glaive.

Tandis que les assiégeants mettaient la dernière main aux terrasses, Josèphe fit une nouvelle allocution aux défenseurs des remparts. Une pierre habilement lancée le renversa. Soudain un combat fut engagé entre les Juifs et leurs ennemis pour s'emparer de sa personne. Les Romains réussirent à le reporter au camp, dans un état qui fit répandre le bruit qu'il était mort. C'eût été un malheur irréparable, au point de vue des intérêts de l'histoire. Mais les assiégés ne voyaient dans l'ex-gouverneur de la Galilée que le chef des transfuges de la cause nationale. Ils manifestèrent leur satisfaction à grands cris. La mère de Josèphe crut un moment à sa mort. Josèphe, remis de sa blessure, recommença bientôt ses exhortations qu'il accompagna de déclamations et de menaces plus violentes que jamais contre les chefs de la résistance.

Vers les derniers jours du mois de juin, l'espoir de détruire les nouveaux travaux des assiégeants inspira à Jean de Giscala de faire une sortie qui manqua d'ensemble et de succès. Au contraire, le bélier ennemi ébranla le mur de la forteresse An-

tonia. A l'appui de son action, les Romains ayant formé un toit de leurs boucliers, allèrent saper la base de la muraille. Une tour s'écroula ; mais quelle ne fut pas la surprise et la terreur des assiégeants quand ils aperçurent, derrière la brèche, un nouveau rempart presque aussi fort, que Jean de Giscala avait fait construire avec rapidité par ses troupes.

Cet aspect les confirma dans la supposition répandue qu'un pouvoir mystérieux était attaché aux murailles de Jérusalem, que le siége de cette cité serait nécessairement interminable. Pour ranimer le moral de son armée, et entraîner ses vétérans au combat, Titus eut recours à tout ce qui pouvait ébranler les fibres les plus sensibles de leur âme. Mais il n'est rien d'aussi curieux que d'entendre le jeune césar s'étayer, à cette occasion, d'un dogme de religion exclusivement militaire, de l'entendre exprimer, en face des opiniâtres défenseurs de Jérusalem, les propres croyances qui ont fait, depuis, le fond de la théogonie des enfants d'Odin, qui ont répandu une originalité particulière sur les légendes d'Ossian, sur l'histoire et la poésie des guerriers scandinaves. Soit que l'historiographe de Titus n'ait fait que reproduire l'allocution du prince, ou qu'il ait ajouté aux paroles réellement sorties de sa bouche les opinions alors en faveur, le sens et la portée de ces opinions n'en conservent pas moins toute leur force. « Quand les Juifs déploient tant

de courage et une persévérance si ferme dans leurs revers, s'écria le chef assiégeant, ne serait-il pas honteux à des soldats romains de se trouver inférieurs?... Dois-je vous redire les louanges méritées par tous ceux qui succombent à la guerre, l'immortalité assurée aux victimes des fureurs de Mars? Qui, d'entre les braves, ignore que les âmes dégagées du corps par le fer reçoivent l'hospitalité dans l'éther le plus pur, et sont placées ensuite au sein des étoiles? De là, ces mânes heureuses, ces héros propices descendent pour se montrer à leur race. Il n'en est pas de même des hommes dont la maladie et la consomption ont détruit le corps. En vain leurs âmes sont restées exemptes d'aucune tache, elles n'obtiennent d'autre refuge que les ténèbres souterraines; un profond oubli s'en empare, et la fin de leur vie est en même temps la fin de leur mémoire [1]. »

Mais, sous quelque forme qu'elles fussent présentées, les exhortations de Titus manquèrent leur but. Il semblait que l'apparition soudaine du nouveau rempart eût glacé le cœur de ses cohortes. Dans cet état d'hésitation, un Syrien, nommé Sabinus, s'élança hors des rangs. Ce soldat, frêle de corps, noir de visage, était d'une force et d'une

[1] *Quis enim virorum fortium nescit animas in acie quidem ferro corporibus solutas purissimo ætheris elemento inter astra collocari... quas vero morbus corporis tabesque consumpserit, maculæ, licet labisque puras, sub terras ire in tenebras et in profundam demergi oblivionem...* (Bell. judaic., p. 370.)

bravoure incomparables. La tête couverte de son bouclier et l'épée à la main, il escalada les ruines que la chute de la tour avait occasionnées. Onze guerriers le suivirent. Les Juifs crurent que toute l'armée allait s'ébranler et se retirèrent de la brèche; ils établirent leur défense sur la nouvelle construction. Leurs chefs reconnurent bientôt le petit nombre des assaillants. Malgré la nuée de traits lancés contre lui, Sabinus continua à s'avancer. Il touchait déjà le haut du mur, lorsqu'une pierre roula sous ses pieds et le fit tomber. Pour écarter les glaives qui le menaçaient, l'intrépide soldat eut à peine le temps de se placer sur ses genoux. Il combattit dans cette position jusqu'à ce que ses forces et la vie l'abandonnèrent. Trois de ses compagnons périrent aussi à la hauteur du mur; les autres, cédant à la nécessité de rétrograder, furent reportés dans le camp couverts de blessures.

Une surprise et peut-être aussi la trahison amenèrent la chute de la forteresse Antonia.

Le siége de Syracuse s'était terminé sous l'empire des mêmes circonstances. Un soldat romain reconnut qu'un certain côté du mur de Syracuse, beaucoup moins élevé à l'intérieur qu'au dehors, devait offrir des facilités à l'escalade. En même temps, le consul Marcellus apprit d'un transfuge que les assiégés s'apprêtaient à célébrer une grande fête en l'honneur de Diane, dans le dessein de demander protection à la déesse. Des dispositions

furent prises en conformité de ce double avis. Pendant que la population se laissait entraîner avec une négligence désastreuse au mouvement de la fête, et que les guerriers syracusains s'abreuvaient outre mesure du vin des libations, les Romains placèrent les échelles vers le mur indiqué. Aidés de leurs partisans, ils se répandirent à l'improviste dans la ville et s'emparèrent des portes.

A Jérusalem, la surprise de la forteresse Antonia fut loin de terminer la lutte. Les conquérants eurent à déployer de nouveaux et grands efforts. Une nuit, à la clarté de leurs feux, quelques soldats s'étaient aperçus, du haut de leurs terrasses, que les sentinelles juives avaient cédé à la fatigue, à la privation de nourriture, au sommeil. Il serait difficile de savoir aujourd'hui si, à l'exemple de celui des officiers de Simon Gioras, arrêté au moment de livrer son poste à l'ennemi, quelque chef n'avait pas préparé également ce défaut de vigilance. Vingt-deux soldats romains, un enseigne et un trompette escaladèrent en silence les ruines de la tour par où Sabinus était monté. Arrivés au haut du mur, ils sonnèrent à grand bruit de la trompette. Titus les suivait avec un corps nombreux. Les assiégés, saisis d'épouvante, se jetèrent en tumulte hors de la forteresse et se replièrent sur le temple. Toutes les forces de Simon Gioras accoururent et soutinrent celles de Giscala. Les Romains furent arrêtés près de franchir l'espace conduisant à la plate-forme du temple. Tant que

l'obscurité régna, le combat se fit en désordre; les Juifs se frappaient entre eux. Chacun ne reprit sa place qu'au moment où la lumière du soleil se fut élancée brillante de l'horizon.

Le faible intervalle qui séparait les retranchements de la forteresse et la colline du temple obligeait de se battre corps à corps, à la pointe de l'épée. Après dix heures de lutte, les Romains durent faire retraite et se contenter de l'heureuse surprise de la forteresse.

Entre les hommes dont la conduite avait le plus honoré cette journée, on cita particulièrement, du côté des Juifs, et dans la division de Jean de Giscala, les nommés Alexas et Gyphtée ; dans la division de Gioras, Malakhie et Juda, fils de Merto; dans les milices iduméennes, Jacob, fils de Sosa ; chez les zélateurs proprement dits, Simon et Juda, fils de Jaïr [1].

Du côté des Romains, un centurion, originaire de la Bithynie, du nom de Julien, éclipsa tous ses émules. Ce centurion se trouvait auprès de Titus, sur le rempart de la forteresse Antonia, d'où les yeux du prince suivaient avec avidité le flux et le reflux du combat. Dans un moment où les Romains lâchaient pied, Julien s'élança du rempart au plus fort de la mêlée. A lui seul il fit reculer, les ennemis et en renversa un grand nombre de sa main. Mais un accident analogue à celui que

[1] *Romanos iterum in fugam vertunt. Insigniter autem in eo prælio decertarunt Alexas...* (Bell. judaic., p. 373.)

Sabinus avait éprouvé l'arrêta dans sa course. Les clous de sa chaussure militaire firent tomber avec fracas le centurion sur un pavé brûlé par le soleil. Vainement il essaya de se relever : tout son sang s'écoula sous les coups qui l'atteignirent.

CHAPITRE XXIII.

Attaque du mont Moria; dernières sorties des Juifs; prise, incendie et destruction du temple.

Après la prise de la forteresse Antonia, Titus avait encore à faire le siége du mont Moria, emplacement du temple, et le siége du mont Sion, ou de la haute ville. Attaquer le temple, la maison de la Parole et de l'Écriture, renverser le corps de cet édifice, le palais de la loi sanctifiée, c'était frapper le cœur même de la nation, de la religion et de la race juives. De longs et tragiques gémissements sortirent de cette blessure, qu'il n'était donné à personne de cicatriser avant que tous les peuples eussent passé par les phases les plus diverses de la barbarie, de la misère, de la servitude.

L'armée romaine fut occupée pendant sept jours à ruiner la forteresse ; on ne respecta qu'une tour d'où il était permis d'observer les mouvements des défenseurs de la plate-forme du temple. On renversa aussi tout le rempart du quartier d'Acra ou de la basse ville, et tous les retranchements déployés en avant de Moria. Par ce moyen, les

légions obtinrent plus d'espace pour les nouveaux travaux qu'elles avaient à accomplir. Désormais, ces légions n'étaient plus séparées par aucun mur du quartier de la basse ville. Mais comme ce quartier se trouvait dominé à l'occident par la première enceinte de la plate-forme, qu'il renfermait des rues étroites et barrées, des palais crénelés, des maisons où les assiégés résistaient encore, le chef assiégeant remit de s'y établir et de l'incendier après la chute du temple. Plusieurs membres de la noblesse du pays, habitant ce même quartier d'Acra, profitèrent de la prise des remparts pour se rendre aux Romains. Les hommes qui avaient à cœur de persévérer dans la défense répandirent que Titus avait fait justice lui-même des déserteurs. Ce prince en fut averti et ordonna à Josèphe de les conduire autour de la ville, afin de les montrer au peuple.

Les Juifs étaient encore maîtres des abords de l'éminence de Moria. Ils y tenaient des corps de garde protégés par les troupes et par les machines placées sur le mur septentrional de la grande plate-forme. Simon Gioras, dont la division occupait particulièrement le quartier de la haute ville, ou le mont Sion, conservait toute la liberté de ses communications avec Jean de Giscala. Ces chefs se rendaient d'un poste à l'autre au moyen du pont jeté entre le palais royal de la haute ville et l'angle sud-ouest des galeries du temple.

Au moment de commencer le nouveau siége, et

de l'ordre de Titus, Josèphe, monté sur quelque ruine des remparts voisins, s'adressa directement à Jean de Giscala pour l'exhorter à se soumettre. Jean ne voulut pas même entendre la voix de l'homme qu'il regardait comme le chef des traîtres : tout colloque fut repoussé avec des signes d'indignation et de mépris. Titus en personne voulut faire arriver ses exhortations aux assiégés, et la menace de brûler la demeure de leur dieu ; ils n'en tinrent non plus aucun compte.

Au point où les choses en étaient venues, Jérusalem ne pouvait rendre son glaive à l'ennemi tant qu'une pierre de ses murs restait sur une autre pierre. Dans toutes les grandes destinées, il y a des conditions inévitables qui s'écartent des lois de la prudence et des intérêts ordinaires. Une inspiration supérieure avertissait la cité juive qu'il n'existait plus pour elle qu'un seul moyen de salut, qu'un seul moyen de conserver le droit imprescriptible de protestation contre l'abus de la force : c'était de succomber sans être domptée, et d'expirer bravement au champ d'honneur.

Les nouvelles terrasses à construire devenaient pour les Romains un travail si pénible qu'avant de s'y résoudre, on tenta une surprise qui ne réussit point. Sous la conduite de Cerealis, ex-lieutenant de Vespasien dans les campagnes de Judée, et l'un des chefs de légion les plus expérimentés, une troupe choisie attaqua les corps de garde des Juifs pendant l'obscurité de la nuit. Mais les as-

siégés étaient attentifs, malgré leur fatigue et la privation de nourriture. Les milices, réunies sur la plate-forme, accoururent pour soutenir le choc. Jean de Giscala et Simon s'y multiplièrent. Titus observait l'affaire du haut de celle des tours de l'Antonia qui avait été laissée debout. On se battit corps à corps huit heures consécutives jusqu'au milieu du jour. Alors les Romains se retirèrent, et, pour la quatrième fois, cédèrent à la nécessité de reconstruire des terrasses et d'établir les béliers. Pendant qu'ils s'y appliquaient, les Juifs renouvelèrent les sorties. De la haute ville, ils descendirent dans la partie la plus évasée de la vallée de Josaphat, où campaient des troupes de cavaliers ennemis. Ils y enlevèrent assez de chevaux pour que Titus ordonnât la peine de mort contre quiconque aurait perdu sa monture [1]. Ces chevaux étaient une bonne fortune dans l'état de famine qui allait croissant, et qui réduisait les assiégés à se jeter avec avidité sur les substances les plus dégoûtantes.

Jean et Simon conçurent un autre projet bien plus hardi. Leur désespoir agissait jusqu'à la fin avec autant d'intelligence que de bravoure. Aux approches de la nuit, et lorsque les Romains croyaient n'avoir plus qu'à se reposer des efforts de la journée, les miliciens de la plate-forme et

[1] *Unoque militum qui equum perdiderat morte damnato, eo metu equos suos cæteris conservavit.* (Bell. judaic., lib. VI, cap. 2, ed. græc. lat. Havercamp., p. 378.)

ceux de la haute ville sortirent par les portes et les souterrains, qui débouchaient vers le mont des Oliviers. Ils attaquèrent vivement les murs et retranchements dont l'ennemi avait entouré Jérusalem [1]. Le combat fut long et opiniâtre, et les assiégés ne se replièrent qu'après y avoir épuisé tout ce qu'ils avaient de chaleur dans l'âme. C'est dans cette occasion qu'on cita un rare exemple de force et d'adresse musculaires de la part d'un cavalier romain nommé Pedanius. De dessus son cheval, cet homme aurait saisi à la course, et par une jambe, un milicien juif robuste et tout armé; il l'aurait porté comme une offrande à Titus, qui renvoya immédiatement le prisonnier au nombre de ceux qu'on mettait en croix à chaque instant, pour mieux servir d'épouvantail à la résistance.

Peu de jours après, un autre spectacle suspendit l'attention des deux armées. Un soldat juif, placé aux avant-postes, provoqua en combat singulier celui des ennemis qui passait pour le plus vaillant et le plus robuste : il accompagna son défi d'expressions furibondes contre Rome. Ce milicien, du nom de Jonathas, était d'extraction vulgaire, de petite taille et d'assez triste visage. D'abord, on affecta de ne rien lui répondre; mais le redoublement de ses jactances et de ses cris, excita la colère d'un cavalier nommé Pudens. Ce guerrier, méprisant un homme de si pauvre apparence,

[1] *In præsidia Romanorum juxta Olivarum montem, circa undecimam diei horam impetum faciunt.* (Ibid.)

courut sur lui avec une précipitation qui le fit tomber presque aux pieds de Jonathas, et celui-ci dont le glaive était déjà levé le plongea dans le flanc de son adversaire. Ensuite il foula aux pieds le corps de Pudens, et ayant agité son épée sanglante et son bouclier, il fit retentir de toutes ses forces son regret de ne pouvoir traiter de la même manière tous les dévastateurs de sa patrie. Mais une flèche lancée par un centurion nommé Priscus arrêta soudain la parole dans la bouche de Jonathas, et le fit tomber mort à côté de l'autre cadavre.

L'heure approchait où le temple allait être anéanti. Amis et ennemis y portèrent la flamme. Les Juifs eurent recours à une ruse de guerre qui coûta la vie à un grand nombre d'assiégeants. Ils firent semblant d'abandonner le mur occidental de la première enceinte, et la terrasse de la galerie adossée à la face intérieure de ce mur. Les Romains, ayant cru l'occasion favorable, plantèrent les échelles, montèrent en toute hâte et atteignirent le haut de la galerie. Tout à coup un feu terrible, une sorte d'éruption éclata sous leurs pieds. On a vu que divers rangs de larges poutres en bois de cèdre s'étendaient sur les colonnes du grand pourtour. En dessous, cette charpente formait le plafond des galeries, qui permettait de s'y promener à l'abri de la pluie et du soleil ; en dessus, elle formait les terrasses, où les défenseurs de la plate-forme trouvaient un grand espace libre der-

rière le parapet du mur d'enceinte. Dans l'intervalle des poutres et des solives, les Juifs avaient accumulé les matières les plus inflammables.

Une partie des troupes montées à l'escalade se précipita de la hauteur du mur; leurs corps se brisèrent dans la chute; un grand nombre périt sous les flèches des Juifs; une autre partie disparut au milieu des flammes.

S'il faut s'en référer aux récits contemporains, pendant ces rudes combats, des signes effrayants se succédèrent, présages certains de ruine pour la ville assiégée. On se rappelle que c'était un usage commun à l'antiquité : à l'appui de tout grand événement il existait une multitude de témoins qui attestaient l'apparition correspondante sur la terre ou dans le ciel de nombreux prodiges et miracles. Peu à peu, chez les modernes, cet usage, ainsi que tant d'autres, s'est altéré. La crédulité, sans doute, n'a rien perdu de ses droits, mais elle a changé d'objet et de forme. J'ai reproduit le miracle que les Romains avaient propagé comme justificatif de l'incendie de la capitale de l'Arménie, arrivée douze ans avant le siége de Jérusalem. Plus récemment, pendant la révolte des Bretons indignés contre Rome, les soldats vétérans d'une colonie détruite par les insurgés conservèrent dans leur mémoire des signes bien plus formidables. Un concert de témoignages affirma que dans la ville, siége de cette colonie, une statue de la victoire était tombée sans cause apparente, et se

trouva tournée en arrière, comme si elle fuyait devant l'ennemi; des femmes, agitées d'une fureur prophétique, avaient annoncé une ruine prochaine; un bruit confus de voix étrangères s'était fait entendre dans la salle du conseil; le théâtre avait retenti de hurlements plaintifs; on avait distingué dans les flots de la Tamise l'image d'une ville renversée; l'Océan parut couleur de sang, et, au moment du reflux, il était resté des simulacres de cadavres humains sur le rivage [1].

La sombre majesté du siége de Jérusalem ne devait pas laisser, chez les conquérants, des souvenirs moins profonds. C'est Tacite lui-même, l'un des esprits les plus forts que Rome ait enfantés, qui reproche aux Juifs, presque avec indignation, de n'avoir pas fait assez d'accueil à une foule de miracles successifs, dont les témoins comptaient par milliers dans l'armée romaine. « Des prodiges étaient survenus à Jérusalem, dit Tacite, que la nation juive livrée à la superstition, et ennemie de tout culte religieux, aurait craint de conjurer par des vœux et avec des victimes expiatoires. On vit des bataillons s'entre-choquer dans les airs, des armes étinceler, des feux sortis de la nue éclairer soudainement le temple. Les portes du sanctuaire s'ouvrirent d'elles-mêmes, et une voix, plus forte que la voix humaine, an-

[1] *Externosque fremitus in curia eorum auditos; jam Oceanum cruento adspectu; dilabente æstu, humanorum corporum effigies relictas.* (Tacit., *Annal.*, lib. XIV, § 32.)

nonça que les dieux s'en allaient : en même temps un grand mouvement de départ se fit entendre[1]. »

Des quatre nouvelles terrasses dressées par les légions contre les remparts septentrional et occidental de la plate-forme du temple, il y en eut deux qui furent terminées le huitième jour du mois de Lôos, à la fin du mois de juillet ou au commencement d'août. Les béliers agirent pendant six jours sans faire la moindre brèche, tant les constructions étaient solides. Alors les Romains, s'étant saisis de leurs échelles, tentèrent brusquement un nouvel assaut. La face extérieure du mur à envahir fut couverte d'une nuée d'hommes, qui, tenant le bouclier sur leur tête, s'encourageaient réciproquement à atteindre le parapet ennemi. Plusieurs y réussirent et plantèrent leur drapeau ; mais les assiégés, arrivés en masse sur ce point, ne leur laissèrent pas le temps de chanter victoire. Les échelles surchargées de soldats furent renversées, les hommes qui enjambaient le mur, précipités à coups d'épée ; ceux qui déjà avaient pris pied et qui se serraient en compagnies, succombèrent autour des drapeaux. Ce fut le dernier avantage sérieux remporté par les défenseurs de la place. Les étendards ennemis flottèrent dans les mains des Juifs[2]. Un frère de Simon Gioras,

[1] *Evenerant prodigia, quæ neque hostiis, neque votis piare fas habet gens superstitioni obnoxia, religionibus adversa... et audita major humana vox, excedere Deos.* (Tacit., *Histor.*, lib. v, § 13.)

[2] *Quin et signiferi pro signis dimicabant... Postremo tamen*

du nom d'Éléazar, se distingua entre tous dans cette affaire.

Après avoir reconnu l'impuissance des béliers et les difficultés de l'escalade, le conseil de guerre de Titus résolut de se fier à l'emploi du feu. Les assiégés avaient montré que les terrasses des galeries portaient sur des charpentes susceptibles de s'embraser. On employa tous les moyens pour faire arriver des substances incendiaires sur les portes de l'enceinte et sur quelqu'une des tours que Jean de Giscala avait ajoutées aux angles de la plateforme. Dans la construction de ces tours, les Juifs avaient fait entrer une grande quantité de bois préparé depuis longtemps dans l'intention de rehausser certaines parties du temple. Une de ces tours avait pris la place d'un minaret du haut duquel un des sacrificateurs de service annonçait à son de trompe le commencement et la fin du septième jour de la semaine, et tous les autres jours de fête [1].

Enfin les feux des Romains gagnèrent quelques points et se communiquèrent aux terrasses des galeries. C'était l'auxiliaire le plus efficace à l'appui du jeu de leurs machines. Quelle différence de situation, d'ailleurs, n'offraient pas les deux armées! Les assiégeants ne revenaient jamais au combat

Judæi et signis potiuntur, et eos qui ascenderant interficiunt. (Bell. judaic., lib. VI, cap. 1, p. 383.)

[1] *Ubi unus de sacerdotibus pro more astans clangore tubæ vespertino diem quemlibet septimum ineuntem præsignificabat...* (Bell. judaic., lib. IV, cap. 9, p. 307.)

que réconfortés par l'abondance des vivres qui leur arrivaient de Syrie, et dont Titus avait soin de faire l'exhibition aux yeux des assiégés. Ceux-ci, au contraire, tombaient pour la plupart de faim et d'épuisement. Quand l'incendie eut éclaté, les Juifs, saisis de stupéfaction, n'employèrent pas les restes de leurs forces à en arrêter les effets. La première enceinte du temple était perdue, les Romains entraient sur la plate-forme et y affermissaient leurs rangs. Les assiégés n'avaient plus de refuge que dans la seconde enceinte occupant le milieu de la place publique et défendue par un mur non moins solide que le rempart extérieur. On se rappelle que cette dernière enceinte était divisée en deux cours, dont la plus occidentale renfermait l'édifice du temple.

Jean de Giscala et Simon Gioras ne s'y tinrent pas longtemps inactifs; ils firent de nouvelles sorties et engagèrent un combat de plus de trois heures, qui rejeta un moment les assiégeants hors des limites de la plate-forme. Titus fut obligé de charger lui-même à la tête d'un corps de cavalerie pour soutenir ses légions[1]. Il est très-probable que ce prince aurait désiré conserver le temple comme monument de sa conquête. Mais l'édifice sacré des Juifs avait fait déjà une grande résistance, et le

[1] *Postridie vero, collectis viribus et recepta fiducia, per orientalem portam contra templi exterioris custodes impetum faciunt... Cæsar autem priusquam verteretur acies cum lectis equitibus auxilio venit.* (Bell. judaic., lib. VI, cap. 4, p. 385.)

souvenir d'Artaxate brûlée de sang-froid par Corbulon pesait sur Jérusalem. Le conseil de guerre romain préférait l'incendie à l'incertitude des assauts. Le hasard ou une habile combinaison fit prévaloir cet avis.

Pendant que l'on combattait du côté méridional de la plate-forme, et que les Juifs, sortis de leur refuge, étaient forcés d'y rentrer précipitamment, quelques soldats arrivèrent au pied du mur de la seconde enceinte, correspondant au septentrion. On y remarquait une ouverture appelée la fenêtre dorée, qui était directement en regard des constructions adossées aux flancs de l'édifice du temple. Le bois de cèdre dont cet édifice et toutes les constructions voisines se trouvaient revêtus, avait acquis par l'ancienneté et par l'excès des chaleurs une grande aptitude à recevoir l'action du feu. Un des soldats s'étant élevé sur les épaules ou sur le bouclier de ses compagnons, lança par l'ouverture une solive ardente qui porta juste. Il se fit un petillement. La flamme courut d'abord rapide et légère, ensuite elle s'attacha au corps des constructions et y imprima des traces profondes.

Titus était couché dans sa tente lorsqu'on lui apprit ce qui arrivait. A cette nouvelle, toutes les légions et leurs chefs se précipitèrent à l'envi vers le temple. En vain le prince cria d'arrêter la destruction, les troupes, cédant à la joie d'une victoire si chèrement achetée et au désir de piller les

richesses dont on savait l'édifice rempli, feignirent de ne pas entendre sa voix et attisèrent les progrès de l'incendie.

Simon Gioras et Jean de Giscala, enveloppés d'un côté par le feu, de l'autre par les flots débordés de l'armée envahissante, réunirent tous leurs guerriers; l'ordre fut donné de serrer les rangs. Ils s'élancèrent avec l'énergie désespérée qui avait forcé tant de fois l'ennemi à reculer. Ils firent une trouée à travers la multitude confuse des Romains, sortirent de la plate-forme et se retrouvèrent dans la haute ville. Beaucoup d'autres guerriers ne voulurent pas courir de nouveaux hasards; ils acceptèrent comme une consolation de s'ensevelir avec leur temple.

La flamme se communiqua des constructions extérieures au corps de l'édifice. La population entassée dans les parvis, sur les terrasses, et déjà réduite par la famine à l'état de cadavres, poussait des cris lugubres, ou contemplait son malheur dans un silence encore plus effrayant. Des troupes de sacrificateurs, les uns pleins de jeunesse, les autres à la barbe blanchie, faisaient retentir l'air du terrible mot d'anathème contre Titus et contre Rome, entonnaient des prières de mort, ou, les bras étendus, murmuraient des paroles prophétiques. Tous ces accents, mêlés aux cris de rage des vainqueurs, aux effets du massacre, aux craquements causés par l'incendie, apportèrent, dit-on, un bruit sourd, un gémissement jus-

qu'alors inconnu sur les bords du Jourdain, et aux échos de la Judée les plus éloignés.

Dans tous les climats où les colonies juives étaient répandues, un sentiment d'horreur les saisit. Elles se prosternèrent la face contre terre en se frappant la poitrine; leur tête se couvrit d'un sac et de cendre, et tous les cœurs restèrent enveloppés d'un voile de deuil.

Titus avait eu le temps de pénétrer avec sa suite dans l'intérieur du sanctuaire et d'y jeter un regard; mais une épaisse fumée l'obligea bientôt à se retirer. A quelque distance on aurait cru que la colline entière de Moria était une flamme.

Alors le carnage devint impossible à décrire. Toutes les victimes ne moururent pas sans se défendre; elles entraînèrent plus d'un Romain dans leur perte. Le sang coulait en ruisseaux par les degrés du temple. Un gros de population, évalué à six mille personnes, femmes et enfants, s'était réfugié sur le portique royal, ou la galerie méridionale du grand pourtour. Pour s'épargner la fatigue de l'épée, on mit le feu à ce portique. Rien n'arrêtait plus les Romains : la basse ville, livrée au pillage, subit le même sort. Mille et quelques années après, lorsque Jérusalem, assiégée par les premiers croisés, eût été enlevée aux enfants de Mahomet, l'archevêque de Pise Daimbert, et les autres évêques témoins et acteurs dans cet événement, en adressèrent le récit au pape Urbain II. Abstraction faite des détails applicables aux diffé-

rences de religion, on essayerait en vain de mieux résumer ce que les chefs vainqueurs de l'époque de Titus furent en droit d'écrire à leurs amis ou à leurs protecteurs de Rome. « Nos troupes, dit l'archevêque, ont eu beaucoup à souffrir dans le siége de cette place, à cause de la disette d'eau. Le conseil de guerre s'étant assemblé, les évêques et les principaux chefs ordonnèrent que l'armée ferait, pieds nus, une procession autour de la ville, afin que celui qui s'était jadis humilié pour nous abandonnât ses ennemis à notre colère. Le Seigneur, apaisé par notre action, nous livra Jérusalem huit jours après... Si vous voulez connaître, Très-Saint Père, ce que nous fîmes des ennemis que nous trouvâmes dans la ville, vous saurez que dans le portique de Salomon et dans le temple nos chevaux marchaient jusqu'aux genoux dans le sang impur des Sarrasins [1]. »

[1] *Scitote quia... nostri equitabant in sanguine fœdo Sarracenorum usque ad genua equorum.* (Biblioth. des Croisad., t. I.)

CHAPITRE XXIV.

Fin du siége de Jérusalem ; triomphe de Vespasien et de Titus ; la Judée captive.

Ni l'incendie du temple, ni la ruine de la basse ville ne terminèrent le siége de Jérusalem. Malgré le malheur de leur situation, les chefs, réfugiés dans la ville haute, tinrent encore plusieurs semaines. Si la famine et la peste n'eussent pas combattu contre eux avec plus d'acharnement que les Romains, les remparts et les tours dont le mont Sion était entouré auraient prolongé longtemps leur résistance. « Après avoir vu périr le temple et périr le peuple, disent les chroniques contemporaines, après avoir vu le corps de la ville consumé, les chefs des Juifs, heureux de ne laisser aux Romains que des décombres, attendaient la mort sans effroi ; ils ne déployaient pas moins d'audace que si la fortune leur eût été favorable [1]. » Mais cette même fortune ne voulait pas

[1] *Arroganter adeo se gerebant, ac si res bene cecidissent. Cum urbem ardere viderent, hilari vultu mortem se expectare dice-*

que Jean de Giscala et Simon Gioras, qui se trouvaient toujours au fort de la mêlée, et aux endroits les plus dangereux de la brèche, obtinssent, le glaive en main, la mort qu'ils appelaient de toute leur âme. Simon, dont la destinée nous a offert tant de points de ressemblance avec celle du héros de la résistance des nationalités gauloises, aux armes de Jules César, devait périr du même coup que Vercingétorix, sous la hache du bourreau. Jean de Giscala devait expier son courage et sa gloire dans une prison perpétuelle.

Une dernière exhortation fut adressée par Josèphe aux assiégés, qui n'opposèrent de nouveau à sa voix que des mépris, et se contentèrent de lui rappeler le serment prononcé de ne jamais se rendre aux Romains, tant que leur bras aurait assez de force pour tenir un glaive [1]. Un colloque beaucoup plus imposant s'était établi entre les deux chefs des Juifs et Titus. Le prince s'avança avec sa suite à l'entrée du pont qui servait de communication à la plate-forme du temple et au mont Sion ; Jean, Simon et leur suite, s'avancèrent de l'autre côté de ce même pont, dont le milieu avait été rompu. Le dernier mot de Titus fut celui-ci : « Quittez les armes, abandonnez-vous à ma discrétion, je vous accorderai la vie ; au delà, je me

bant. (Bell. judaic., lib. VI, cap. 7, ed. græc. lat. Hav., p. 394.)

[1] *Nihil amplius quam ut irrideretur assequutus est. Quoniam vero neque Romanis se dedere propter jusjurandum volebant...* (Bell. judaic., ibid.)

réserve d'agir comme un bon maître qui, dans sa maison, aurait à punir des serviteurs incorrigibles. » La dernière réponse des chefs assiégés se réduisit à ces mots : « Nous avons juré de ne pas nous rendre tant qu'un seul mur, une seule pierre nous offrirait le moindre abri ; mais consens à nous laisser retirer au fond des déserts, nous et nos familles, et ce qui reste de la ville te sera abandonné. » Alors Titus, transporté de colère, fit prononcer l'arrêt suivant par la bouche d'un héraut : « Nul recours à ma clémence ne vous sera plus permis, combattez dans l'intérêt de votre salut : toutes les rigueurs du droit de la guerre seront exercées contre vous [1]. »

Pour la cinquième fois l'ordre fut donné aux légions de recommencer les travaux. On était dans les premières semaines du mois d'août. Les quatre légions élevèrent leurs terrasses à l'occident du mont Sion ; les troupes auxiliaires furent postées devant le mur intérieur qui séparait la haute ville du quartier d'Acra, et qui, dans toute son étendue, comme on sait, avait pour fossé naturel la ravine de Tyropéon ou des faiseurs de fromages.

Cependant, l'approche de si terribles dangers finit par amollir les cœurs des assiégés les plus braves. La réduction excessive de la nourriture, la puanteur des cadavres entassés au sein des maisons, dans les rues, autour des murs, brisaient

[1] *Quantum possent saluti suæ consulerent, jam enim se omnia jure belli gesturum.* (Bell. judaic., p. 595.)

leur volonté morale sous l'influence de l'énervement physique.

Tout le monde connaît les quatre figures bizarres, les quatre chevaux et cavaliers qui apparaissent successivement et défilent dans le célèbre poëme de la révélation ou l'Apocalypse. Ainsi que j'en ai parlé ailleurs, ces quatre cavaliers servent, entre autres choses, d'allusion aux maux subis par Jérusalem à l'époque de sa ruine [1]. L'auteur du poëme, l'apôtre et évangéliste Jean, qui atteignit l'âge presque centenaire, était alors dans sa force. Le premier en ordre des quatre cavaliers, monté sur un cheval blanc et armé d'un arc, est l'emblème de l'invasion victorieuse. Le second cavalier, monté sur un cheval armé d'une grande épée, et revêtu du pouvoir de faire qu'on se tue l'un l'autre, est l'emblème de la discorde. Le cavalier monté sur un cheval noir, tenant une balance pour mesurer l'orge et le froment, est l'emblème de la famine. Enfin, la peste est représentée par le cavalier assis sur une monture blafarde et appelée de son nom la mort [2].

Les chefs du corps des Iduméens, si fortement décimé dans les batailles précédentes, se réunirent à l'insu de Gioras, et envoyèrent cinq députés à

[1] Dans mon *Histoire de Jésus-Christ et de sa doctrine*, t. II, liv. III, chap. 3, *Jean et l'Apocalypse*, p. 401.

[2] *Equus niger, et qui sedebat super illum, habebat stateram in manu sua... et ecce equus pallidus : et qui sedebat super eum, nomen illi mors.* (Apocalyps., VI, 5, 8.)

Titus pour en obtenir la vie sauve. Mais les milices obéissaient encore à Simon comme à un roi. Ce chef eut connaissance de la tentative. Dès que les cinq envoyés furent entrés par la porte secrète, dont les gardes leur avaient livré le passage, il les fit saisir et exécuter. Une tour fut donnée pour prison à Jacob, fils de Sosa, et aux principaux chefs des milices iduméennes [1].

Désormais, tous les efforts des défenseurs de la place ne pouvaient occasionner que de faibles retards aux progrès des travailleurs. Vingt-deux jours après l'incendie du temple, les machines assiégeantes furent remises en batterie. Il n'y eut qu'une partie des assiégés qui s'opposa avec ardeur à l'approche des béliers. Un certain nombre se jeta du côté des Romains. D'autres allèrent chercher un refuge dans les aqueducs souterrains et les égouts qui sillonnaient Jérusalem en tout sens, et où l'on circulait presque comme dans des rues [2].

Quand le bélier eut fait brèche à la muraille, Simon et Jean jugèrent que le moment de leur perte était arrivé. Quoique cette muraille fût garnie des tours les plus fortes, le manque de vivres ne leur permettait de s'enfermer dans les unes ni dans les autres. Il fallait le vertige d'esprit dont

[1] *Duces vero quorum nobilissimus erat Jacobus Sosæ filius, correptos in carcerem compingit.* (Bell. judaic., p. 396.)

[2] *Alios etiam cuniculis delitescentes indagabant... et ibi mortuorum ultra dua millia sunt reperti.* (Bell. judaic., p. 399.)

Josèphe a été saisi fréquemment à l'égard des défenseurs de Jérusalem, pour écrire les paroles suivantes : « On vit alors l'effet de la bonne fortune des Romains, car les deux tyrans se privèrent eux-mêmes de la seule ressource qui leur restait, et abandonnèrent les tours où ils n'avaient rien à redouter ; rien... si ce n'est la famine [1]. »

Une dernière tentative se présenta à la pensée des deux chefs ; celle de se faire un passage à travers les retranchements de l'ennemi. Tandis que les légions étaient occupées à agrandir la brèche et à s'y établir, Jean, Simon et un corps d'élite descendirent du côté opposé, dans la vallée de Cédron et s'efforcèrent de franchir le mur de circonvallation par escalade. Mais la surveillance des assiégeants, et leur promptitude à accourir en masse sur ce point, les fit échouer. Alors les débris de la défense se débandèrent. Les Romains, entrés dans la ville, plantèrent leurs drapeaux sur les tours, et s'estimèrent heureux de faire retentir enfin le cri de victoire. Jérusalem leur appartenait.

Cette seconde destruction de Jérusalem arriva onze siècles environ après sa fondation, six cent quarante-huit ans après sa première ruine par les Orientaux, cent trente-trois ans depuis le siége de Pompée, et soixante et treize ou soixante et qua-

[1] *Atque ultro e turribus descenderunt, in quibus vi quidem nunquam, sola vero fame expugnari poterant.* (Bell. judaic., p. 397.)

torze ans depuis la mort du premier roi de Judée, de la dynastie d'élection romaine.

Beaucoup de nations et de villes ont parlé en termes magnifiques de leur liberté. Proportions gardées, nulle n'a déployé autant d'énergie et n'a fait d'aussi grands sacrifices que les Juifs pour résister à la violence des invasions étrangères. On comprend sans peine les mépris dont les populations du moyen âge faisaient preuve envers les fils d'Abraham. Ces populations n'étaient pas encore arrivées à cette période de leur existence où elles devaient être transformées par le pouvoir de la loi ; elles n'étaient pas encore passées de l'état de simples troupeaux d'hommes à l'état sacré de peuple. Autrement leur âme eût été saisie de compassion et de respect devant les débris malheureux d'une lutte si inégale et si glorieuse.

L'entrée des Romains dans la haute ville fut un nouveau signal de carnage. L'incendie était devenu en partie nécessaire pour résister à l'infection occasionnée par la présence des morts. Comme les rues du mont Sion allaient en pente vers la vallée de Josaphat, le sang arrivait à grands flots dans cette vallée.

La population que le fer épargna fut entassée provisoirement sur la plate-forme du temple. Titus donna la charge du classement des captifs à un de ses affranchis nommé Fronton. Par leurs supplications et sous les auspices de ceux de leurs amis qui avaient du crédit dans le camp romain, plu-

sieurs personnages réussirent à obtenir le pardon du vainqueur. Josèphe s'employa avec zèle à cette œuvre. Titus usa particulièrement de clémence envers les fils et neveux des rois Isate et Monobaze, envers ces princes de l'Adiabénie qui, jusqu'au dernier moment, avaient entretenu chez les Juifs l'espérance de voir accourir les Parthes à leur secours. Quelques sacrificateurs trouvèrent à racheter leur vie en offrant de découvrir des réduits cachés qui renfermaient des objets de grand prix; tels furent un nommé Jésus, fils de Thebith, et le garde du trésor Phinées.

L'or recueilli et pillé dans le temple, dans les palais et maisons de Jérusalem, fit diminuer, dit-on, de moitié la valeur de ce métal en Syrie. Sous la direction de Fronton, il fut procédé d'abord à l'exécution militaire d'un certain nombre de combattants pris les armes à la main. Ensuite on se défit d'un grand nombre de vieillards et de bouches inutiles. Onze mille captifs périrent presque en un seul jour, les uns laissés sans la moindre nourriture, les autres succombant à leur douleur. Les hommes les plus jeunes, les plus robustes, les plus beaux furent réservés pour le triomphe. Tout le reste parmi ceux dont l'âge était au-dessus de dix-sept ans reçut diverses destinations. On inscrivit ceux-là comme devant servir de pâture aux jeux du cirque et à la dent des bêtes sauvages; on désigna ceux-ci pour être employés aux travaux publics en Égypte et à Rome. L'un des

plus magnifiques monuments de la ville des Césars, l'amphithéâtre élevé par Vespasien, le Colisée, fut bâti en grande partie à la sueur des prisonniers juifs; leurs larmes s'y mêlèrent en abondance à l'eau du ciment qui lia les pierres de l'édifice.

Toute la jeunesse, au-dessous de dix-sept ans, fut vendue par groupes, selon l'usage, à des compagnies de marchands, qui les répandirent en détail dans le commerce.

Le nombre des captifs, dans la guerre de Judée, a été évalué à près de cent mille. Une foule d'hommes et de familles s'étaient enfuis au delà de l'Euphrate et en Égypte, où nous les retrouverons. On a déjà pris une idée du chiffre immense des morts. Le capitaine d'une des portes de Jérusalem par où l'on faisait sortir les cadavres, avait déserté avant la fin du siége, et était allé se rendre à Titus. Ce chef, du nom de Lazare Mannée, avait présidé, comme beaucoup d'autres capitaines, aux distributions publiques. Il déclara, avec quelque exagération sans doute, au chef romain, que, dans l'espace de deux mois et demi, la seule porte confiée à ses soins avait livré passage à cent quinze mille huit cent quatre-vingts personnes décédées et enregistrées [1].

Après l'inefficacité de leur dernière tentative, Jean de Giscala et Simon ne perdirent pas encore

[1] *Maxime publicam mercedem distribuens necesse habuit mortuos numerare.* (Bell. judaic., lib. v, cap. 13, p. 363.)

tout espoir d'échapper aux Romains. Cette lueur ne tarda pas à s'évanouir.

Jean et quelques-uns des siens se jetèrent dans les aqueducs. Ils se flattaient que, les premières fureurs de la victoire une fois apaisées, on pourrait se glisser au milieu des ruines, traverser quelque partie moins surveillée de l'enceinte, et gagner les défilés voisins. Mais la faim renversa leurs projets. Dès que les restes de leurs misérables vivres eurent été épuisés, leur poitrine manqua de la force nécessaire pour respirer l'air de ces conduits souterrains, infecté par la multitude des cadavres. Avides de se retrouver à la lumière, ils tombèrent au pouvoir des gardes romaines, en leur demandant du pain.

La faim détermina également la perte de Gioras. Il arma de pioches et de marteaux les bras de quelques-uns de ses guerriers les plus vigoureux, et se jeta dans un embranchement particulier des égoûts, qui, à sa connaissance, devait s'étendre au delà des retranchements. Son dessein était de briser tous les obstacles et de s'ouvrir une issue dans la campagne [1].

Les vivres furent réglés avec une incroyable parcimonie. On travailla plusieurs jours; mais les rétrécissements des aqueducs, ou peut-être les éboulements occasionnés par la ruine des murail-

[1] *Cum autem terra firma occurrisset, illam excavabant, sperantes posse ulterius progressos tuto loco emergere.* (Bell. judaic., lib. VII, cap. 2, p. 405.)

les, offrirent des difficultés insurmontables. Tout à coup les vivres manquèrent. Les compagnons de Simon tombèrent de faiblesse et expirants. La dernière espérance était perdue. Le héros de la résistance forma aussitôt un nouveau dessein. Il ne voulut pas finir sa vie dans un cloaque. Les souterrains étaient remplis de vêtements et d'objets précieux que les habitants y avaient cachés. Simon revêtit une tunique blanche, mit par-dessus un manteau de pourpre attaché avec une agrafe, de manière à se cacher le visage. Il sortit de sa retraite et marcha vers le temple. Les gardes romaines, étonnées, l'arrêtèrent et lui demandèrent son nom. Il répondit de le conduire à leur commandant. Dès que Terennius Rufus parut, Simon Gioras rejeta son manteau et se fit connaître. On le chargea de chaînes. Titus avait déjà quitté Jérusalem; il était allé se reposer de ses fatigues à Césarée-de-Philippe, dans la ville d'Agrippa II et de la reine Bérénice.

Le jour où le drapeau romain avait flotté sur la porte orientale du temple, les légions avaient proclamé Titus *Imperator*. Après la prise entière de la ville, ce prince, à son tour, distribua à son armée de magnifiques récompenses. Au rapport de Suétone, le bruit se répandit à Rome que le jeune césar avait conçu la pensée de se rendre indépendant de son père, et de former un empire d'Orient. Les efforts de Domitien pour suborner les légions de Germanie furent peut-être la pre-

mière cause de ce bruit. Titus, averti, se hâta de terminer pendant l'hiver les affaires de son gouvernement.

Avant de quitter la Syrie et de se rendre en Égypte, le prince donna à Béryte et à Césarée des jeux de cirque, pour fêter l'anniversaire de la naissance de son père et de son frère. Plusieurs milliers de prisonniers juifs firent les frais de ces jeux. Les uns y furent brûlés, afin d'offrir une représentation plus exacte, plus animée, de ce qui était arrivé dans l'incendie de Jérusalem ; les autres tombèrent victimes de simulacres de combats où on les obligeait de se frapper réciproquement de la lance et du glaive [1].

Cependant, après avoir payé ce tribut aux mœurs de son temps, Titus se refusa aux vœux des habitants grecs d'Antioche et d'Alexandrie, qui voulaient profiter des circonstances pour exterminer entièrement la race rivale.

En repassant à Jérusalem, les yeux de ce prince ne rencontrèrent plus que solitude. Par son ordre, tous les remparts avaient été ruinés, hormis les tours de Pséphina, d'Hippicos, de Marianne. Ces tours, et quelques pans des murailles du temple, servirent à former un poste militaire, autour duquel un certain nombre d'habitations, une

[1] *Qui cum bestiis depugnarunt, quique ignibus cremati sunt, et inter se digladiantes periere, supra duo millia et quingentos. In Berytum captivorum ingens multitudo similiter ac antea occidit.* (Bell. judaic., lib. VII, cap. 2, p. 406, 407.)

apparence de ville, ne tarda pas à se relever.

La dixième légion fut laissée en garnison à Jérusalem. Les cinquième et quinzième légions suivirent Titus en Égypte, d'où on les renvoya aux bords du Danube. Cerealis obtint le gouvernement du pays conquis, avec injonction de terminer la guerre, car en deçà et au delà du Jourdain, trois places fortes essentielles faisaient encore résistance.

Titus, parti d'Égypte, arriva à Rome beaucoup plus tôt qu'on ne l'y attendait. Lorsque Vespasien lui ouvrit ses bras, le jeune césar, faisant allusion aux projets de révolte dont il avait été accusé, s'écria : « Me voici pourtant, me voici, ô mon père [1] ! »

Les honneurs du triomphe de la guerre de Judée furent partagés entre les deux princes. Vespasien y reçut le prix de ses trois campagnes, qui formaient un des plus beaux titres de sa gloire militaire, et qui avaient déterminé son élévation à l'empire. Titus reçut le prix de la ruine de Jérusalem. Lors même que Josèphe n'aurait pas décrit avec une triste complaisance la marche triomphale des destructeurs de sa patrie, et qu'il se serait abstenu d'indignes outrages contre des chefs vaincus qui s'étaient conduits en héros ; lors même que le temps aurait détruit sans retour le monument élevé à cette occasion et les médail-

[1] *Velut arguens rumorum de se temeritatem, veni, inquit, pater, veni.* (Sueton., *in Tit.*, § 5.)

les, un seul mot de Suétone au sujet de Domitien nous en eût transmis la mémoire. « Domitien, déjà rongé d'envie, suivit, monté sur un cheval blanc, le triomphe judaïque de son père et de son frère [1]. »

L'arc de triomphe de Vespasien et de Titus est un des monuments de Rome les mieux conservés. On y voit encore le chandelier à sept branches, la table d'or, les ornements sacerdotaux. Les médailles représentent une femme pleurant sous un palmier ; auprès d'elle est un guerrier vainqueur. On y lit pour exergue : *Judæa devicta, Judæa capta,* la Judée vaincue, la Judée captive.

Mais, dans ces jours de cérémonie et de pompe militaires, Vespasien et Titus ne furent pas les seuls triomphateurs. La coutume de Rome était de traîner la corde au cou et d'immoler en sacrifice celui des chefs ennemis qui avait été le nerf de la guerre, qui s'était rendu le plus redoutable aux légions. Ainsi, le héros des nationalités gauloises avait subi la mort de la main du licteur, après une captivité de six années. Entre Jean de Giscala et Simon Gioras, il avait existé une rivalité constante de courage, d'intelligence, d'audace. Mais à qui des deux devait rester, en définitive, l'honneur d'être reconnu pour le héros principal de la résistance. Le conseil romain s'établit juge, et la balance pencha en faveur de Gioras. Jean de

[1] *Ac triumphum utriusque judaicum equo albo comitatus est.* (Sueton., *in Domitian.*, § 2.)

Giscala fut condamné à une prison perpétuelle. Son émule obtint la gloire du martyre. A chacun selon ses œuvres. Pendant que Simon expirait, que Jean était traîné dans les fers, leur adversaire personnel, Flavius Josèphe, recueillait à son tour les divers avantages qui lui avaient été promis. « Après la prise de Jérusalem, Titus m'envoya, avec Cerealis et mille chevaux, dans le bourg de Théeua, pour examiner si ce lieu était propre à un campement, dit l'ex-gouverneur de la Galilée. Dès que Titus eut arrangé les affaires de Judée, il me donna des terres éloignées en dédommagement de celles que je possédais auprès de Jérusalem. Je reçus l'insigne honneur de l'accompagner sur son vaisseau. A notre arrivée, Vespasien me combla de bienfaits, m'accorda le titre de citoyen romain, me fit habiter dans la maison qu'il avait occupée avant d'être empereur. Il ajouta à ces faveurs une pension annuelle, et ne se refroidit jamais de sa bonté envers moi; c'est pourquoi je courus depuis lors toute sorte de périls, suscités par la haine de ceux de ma nation[1]. »

En ce même moment, l'insurrection de l'Occident, conduite par Civilis, par Tutor et leurs compagnons, touchait à son terme. Le projet d'établissement d'un empire national gaulois restait

[1] *Ubi Romam pervenimus curæ non mediocri eram Vespasiano... et civis Romani jure mihi cohonestavit, et annuam mihi pensionem assignavit; meque honoribus cumulare non destitit.* (Joseph., *Vit.*, ed. Havercamp., p. 38.)

indéfiniment ajourné. La chute de Jérusalem concluait le grand drame de la résistance universelle des nationalités aux armes de Rome. A la suite du triomphe judaïque, Vespasien ouvrit le temple de la paix. L'ouverture des portes de ce temple annonçait que tous les peuples, que toute la terre connue se trouvaient asservis devant le nom romain ou condamnés à la dernière impuissance.

Les Juifs ont appelé Tischa-beab le jeûne annuel de commémoration pour la ruine de leur temple. Ces mots indiquent simplement la date du jour fatal, le neuvième jour du mois ou de la lune de Ab. Tel, dans l'histoire moderne, on s'est habitué à rappeler les événements les plus célèbres par la date des journées. Cette fête commémorative est à la fois une et triple. Elle embrasse la ruine de Jérusalem par Nébucadnetsar, celle de Titus et la destruction complète de la nationalité juive sous l'empereur Adrien, qui forme le terme prochain de cette histoire. Après avoir dépouillé Jérusalem de son peuple et de son temple, Rome réussit encore à la dépouiller pour un certain temps de son nom.

Les chants liturgiques qu'on entonne dans la solennité commémorative sont empruntés au prophète des lamentations, ou longuement développés d'après les propres textes de ce prophète. Jérusalem s'y compare souvent à une colombe tristement métamorphosée. A l'aide de cette figure, elle fait contraster l'horreur de la situation

morale et physique où les défenseurs de son nom avaient été réduits, avec la réhabilitation rendue agréable au monde qui leur était inévitablement assurée dans l'avenir.

« Les loups et les ours ont mis en désolation la ville objet de ma joie, disent ces chants liturgiques. Ils m'ont emmenée prisonnière ; personne n'a pris ma défense, ni jugé ma cause. Me voilà devenue noire comme un corbeau, moi qui étais aussi blanche qu'une colombe, à cause que ma maison est déserte...

« Les enfants du Très-Haut ont été prodigieusement abaissés... La gloire de l'Éternel a été transportée hors du temple, et un mélange de troupes étrangères s'est joué de son tabernacle. Me voilà devenue noire comme un corbeau, moi qui étais aussi blanche que la colombe, à cause que ma maison est déserte...

« Jusques à quand, ô Créateur suprême, ta colombe sera-t-elle enfermée dans le filet de l'oiseleur? Elle est abattue et privée de ses petits;... elle tremble à la vue de l'épée et de la dent des lions. Il y a longtemps que tu l'as abandonnée. Bien des étés et des hivers se sont écoulés depuis qu'elle a subi le joug de l'ennemi.

« Qui donnera des ailes d'aigle à cette colombe?...

« Espère, a dit l'Éternel, et lorsque tu auras repris ta blancheur je réprimerai avec menaces les bêtes cruelles qui se sont tenues en embuscade

pour dévorer cette belle colombe dont la voix m'est agréable [1]. »

Cerealis, laissé gouverneur en Judée, n'attaqua point ou ne prit pas les trois forteresses qui restaient encore à soumettre. Lucilius Bassus, ancien préfet de la flotte de Ravenne, lui succéda un an après la chute de Jérusalem. Bassus obtint la reddition de la forteresse d'Hérodion, située à une faible distance de cette cité, sans avoir besoin d'en faire le siége. De là il se dirigea vers Machéronte, de l'autre côté du Jourdain, sur la rive orientale du lac Asphaltite ou mer Morte. Machéronte était bâtie sur un rocher, qui en rendait l'accès presque impossible de plusieurs côtés. Le roi Alexandre, de la dynastie asmonéenne, avait choisi cette position pour opposer un boulevard aux incursions des Arabes. On se rappelle que le lieutenant de Pompée, Gabinius, ruina Machéronte où les derniers princes asmonéens s'étaient plus d'une fois réfugiés. Cette place, rétablie par le roi Hérode I[er], devint un dépôt d'armes et de munitions de guerre. Une petite ville s'éleva autour du château et fut entourée aussi de fortes murailles.

Plusieurs hommes de guerre, échappés à la ruine de Jérusalem, occupaient la ville; ils étaient commandés par Juda, fils de Jaïr, un des chefs

[1] *Chants du jeûne d'Ab,* intitulés *Zeebe ereb,* et *Bore aangdana :* rituel à l'usage des Juifs espagn. et portug., trad. de l'hébr. par Mardoch. Venture, éd. 1807, t. IV, p. 334, 347.)

qui s'étaient le plus distingués dans la résistance de la métropole. Quelques mésintelligences existaient entre sa troupe et les défenseurs du château. Ceux-ci avaient un jeune chef nommé Éléazar, qui tomba au pouvoir des Romains. Bassus, ayant connaissance du vif attachement que ce jeune homme inspirait à ses compagnons, le fit mettre nu et frapper à coups de verges. Une croix fut plantée avec ordre d'y attacher aussitôt le prisonnier si la place ne consentait pas à se rendre. Les cris et les supplications d'Éléazar, vaincu par la douleur, déterminèrent les défenseurs du château à capituler. Les milices de la ville se regardèrent comme trahies et profitèrent de la nuit pour opérer leur retraite. Une partie seulement y réussit; les Romains, avertis, chargèrent les autres et les massacrèrent. Les fugitifs, au nombre de trois mille, sous la conduite du fils de Jaïr, cherchèrent un abri dans une forêt voisine. Mais Bassus fit cerner la forêt; on en coupa successivement tous les arbres. Alors les Juifs sentirent la nécessité de s'ouvrir un passage. Ils donnèrent contre l'ennemi qui avait pris des positions favorables, et, après un long combat, périrent tous sans exception.

Lucilius Bassus mourut en Judée. Il appartenait à Flavius Sylva d'emporter la dernière forteresse, d'accomplir le dernier acte de la guerre. De part et d'autre, ce dernier acte ne fut pas le moins éclatant. « Le siége de Massada par les Ro-

mains, dit le chevalier Folard, est un des plus remarquables dont l'histoire ancienne fasse mention. La force et la situation avantageuse de la place, le courage et la vigoureuse défense des assiégés, la valeur et l'habileté du général romain, tout cela joint ensemble produisit des travaux immenses et qui ont peu d'exemples parmi les anciens. Les modernes, dans leurs siéges les plus mémorables, c'est-à-dire depuis le quatorzième siècle, n'en ont jamais produit ni imaginé de pareils... La défense de Jotapat et celle de Jérusalem est infiniment plus admirable; mais quant aux travaux, je n'en remarque aucun qui puisse les surpasser, ni même les égaler ; c'est le chef-d'œuvre de l'intelligence et de la patience romaine : il ne l'est guère moins de l'habileté et du courage des Juifs. Ce sont des désespérés ; mais ces désespérés mettent en pratique toutes les finesses de l'esprit et de l'art, pour vendre chèrement et glorieusement leur vie : si l'on peut dire qu'il y a des désespoirs sages et prudents, c'est lorsqu'on aime mieux périr libres que de tomber dans un honteux esclavage[1]. »

Comme on l'a vu précédemment, les Juifs zélateurs, formant la garnison de Massada, obéissaient à celui des chefs du nom d'Éléazar, qui descendait de Juda le Galiléen. Sous le régime des procurateurs, la surprise de la garnison romaine, maî-

[1] Folard, art. *Massada*, supplém. au *Dictionn.* de Calmet ; *Comment.* sur Polyb., *Attaque et défense des places*, t. III, p. 65.)

tresse de Massada, avait été un des premiers actes de l'insurrection nationale.

Ce château fort, dont Jonathan Maccabée avait jeté les premiers fondements, était situé au bord occidental du lac Asphaltite, à l'opposite de Machéronte. Le rocher, presque inaccessible, sur lequel on l'avait bâti offrait un plateau fertile qui pouvait fournir des vivres en cas de siége. Hérode Ier avait mis tous ses soins à accroître l'importance de cette forteresse, dans le dessein de s'en faire un refuge, si quelque révolte éclatait contre lui à Jérusalem.

Deux chemins étroits, l'un à l'orient, l'autre à l'occident, se glissaient comme des couleuvres dans les flancs du rocher, et conduisaient à Massada. Une tour placée au milieu du plus praticable de ces deux chemins, en défendait le passage. Seulement à l'occident, et au-dessous de cette tour, il existait un autre rocher à surface unie et très-large que le château dominait presque à pic, à une hauteur de plus de cent mètres ou deux cents coudées.

Après avoir pris toutes les précautions convenables contre les attaques du dehors, et avoir enfermé le pied du rocher dans une ligne de retranchements, Sylva conçut la pensée d'élever en quelque sorte une montagne contre une autre montagne. Il choisit pour base de ses opérations le roc à sommet aplati situé à l'occident du rocher de Massada. Son premier soin fut de se pré-

munir contre le déluge de pierres et de quartiers de roche que les assiégés faisaient tomber perpendiculairement sur sa tête. Ensuite, il força les populations environnantes d'apporter sur le roc occupé par ses troupes, une masse de terre et de pierres, dont la hauteur ne tarda pas à atteindre cent coudées. Plusieurs murs de retenue donnèrent une grande solidité à ce terrassement. Par dessus, une seconde plate-forme fut construite jusqu'à la hauteur de cinquante coudées. Enfin, cette seconde plate-forme servit de support à une tour en bois, recouverte de plaques de fer, élevée de soixante coudées. Au moyen de cette redoutable pyramide, Sylva se trouva au niveau du mur des assiégés, et même supérieur. Dans la tour et sur la seconde plate-forme, il fit disposer toutes les machines de guerre ordinaires, et un grand nombre de celles qui avaient été récemment inventées pour en faire usage contre les autres places de la Judée et contre Jérusalem. Un bélier énorme accomplit cet ensemble de travaux.

Les assiégés, voyant que la brèche commençait à être ouverte, imaginèrent d'établir de nuit, au devant de leur rempart, un nouveau mur formé avec un double rang de poutres habilement agencées. Les interstices des poutres furent remplis d'une terre argileuse. Plus le bélier frappait, et plus il donnait de la solidité à cette terre. Sylva, étonné des succès de l'obstacle opposé à ses coups, ordonna de lancer une quantité considérable de

traits et de pieux enflammés. Selon ses prévisions, le feu gagna les poutres dont le nouveau mur était composé. Mais, de quel effroi Sylva ne fut-il pas saisi, en voyant souffler un vent qui rejeta toute la flamme de son côté et menaça d'embraser sa propre tour et ses machines. Malheureusement pour les assiégés, ce vent changea et fut remplacé par un autre qui activa l'incendie du mur et porta la flamme dans l'intérieur de la place.

Alors les Romains précipitèrent l'ouverture de la brèche et fixèrent au lendemain de jeter des ponts et d'aller à l'assaut. Éléazar jugea le danger. La forteresse ne renfermait plus que neuf cents personnes, y compris les femmes et les enfants. Sur le soir, le chef zélateur réunit ses compagnons autour de lui et les encouragea à se montrer fidèles au serment de mourir, de se frapper de leurs propres mains, plutôt que de tomber au pouvoir de l'armée romaine. J'ai dit que Josèphe avait placé à cette occasion un long discours dans la bouche du héros de Massada, pour servir de pendant à un autre discours qu'il aurait prononcé lui-même au sein de la caverne de Jotapat.

Le lendemain, à l'heure de l'attaque, un morne silence régnait sur la forteresse. Les Romains, croyant à quelque ruse de guerre, abordèrent la brèche avec une grande circonspection. Après avoir traversé le mur, leurs yeux ne rencontrèrent dans la place que des cadavres. Deux femmes, dont l'une était cousine d'Éléazar, et cinq petits

enfants, cachés dans les souterrains, avaient seuls échappé au désastre. Leurs récits firent connaître tous les tragiques détails de la nuit précédente. Les vainqueurs eux-mêmes furent saisis de compassion et de respect.

La guerre d'indépendance des Juifs, sous Vespasien et Titus, était terminée.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

DERNIERS EFFORTS DE LA NATIONALITÉ JUIVE,

ET NOUVEAUX PRÉPARATIFS DE RÉSISTANCE RELIGIEUSE.

(De l'an 72 à l'an 137 de l'ère vulgaire.)

CHAPITRE PREMIER.

Débris de la guerre de Vespasien et de Titus; Juifs réfugiés en Égypte et au delà de l'Euphrate.

Au point de cette histoire où nous sommes arrivés, Rome a accompli son œuvre à l'égard de Jérusalem et de la Judée. Un peuple s'était armé pour résister à sa tyrannie et Rome a ruiné les villes de ce peuple ; elle a brûlé sa capitale et son temple ; elle a enlevé ses richesses, confisqué ses terres, jeté ses hommes forts dans les cirques et aux bêtes féroces, vendu ses jeunes gens et ses jeunes filles sur les marchés d'esclaves, aux cris des enchérisseurs. Il était impossible d'obéir plus complétement aux intérêts de la politique, aux

nécessités de la guerre, aux satisfactions de la vengeance.

Les derniers ordres de Vespasien au gouverneur Bassus et à Liberius Maximus, intendant particulier de ce prince en Judée, furent les suivants : « Vous vendrez toutes les terres de ce pays, sous la réserve qu'elles relèveront de mon domaine privé. On n'y bâtira plus aucune ville. Tous les Juifs payeront désormais au temple de Jupiter Capitolin l'impôt de capitation qu'ils avaient coutume d'envoyer au temple de leur dieu [1]. »

Mais si Rome, la ville de la conquête, la cité du peuple-roi, avait accompli sa tâche, Jérusalem, la ville du peuple-principe, la ville de l'Écriture et de la loi, était loin d'avoir épuisé ses ressources. Avant de renoncer à son existence d'État, avant de se laisser réduire à sa nature d'école religieuse, cette cité sentait, malgré le renversement de ses murailles, qu'il lui restait assez d'énergie pour protester encore, le glaive en main, contre la souveraineté de la force, contre l'usurpation et les triomphes de son ennemi.

Ces nouvelles protestations guerrières, ces derniers efforts, ces dernières convulsions de la nationalité juive politique, remplirent un intervalle de près de soixante et dix ans depuis le siége de Titus. Quoique cette époque, en général, ait été

[1] *Jubens ut omnem Judæorum terram venderent... proprium servans sibi eorum agrum. Tributum vero ubicunque degentibus indixit...* (Bell. judaic., lib. VI, cap. 7, p. 419.)

enveloppée d'oubli ou jugée avec une extrême précipitation par l'histoire, elle est peut-être la plus curieuse, peut-être aussi la plus brillante des destinées de l'ancien peuple. Tandis que l'Orient se pliait de plus en plus au joug de Rome, que les Parthes, infidèles à leur renommée de valeur, ouvraient, sans combat, leurs villes et leur capitale aux conquérants, les Juifs, dispersés en Afrique, en Asie, et ceux qui n'avaient pas quitté le sol natal, firent retentir encore une fois le cri de guerre.

Durant l'époque précédente, celle de Vespasien et de Titus, les habitants de la Judée ou ceux des Juifs qui étaient arrivés des pays lointains dans la métropole, avaient seuls pris part au combat. Maintenant c'est la race juive tout entière, ce sont toutes ses colonies, les plus éloignées les unes des autres, qui vont apporter leur dernier espoir national sur le champ de bataille. Un moment Rome trembla dans l'intérêt de sa domination en Orient; et c'était assez pour réveiller le désir mal éteint de secouer le joug, au sein de ses provinces occidentales. Aussi la volonté réciproque de se combattre jusqu'à extinction, éclata plus que jamais entre les Romains et les Juifs, entre les deux grands noms de ces temps-là, les deux seuls grands caractères. C'est au milieu de ce conflit que nous verrons l'empereur Trajan mourir en Syrie, victime du chagrin qui lui avait été causé par une rude défaite. Sous l'empereur

Adrien, son successeur, et pendant les jours d'Akiba et de Barcokébas, les meilleurs généraux de Rome accoururent du fond de l'Occident en Judée, afin d'étouffer le foyer de l'incendie. Des flots incroyables de sang couvrirent de nouveau la terre. Alors l'épée tomba des mains de la nation juive épuisée, ses paupières s'affaissèrent, sa tête se voila, et, en attendant les justices tardives et la liberté de l'avenir, elle expira politiquement.

A cette même époque, un autre spectacle plus intéressant que les événements de la guerrre fut offert par les défenseurs de Jérusalem. Dans la prévision des revers qui menaçaient leur entreprise, et à l'approche du grand naufrage auquel un dernier combat allait exposer leur existence, ils firent, de sang-froid et avec ordre, tous les préparatifs nécessaires pour survivre à la ruine nationale. Aux bords du lac de Galilée, et dans la ville de Tibériade, que nous connaissons depuis longtemps, les principaux docteurs juifs jetèrent les premières bases écrites de leur nouvelle loi de captivité et de dispersion, les premières bases de leur nouveau rempart de résistance religieuse et morale. C'est à l'abri de cette loi, et après avoir réalisé tout ce qui leur était humainement possible contre la domination de Rome païenne, que les défenseurs de Jérusalem se trouvèrent prémunis et fortifiés d'avance contre les coups différents d'une Rome toute nouvelle. Mais ce dernier ordre de combats, cette autre nature de siége qui n'a

pas encore obtenu son entière solution, ne fait nullement partie de mon sujet actuel.

Les hommes et les familles que la guerre de Judée et la ruine de Jérusalem avaient forcé d'émigrer et de fuir, prirent plusieurs directions opposées. Les uns se portèrent en Égypte et dans l'île de Chypre, les autres allèrent demander un asile à leurs frères des bords de l'Euphrate, de la Mésopotamie, du pays des Parthes. Il y en eut qui se répandirent en Italie, à Rome, dans tout l'Occident. Toutefois, parmi les survivants du désastre national, un grand nombre ne voulut s'arracher à aucun prix du sol de la patrie.

Les fugitifs entrés en Égypte tenaient à l'association des zélateurs les plus ardents. Ils ne cédaient nullement au désir d'obtenir quelque repos sur la terre étrangère. Bien loin de là, leur seule pensée était d'entraîner les populations juives d'Afrique [1], d'entraîner même une partie des indigènes à continuer, contre Rome, la guerre qui venait à peine de finir sur le territoire de la Palestine.

Nous savons que quarante ou cinquante ans auparavant, le juif d'Alexandrie, Philon, avait évalué à un million d'âmes les colonies juives répandues sur les côtes de la Méditerranée africaine et dans l'intérieur du pays. Depuis lors, les émigrations successives, déterminées par l'invasion de la mère-patrie, avaient beaucoup augmenté ce chiffre.

[1] *Et multis hospitum suorum persuadebant, ut se in libertatem assererent.* (Bell. judaic., lib. VII, cap. 10, p. 433.)

Les premières tentatives des zélateurs éclatèrent aux environs d'Alexandrie et de Cyrène; ils y reçurent une répression immédiate.

La ville de Cyrène, chef-lieu de la province appelée Cyrénaïque, occupait le côté oriental du grand golfe de la Méditerranée africaine, dont la régence de Tunis occupe aujourd'hui le côté occidental, et la régence de Tripoli le centre. Cyrène devait son origine à une colonie grecque. Elle avait soutenu contre ses voisins des guerres de conquête et des guerres de défense ; elle avait eu des rois, des révolutions intérieures, toute une histoire. Vers la fin du second siècle avant Jésus-Christ, le roi d'Égypte, Ptolémée Physcon, y reconstitua un petit royaume pour un de ses fils naturels. Alors Rome s'était emparée de Cyrène par un des procédés d'envahissement qui lui avaient réussi dans une foule d'occasions, et dont l'usage ne s'est nullement perdu au sein de Rome nouvelle. Les Romains s'étaient fait assurer la Cyrénaïque en héritage par un testament en forme.

Là, comme dans tous les autres pays, les populations juives possédaient des terres, se livraient à l'agriculture, au commerce, à tous les arts industriels et manuels. Récemment, et par prévision des troubles et des malheurs qui renversaient chaque jour les existences sociales les mieux établies, les docteurs de la Judée avaient propagé, comme principe de loi, que l'homme le plus riche, de même que le plus savant, devait être capable

d'exercer un travail manuel quelconque, afin d'apporter avec lui, et en tous lieux, une garantie.

Lupus était alors gouverneur romain d'Alexandrie, Catullus gouverneur de la Cyrénaïque.

Les principaux Juifs d'Alexandrie furent les premiers à s'opposer aux efforts des zélateurs. La crainte de rendre toute la population victime du mouvement les poussa à livrer eux-mêmes les réfugiés aux autorités romaines. Mais le germe de guerre était jeté.

Les zélateurs qu'on saisit à Thèbes et dans plusieurs autres parties de la haute Égypte, furent conduits enchaînés à Alexandrie. Les supplices les plus horribles ne parvinrent pas à tirer de leur bouche la déclaration qui était exigée d'eux, d'avouer l'empereur romain, d'avouer César pour leur maître. Des enfants eux-mêmes souffrirent le martyre, par la flamme et par le fer, sans faiblir un seul moment [1].

Auprès de Cyrène, les Juifs les plus riches de la contrée dénoncèrent également les projets d'insurrection au gouverneur Catullus.

Un tisserand, nommé Jonathas, était parvenu à réunir un noyau de deux mille hommes ; mais les forces romaines dispersèrent le rassemblement et s'emparèrent du chef. Soit que Jonathas eût voulu se venger de ceux de ses concitoyens qui

[1] *Omni genere tormentorum et corporis vexatione in eos excogitata, ob hoc solummodo ut Cæsarem dominum agnoscerent, nemo cessit...* (Bell. judaic., lib. VII, cap. 10, ed. Hav., p. 433.)

l'avaient abandonné, soit que l'occasion parût favorable à Catullus, ce gouverneur s'autorisa de prétendues révélations des prisonniers. Il fit arrêter les hommes les plus importants de la population juive de Cyrène, comme coupables d'avoir fourni des subsides et des armes à la rébellion. Un nombre considérable fut mis à mort. On confisqua leurs terres au profit de l'empereur, et Catullus se réserva, pour son compte, l'argent et tous les meubles pris dans les maisons des victimes.

Les dénonciations ne s'arrêtèrent pas à Cyrène; elles s'étendirent aux Juifs d'Alexandrie, jusqu'à ceux de Rome, jusqu'à Flavius Josèphe, dont les chroniques se terminent à cet événement. Au delà, l'ex-gouverneur de la Galilée n'ajoute plus dans sa biographie que quelques détails qui aident à déterminer l'époque approximative de sa mort. « Par excès de méchanceté, dit Josèphe, Catullus amena Jonathas et les autres calomniateurs à Rome; mais son espérance fut déçue. Vespasien ayant eu des soupçons, voulut approfondir la vérité et fit trancher la tête à Jonathas [1]. » Ce prince prescrivit en même temps au gouverneur d'Alexandrie, de fermer le temple juif que, plus de deux cents ans auparavant, un pontife du nom d'Onias avait été autorisé à bâtir dans le voisinage d'Héliopolis, sur le modèle du temple de Jérusalem.

Tandis que les zélateurs provoquaient ainsi des

[1] *Vespasianus autem rem suspicatus... pœnam quam commeruit, in Jonatham statuit.* (Bell. judaic., p. 406.)

agitations en Afrique, ceux des fugitifs qui s'étaient tournés vers l'Euphrate, trouvèrent une nouvelle patrie dans les régions baignées par ce fleuve et par le Tigre. Depuis la captivité de Babylone, les populations juives restées sur les rives de l'Euphrate s'étaient beaucoup accrues et avaient passé par de grandes vicissitudes. Nulle terre, après Jérusalem, ne réveillait chez les Juifs des souvenirs aussi religieux, aussi bibliques que le pays d'entre les fleuves, que cette Mésopotamie dans laquelle les aïeux d'Abraham avaient vécu, où Isaac avait pris une épouse de sa parenté, où Jacob travailla avec intelligence pendant quatorze ans, pour obtenir Rachel, la femme de son cœur, la mère de Joseph et de Benjamin, dont la mort lui fit verser tant de larmes.

Dans les supplications que le roi Agrippa Ier avait adressées à l'empereur Caïus, ce prince, à qui de bons renseignements ne manquaient point, rappela que, hors la province de Babylone et quelques autres gouvernements, toutes les villes au delà de l'Euphrate, situées dans les cantons fertiles, étaient habitées par des Juifs [1].

Pour s'y défendre, ou par ambition de montrer leurs forces, ces populations juives avaient pris, sur divers points, une attitude guerrière. Elles avaient formé des tribus toujours prêtes au com-

[1] *Excepta enim parva parte Babylonis et aliarum præfecturarum, omnes urbes quæ bonum agrum habent a Judæis incoluntur.* (Philo., *legat. ad Caïum*, ed. græc. lat. Mangey.)

bat. Sous le règne d'Hérode Ier, on avait vu arriver en Syrie un corps de cinq cents cavaliers juifs babyloniens, qui passèrent au service de ce prince[1]. Leur chef, nommé Zamaris, fut l'aïeul de Philippe, général des troupes d'Agrippa II, dont il a été question plus d'une fois pendant la guerre de Judée.

A la même époque où Agrippa Ier adressait sa requête à l'empereur Caïus, on racontait, à Jérusalem, l'histoire de deux frères, chefs d'une des tribus guerrières établies de l'autre côté de l'Euphrate. Le récit de leurs succès aurait-il été embelli, il n'en prépare pas moins aux efforts faits, les armes à la main, par les Juifs de ces contrées aux jours de l'empereur Trajan, lorsque l'alliance, déjà ancienne, des défenseurs de Jérusalem avec les Parthes, produisit ses dernières conséquences.

Au nombre des villes situées entre l'Euphrate et le Tigre, que les populations juives occupaient, celles de Nisibe et de Néerda étaient surtout remarquables comme places fortes. Dans la suite, il appartint à cette même ville de Néerda, et aux deux autres villes babyloniennes de Sora et de Pundébita, d'acquérir une grande célébrité chez les Juifs, à cause des académies religieuses et nationales qui y brillèrent.

Dans Néerda, une femme veuve et pauvre avait

[1] *Judæum quemdam e Babylonia cum quingentis equitibus, qui omnes essent ex equo sagittarii... accersivit.* (Antiquit. judaic., lib. XVII, cap. 2, ed. Havercamp., p. 829.)

deux fils, qu'elle destinait à apprendre le métier exercé en ce temps, à Corinthe, par l'apôtre Paul, l'art de faire des toiles pour les vaisseaux ou pour la couverture des tentes. Un jour que les deux jeunes gens étaient arrivés trop tard à l'ouvrage, leur maître, non content de leur faire de violents reproches, en vint jusqu'à les frapper. Révoltés de ce traitement, les deux enfants de la femme veuve s'emparèrent des armes qu'on gardait dans la maison, appelèrent à leur aide plusieurs de leurs amis, et allèrent se réfugier assez près de Babylone. Dans ce lieu de refuge, l'Euphrate se bifurquait et permettait de s'assurer une bonne position de défense. Bientôt la petite troupe s'accrut. Après avoir bâti un château fort et mis à contribution les pays voisins, les deux jeunes chefs garantirent leur secours à toutes les populations qui voulurent entrer en alliance. C'était, comme aux jours des seigneurs du moyen âge, une manière d'agir qui tenait à la fois du protecteur et du brigand. Les soldats qu'on dirigea contre eux, de Babylone, furent battus.

Le prince, alors régnant chez les Parthes, Arsace XIX ou Artaban III, qui avait à soutenir des débats journaliers avec les grands de son empire, préféra se faire une ressource de la tribu guerrière que de travailler à sa destruction. La domination des deux chefs s'étendit, se régularisa et attira le concours de la plupart des Juifs habitants ces contrées.

Mais après une prospérité de quinze ans, l'amour perdit ceux que les chances de la guerre et les intérêts de la politique avaient respectés.

L'aîné des deux frères se nommait probablement Asiel ou Asinaïa (secours de Dieu), dont on a fait Asinée; l'autre frère s'appelait Aniel ou Aniam (affliction de Dieu ou affliction du peuple), qu'on a rendu par Anilée. Asiel n'offrait qu'une apparence chétive; Anilée, au contraire, était de noble aspect.

Un seigneur parthe fut envoyé pour gouverneur dans une des provinces voisines de l'établissement des deux frères. La femme de ce Parthe était d'une si grande beauté, qu'Anilée s'en éprit avec une passion dont rien ne put arrêter les effets. Déclarer la guerre au gouverneur, le vaincre, enlever sa veuve, l'épouser, fut pour lui une résolution aussi promptement exécutée que conçue. Bientôt, subjugué par sa propre conquête, il laissa inaugurer les idoles babyloniennes au milieu du camp des Juifs. Vainement les principaux de la nation adressèrent des remontrances au chef de la tribu guerrière. Leur zèle provoqua la mort de celui d'entre eux qui avait porté la parole. Asiel, dont l'indulgence avait été infinie pour son frère, se crut obligé de lui résister. Mais la nouvelle Hélène, effrayée de l'intervention d'un pareil rival, ne tarda pas à encourir l'accusation d'avoir employé le poison pour s'en défaire[1].

[1] *Sentiens sua causa tumultuari populum... veneno, quod*

Anilée, resté chef unique, tenta plusieurs entreprises qui lui réussirent. Ensuite la fortune l'abandonna ; ses concitoyens ne le soutenaient plus; il périt assassiné par des émissaires de Babylone.

Le contre-coup de sa mort retomba vivement sur la population juive de cette ville. Tant que les armes de la tribu, rangées sous le commandement des deux frères, avaient eu du renom, les habitants grecs ou indigènes de Babylone s'étaient tenus dans une extrême réserve à l'égard des habitants de race juive. Mais dès qu'on eut appris la ruine d'Anilée et de ses guerriers, les plaintes auxquelles leurs premiers succès et leurs excursions avaient donné lieu imprimèrent une nouvelle ardeur à des rivalités déjà anciennes.

Une grande partie des Hébreux établis à Babylone fut forcée de s'enfuir et de chercher un abri à Séleucie, sur le Tigre. Cette Séleucie orientale, fondée par le lieutenant d'Alexandre, chef de la dynastie des Séleucides, avait été destinée originairement à servir de centre au vaste empire de la Syrie grecque, qui s'étendit pendant un court intervalle de temps des bords de la Méditerranée au delà de l'Indus. On a dû même regarder comme une faute de la part des successeurs de Séleucus I[er] d'avoir abandonné Séleucie d'Orient et Babylone. Ils choisirent pour capitale la ville d'Antioche sur l'Oronte, dont la position aux bords de la Médi-

Asinæo in cibis miscuerat, hominem sustulit. (Antiquit. judaic., lib. XVIII, cap. 9, ed. Havercamp., p. 910.)

terranée correspondait à une des extrémités les plus éloignées, à un des points de la circonférence de leurs domaines. A mesure que le gouvernement central était devenu étranger aux populations de l'autre côté de l'Euphrate, ces populations avaient réagi. Les Parthes avaient profité du mouvement pour assurer leur puissance, et la domination grecque s'était vue refoulée en deçà du grand fleuve.

De même que les Juifs rencontraient à Babylone des partis rivaux et ennemis, de même à Séleucie, sur le Tigre, il existait de profondes inimitiés entre les Syriens indigènes ou Assyriens et les hommes de race grecque qui avaient continué à résider dans le pays après le renversement de la dynastie des Séleucides [1].

A l'arrivée des Juifs babyloniens dans Séleucie, les Syriens, plus faibles que leurs adversaires, avaient déterminé les nouveaux venus à se liguer avec eux contre les Grecs [2]. Mais, quelques années après, une peste, déclarée aux bords de l'Euphrate, fit affluer, vers Séleucie, un certain nombre d'habitants de Babylone. Ceux-ci détachèrent, à leur tour, les Syriens des Juifs, et firent, avec les Grecs, une coalition commune contre ces derniers [3].

[1] *Inter Græcos, in Seleucia, et Syros plerumque gliscebat seditio et discordia.* (Antiquit. judaic., lib. XVIII, cap. 9, p. 919.)

[2] *Ac Græci et seditione male habiti, cum cernerent se ex illa una re priorem auctoritatem recuperandam, si possent Judæos Syrosque dissociare...* (Antiquit. judaic., p. 915.)

[3] *Utrique non aliam certiorem amicitiæ tesseram sibi invicem*

Depuis ce temps, jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus, il était survenu beaucoup d'autres complications et revirements. Les débris de la guerre de Judée, réfugiés au delà de l'Euphrate, y furent accueillis, en général, avec sympathie. Leur résistance aux Romains avait inspiré beaucoup d'intérêt aux classes les plus nombreuses de la nation parthe, chez lesquelles le nom de Rome provoquait des sentiments non équivoques de crainte ou de haine.

Quoique les Parthes, contenus sous la main de leur roi Vologèse, n'eussent pas mis à profit la forte diversion produite par les affaires juives, les Romains tenaient leurs yeux sans cesse ouverts sur cet empire.

Un des princes auxiliaires qui avait pris le plus de part au siége et à la chute de Jérusalem, le jeune Antiochus, roi de Comagène, fut la première victime de leur préoccupation. Il devint un exemple de la promptitude avec laquelle les Romains savaient briser les instruments dont leur politique avait tiré tout le parti désirable. Samosate, capitale de la Comagène, acquérait une grande importance par sa position aux passages de l'Euphrate. Le gouverneur romain de Syrie accusa Antiochus d'entretenir des intelligences avec les Orientaux. Il ne servit à rien à ce roi d'avoir mis précédemment ses troupes, ses biens, sa personne

daturos esse existimabant, quam ut Judæos communi odio persequerentur. (Antiquit. judaic., lib. XVIII, cap. 9, p. 915.)

à la disposition de Titus : la dixième légion s'empara de Samosate. Antiochus, arrêté dans sa fuite, fut chargé de chaînes jusqu'à ce qu'un ordre de Vespasien l'en eût délivré. On réduisit son royaume en province romaine, et ce prince obtint, pour dernière grâce, de vivre à Rome avec une certaine aisance lui et ses fils.

CHAPITRE II.

Mort de Vespasien; catastrophes en Italie, à Rome pendant le règne de Titus; persécution universelle sous l'empire de Domitien.

Les Juifs restés sur le territoire de la patrie, après la ruine de leur capitale, travaillaient de tout leur cœur à s'y réorganiser. Les docteurs de quelque renom qui avaient survécu, et leurs disciples, reconnurent de nouveau une assemblée ou sanhédrin central. Selon la convenance ou la nécessité du moment, cette assemblée transporta son siége dans diverses localités, jusqu'à ce qu'elle eût fixé définitivement son séjour à Tibériade. Pendant plus de trois siècles, Tibériade devint une autre Jérusalem. Dans son sein les chefs de la Judée rétablirent tous les liens nationaux, tous les fils qui avaient été brisés par la guerre de Vespasien et de Titus. De Tibériade sortit l'intelligence dirigeante de la dernière insurrection générale sous les empereurs Trajan et Adrien; enfin, c'est là que nous entendrons proclamer la nouvelle loi de captivité et de dispersion des Juifs,

leur nouveau plan de fortification religieuse et morale.

Les traditions de l'Église assurent que Vespasien, avant de mourir, avait donné l'ordre de rechercher soigneusement en Asie tous les membres réels ou supposés de la famille de David. Le même ordre aurait été renouvelé avec plus d'insistance, quelques années après, par Domitien [1]. Ce fait n'a rien de surprenant. C'est une autre manière d'exprimer que l'empereur imposait aux autorités romaines de surveiller sans relâche la double révolte contre Rome, la double armée de messiaques ou chrétiens, dont la Judée était alors le foyer et qui prenaient également David pour chef idéal et pour type. Les partisans du David naturel, les Juifs messiaques de Jérusalem, les zélateurs ou chrétiens du règne de la loi, s'attaquaient directement à Rome comme puissance d'État, ne voulaient pas reconnaître la domination insupportable des Césars, leur autorité subversive de tout droit national, la légitimité de leur trône. Les partisans du David mystique, les messiaques de l'école de Jésus de Nazareth, ou les chrétiens de la foi, s'attaquaient surtout à l'autel du monde romain, et par la chute et le changement de l'autel, ne menaçaient pas moins de subversion le trône et l'empire.

La mort de Vespasien arriva le 21 juin de l'an 79 de l'ère actuelle. Dans les jours qui précédèrent,

[1] Euseb., *Hist. ecclesiast.*, lib. III, cap. 12 et 13, *ex Hegesip.*

ce prince, éclairé sur les dangers de son état, en parlait sans aucune émotion. Il lui échappa même une allusion railleuse et piquante à la religion de la divinité des empereurs qu'Auguste avait inaugurée un siècle auparavant et qui, sous l'empereur Caïus, en particulier, était devenue pour les Juifs la cause de si grands désastres. « Il me semble que je commence à devenir dieu, » dit en riant le malade à ses amis. Presque au moment d'expirer, une parole plus noble était sortie de sa bouche. Vespasien exigea qu'on le fît descendre de son lit, par la raison qu'un empereur romain devait mourir debout [1].

Le règne de Titus n'excéda pas vingt-six mois. Dans ce court intervalle, trois grandes catastrophes se succédèrent avec une telle rapidité, qu'aux yeux prévenus des Juifs ces catastrophes purent passer facilement pour une vengeance divine de la ruine de Jérusalem et du temple. Toute l'Italie méridionale fut effrayée par un embrasement extraordinaire du Vésuve. Des masses de cendres et de laves ensevelirent les deux villes célèbres de Pompeïa et d'Herculanum, dont les générations modernes ont exhumé et rétabli les ossements. La peste éclata avec une furie qui ne le céda en rien, dit Suétone, à tout ce que ce fléau avait offert de plus affreux dans aucun autre climat. Pendant quelque temps, au sein de Rome et dans la cam-

[1] *Ut, inquit, puto, deus fio... imperatorem ait stantem mori oportere.* (Sueton., *in Vespas.*, §§ 23, 24.)

pagne voisine, le nombre des morts s'éleva, par jour, jusqu'à dix mille[1]. Enfin, trois jours entiers et trois nuits, cette même ville de Rome fut éclairée à la lueur d'un incendie qui dévora plusieurs édifices. Les flammes semblèrent s'arrêter de préférence sur le sanctuaire des divinités païennes, sur le Capitole, dont on venait à peine de rétablir l'enceinte, et que nous avons vu détruire d'une façon si misérable au moment de l'élévation à l'empire de la famille des Flaviens.

Les défenseurs de la nationalité juive ne se contentèrent pas d'attacher un sens religieux à ces catastrophes; ils imaginèrent toute sorte d'interventions pour expliquer la fin précipitée du destructeur de Jérusalem. On le représenta victime d'un spectre qui se dressait sans cesse devant lui, en proie à une agitation d'esprit alimentée par le souvenir de toutes les cruautés auxquelles ce prince avait présidé. Dans la légende juive relative à Titus, le remords supposé de son âme reçoit une forme allégorique, celle d'un ver rongeur. C'est un exemple assez intéressant du genre de récits familier au génie des Arabes qui, pour se distraire des chagrins dont leur cœur a été frappé ou pour abréger, sous la tente, la longueur des nuits, aiment à raconter ou à entendre raconter les événements du monde, revêtus des travestissements les plus bizarres.

[1] *Item pestilentia, quanta non temere alias.* (Sueton., *in. Tit.*, § 8; *Dio in Tit.*; Euseb., *Chronic.*)

D'après la légende, Titus, maître du temple, y introduisit une prostituée. Son glaive perça le voile du temple, et on en vit couler du sang. Ensuite, Titus enveloppa dans ce voile le livre de la loi, tous les vases sacrés, et les fit porter sur son vaisseau. Pendant la route, une grande tempête le menaça de naufrage. Alors le destructeur de Jérusalem s'écria : « Le dieu des Juifs n'a donc quelque force que sur mer! Pharaon a péri dans les flots, Siséra y a péri également; il me menace moi-même de m'y engloutir. Si ce dieu est tout-puissant, qu'il me combatte sur terre. » Aussitôt une voix se fit entendre et dit : « Méchant, fils de méchant, j'ai produit une petite créature qui s'appelle moucheron, viens sur terre et elle te fera la guerre. » Or, un moucheron entra dans les narines de Titus, monta à son cerveau et le rongea pendant sept ans. Un jour qu'il passait devant la boutique d'un forgeron, le bruit des coups de marteau arrêta le rongement de l'insecte. Titus fit venir auprès de lui un homme à qui il donna quatre pièces d'argent par jour pour frapper sans cesse avec son marteau. Pendant trente jours ce moyen lui réussit; mais après ce temps, le moucheron, accoutumé au bruit, se mit de nouveau à le ronger. Pinrhas ou Phinées, fils d'Érouba, ajoute la légende, était présent, avec les principaux de Rome, lorsque Titus mourut. Il a rapporté qu'on lui ouvrit le crâne et qu'on y trouva le moucheron gros comme une hiron-

delle, ayant des ongles de fer et un bec d'airain[1].

Domitien fut accusé de s'être ouvert le chemin au trône en empoisonnant son frère. Sous sa détestable influence, Julie, fille de Titus, née le jour de la prise de Jérusalem, mourut déshonorée. Domitien l'enleva à son époux, et la traîna publiquement à sa suite en qualité de sa maîtresse. Après avoir forcé sa malheureuse nièce de se faire avorter, il la vit, sans émotion, expirer au milieu de ces criminelles douleurs.

Les tribus calédoniennes, les peuples d'Écosse, levèrent l'étendard de la révolte au début de ce règne, et la substance de leurs griefs a été recueillie dans l'histoire, de manière à justifier d'avance les nouveaux projets de soulèvement que les Juifs nationaux ne cessaient de nourrir. « Ne croyez pas échapper à la tyrannie des Romains par l'obéissance et la soumission, s'écrièrent les chefs écossais. Depuis qu'ils n'ont plus de terre à ravager, les spoliateurs du monde fouillent jusqu'au sein des mers. Si une population est riche, ils s'en rendent maîtres par avarice ; si elle est pauvre, par ambition. L'Orient et l'Occident ne peuvent les assouvir... Détruire, égorger, piller, est le droit de leur empire, et quand un pays a été changé en solitude par leurs armes, ils appellent cela y faire régner la paix[2]. » Ce fut en conséquence des services rendus dans cette guerre, et

[1] Talmud, *Guillin seu de divortiis*, f. 57 ; Aïn Jacob, § 22.

[2] *Quos non Oriens, non Occidens satiaverit... Auferre, tru-*

surtout grâce au génie historique de son gendre, que le beau-père de Tacite Agricola obtint une grande renommée. Toutefois, les succès des généraux de Domitien, dans la Calédonie et en d'autres climats, n'altérèrent en rien le caractère essentiel de la nouvelle phase d'existence dans laquelle la ruine de Jérusalem venait de faire entrer Rome. Jusqu'alors, cette dernière puissance avait été occupée à envahir. Désormais, elle sera en butte à des attaques incessantes; ici les Juifs et les chrétiens, là les barbares. Un jour viendra où toute l'activité de Rome sera employée à résister à son tour aux invasions, à se débattre contre un travail de désorganisation intérieure et extérieure.

Il appartenait aux Daces, aux populations répandues dans les contrées qui forment aujourd'hui la Moldavie et la Hongrie, de donner naissance au premier événement caractéristique de cette ère nouvelle. Décébale, roi des Daces, prit l'offensive contre Rome, et fit accepter à l'empereur lui-même un traité honteux. Sans doute, les armes romaines ne tardèrent pas à se venger de ce traité; sans doute, les Daces furent punis, et Trajan fit inscrire leur défaite sur la belle colonne monument de sa victoire; mais le coup était porté, la plaie de Rome commençait à s'ouvrir. Quelques grands princes réussirent à pallier le mal, à en ralentir les progrès. Inutiles efforts.

cidare, rapere falsis nominibus imperium. Atque ubi solitudinem faciunt, pacem appellant. (Tacit., *Vit. Agricol.*)

La plaie s'étendit ensuite avec d'autant plus de promptitude qu'on l'avait quelque temps réprimée. Rome offrit l'exemple des revirements familiers à l'esprit humain. Après avoir ruiné Jérusalem de fond en comble et s'être moquée impitoyablement de son culte, ce fut à cette cité même, au dieu des Juifs et aux prophètes juifs, que la ville des Césars et de Jupiter-Tonnant se vit forcée d'aller demander une nouvelle séve, un nouveau principe d'existence.

L'infamie du règne de l'empereur Domitien est connue de tous. Les événements, autant que leur propre impulsion, précipitaient les Juifs dans leurs derniers efforts à main armée. L'avidité et la cruauté du prince ne laissèrent aucune classe de l'empire à l'abri de ses atteintes. Le nombre des supplices devint si grand à Rome qu'on renonça à y tenir le registre des condamnations. Chaque jour les têtes des victimes étaient suspendues en trophée autour de la tribune aux harangues. Tacite, témoin oculaire, raconte que la mer se couvrit d'exilés; les rochers où on les confinait furent baignés de leur sang.

Cette persécution universelle livra spécialement les Juifs à la fiscalité impériale. La misère de leur situation est éclairée par les souvenirs personnels de Suétone, joints aux satires de Juvénal, dont le talent brillait à cette époque, et aux épigrammes de Martial. « Domitien, épuisé à cause de ses dépenses, dit Suétone, n'eut plus d'autre pensée que

de dépouiller, par tous les moyens, les vivants et les morts. Il suffisait d'avoir un accusateur pour être reconnu criminel. La moindre parole, l'action la plus innocente était tournée en crime de lèse-majesté. On confisquait les héritages dès qu'une seule personne prétendait avoir entendu déclarer au défunt que César était son héritier. Les Juifs, entre autres, eurent à supporter toutes les mesures les plus acerbes du fisc. On poursuivait également ceux qui étaient dénoncés pour vivre à Rome sans en avoir fait la déclaration publique, et ceux qui dissimulaient leur origine dans l'espoir d'échapper aux tributs imposés à leur nation. Pendant que j'étais encore enfant, ajoute l'historien, je me rappelle avoir vu un agent impérial, un procurateur, faire visiter, au milieu d'une grande foule, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, afin d'obtenir la preuve s'il était ou non circoncis, s'il appartenait à la Judée [1]. »

La troisième satire de Juvénal est celle qui dépeint, sous les formes suivantes, l'affreuse misère où la destruction de leur patrie, la perte de leurs champs paternels, le découragement de l'exil et les violences impériales, avaient réduit la plus grande partie des Juifs établis depuis longtemps dans la capitale de l'empire, et récemment réfugiés. « Voyez les lieux où Numa s'entretenait de

[1] *Interfuisse me adolescentulum memini, cum a procuratore frequentissimo consilio inspiceretur nonagenarius senex, ani circumsectus esset.* (Sueton., *in Domitian.*, § 12)

nuit avec la nymphe son amie; maintenant la forêt et les temples de la fontaine sacrée sont loués aux Juifs qui n'ont, pour tout meuble, qu'un panier à ramasser du bois et un peu de foin pour se coucher. Chaque arbre paye un tribut à ce peuple. Les muses qui habitaient ces lieux ont pris la fuite, et la forêt entière semble réduite à mendier[1]. »

Néanmoins, Martial, à son tour, atteste indirectement qu'en ces jours mêmes de misère, les Juifs de Rome étaient loin de rester étrangers à la culture des arts. Une de ses épigrammes, dans laquelle l'auteur livre à la publicité la honte de ses propres mœurs et des mœurs romaines, est dirigé contre un poëte juif, qu'il regardait comme son détracteur. Le trait d'esprit obligé repose sur le préjugé populaire, dont j'ai indiqué précédemment l'origine, et qui avait fait attribuer aux habitants de Jérusalem de conserver en secret une tête d'âne dans leur temple et de l'adorer. « D'où viens que tu pâlis d'envie et que tu décries partout mes œuvres? Je l'ignore; mais tu le sais, toi, poëte circoncis. Je ne m'informe pas non plus pourquoi tu pilles mes vers et tu les dénatures. Ce qui me tourmente, c'est qu'un enfant de Solyme ait voulu m'enlever le jeune garçon réservé à mes

[1] *Hic ubi nocturnæ Numa constituebatur amicæ,*
Nunc sacri fontis nemus et delubra locantur
Judæis, quorum cophinus fœnumque supellex :
Omnis enim populo mercedem pendere jussa est
Arbor, et ejectis mendicat Sylva camœnis.
Juven, *Satir.* III.

plaisirs. Tu nies le fait, et tu jures par le temple du dieu Tonnant. Je ne te croirai jamais, ô poëte circoncis, tant que tu n'auras pas juré par l'âne-dieu [1]. »

Une autre épigramme de Martial n'est pas moins curieuse à reproduire. Sous le nom de la courtisane Célia, dont il prétendait avoir à se plaindre, et qui, peut-être, n'est ici qu'une allégorie de Rome elle-même, le poëte fait l'énumération des peuples dont l'apparition, dans cette cité, semblait d'un fatal augure pour sa puissance à venir. Les Juifs sont loin d'y être oubliés. « O Célia ! tu accordes tes faveurs aux Cattes, aux Germains, aux Daces. Tu partages ta couche avec les Ciliciens, les habitants de la Cappadoce. L'amateur de Memphis arrive vers toi, de la ville d'Alexandrie; le noir Indien des eaux de la mer Rouge. Les caresses des Juifs sont loin de te déplaire. Les Alains ne passent pas vainement à ta portée sur leurs chevaux sarmates. Pourquoi donc, jeune fille de Rome, est-ce aux Romains seuls que tu fermes tes bras [2]? »

[1] *Quod nimium lives, nostris et ubique libellis*
Detrahis, ignosco : verpe poeta, sapis...
Ecce negas, jurasque mihi per templa Tonantis,
Non credo : jura, verpe, per Anchialum.
(Mart., lib. xi, epig. 94.)

[2] *Das Cattis, das Germanis, das, Cœlia, Dacis :*
Nec Cilicum spernis, Cappadocumque toros ;
Et tibi. . . . .
Navigat, a rubris et niger Indus aquis :
Nec recutitorum fugis inguina Judæorum...
(Mart., lib. vii, epig. 29.)

Le dix-huitième jour du mois de septembre de l'an 96 de l'ère actuelle mit fin au règne de Domitien.

Le genre de mort qui lui fut réservé confirma, de nouveau, les Juifs dans la pensée qu'une vengeance divine pesait sur la famille Flavienne. Il serait impossible d'imaginer une scène plus remplie de dégoût et d'horreur, que celle où le second fils de Vespasien, le frère de Titus, eut à se débattre, corps à corps, sous les coups d'un meurtrier. Les plus proches parents de l'empereur et les principaux de sa cour avaient ourdi une conspiration contre lui. Au premier rang des complices, on comptait la femme de Domitien, l'impératrice Domitia, qui s'était rendue célèbre par sa passion effrénée pour un pantomime, nommé Pâris; on y comptait les deux préfets du prétoire, les deux maîtres de la chambre du prince, et à leur tête l'intendant de la maison d'une nièce de Domitien, fille de sa sœur.

Cet intendant, nommé Étienne, était accusé de malversations dans l'administration des biens de sa maîtresse. Il se proposa et fut accepté pour l'exécution du complot. Quelques jours à l'avance, Étienne parut au palais avec le bras gauche en écharpe, comme si une grave blessure le faisait souffrir. A l'heure indiquée, il demanda à présenter à l'empereur un mémoire où l'on était censé dévoiler le plan d'une nouvelle conjuration. Tandis que Domitien lisait le mémoire avec avi-

dité et avec effroi, Étienne saisit un poignard caché dans l'écharpe de son bras gauche, et l'en frappa au bas-ventre. Malgré la violence du coup, l'empereur eut la force de se jeter sur son meurtrier, de lutter avec lui et de le terrasser. En même temps il cria à un enfant esclave, qui ne quittait jamais sa chambre, de lui apporter l'épée placée sous le chevet de son lit, et d'appeler les gardes. L'enfant courut à l'épée, la tira du fourreau; mais la poignée seule y restait, la lame avait été enlevée. L'enfant voulut appeler les gardes; toutes les portes de l'appartement étaient fermées. Alors la lutte devint affreuse. D'un bras, Domitien serrait son assassin en désespéré, afin de lui ôter les moyens de frapper de nouveaux coups; de l'autre bras, il cherchait à s'emparer du poignard d'Étienne, lame à deux tranchants soigneusement affilée. Dès que la main de l'empereur eut saisi l'arme fatale, ses doigts tombèrent mutilés. Le malheureux prince rugit de son impuissance et ne s'attacha plus qu'à enfoncer les tronçons sanglants de ses doigts dans les yeux de son adversaire. Un renfort de conjurés mit fin à cet effroyable combat. Des douze premiers Césars, Domitien était le huitième qui périssait de mort violente.

On regarde comme certain que la vie de Flavius Josèphe ne se prolongea point au delà de ce règne. Ses derniers mémoires portent la date de la treizième année de Domitien, dont la puissance n'excéda pas quinze ans. L'ex-gouverneur de la

Galilée avait adressé son livre des Antiquités juives à un personnage de Rome appelé Épaphrodite. Il n'existe pas de personnage de ce nom plus connu aujourd'hui que l'affranchi secrétaire de Néron. On a conclu de là que Josèphe avait été enveloppé dans la disgrâce de cet affranchi, qui périt vers la fin du règne de Domitien, et de l'ordre de l'empereur. Il serait également permis d'admettre que Josèphe tomba victime de la ruine de la famille Flavienne, qui n'avait cessé de le protéger et de lui accorder des grâces. Une troisième supposition, moins probable que les précédentes, pourrait encore attribuer à la prudence naturelle de Flavius de s'être résolu depuis lors à vivre dans une profonde obscurité et à y mourir. Il laissa deux fils nommés Juste et Simonide. On estime aussi que le roi Hérode-Agrippa II ou Agrippa le Jeune, dont il a été parlé tant de fois dans les guerres de Vespasien et de Titus, atteignit la fin de sa carrière sous l'empire de Domitien. Toutefois, certaines paroles qui nous sont parvenues de l'historien juif Justus de Tibériade sembleraient indiquer que la vie de ce prince se prolongea jusqu'à la troisième année du règne de Trajan, correspondant à la soixante et quatorzième année de l'âge d'Agrippa. Les médailles qui nous restent de lui sont nombreuses; elles portent, entre autres figures, une tente en façon de parasol. On n'a aucune indication précise sur la date de la mort de sa sœur, la reine Bérénice.

Le vieux Nerva, élevé à l'empire après Domitien, n'exerça le pouvoir que quinze mois, et prononça des décrets réparateurs des persécutions précédentes. On connaît la défense textuelle consignée dans un de ces décrets : aucune accusation ne devait être suscitée contre personne pour cause de judaïsme [1]. L'apôtre Jean, que les autorités romaines d'Asie avaient confiné sur le petit rocher de Patmos, sortit alors de son exil. Les chrétiens nazaréens, ou les disciples de l'école de Jésus de Nazareth, fondée sur l'autorité absolue de l'amour et de la foi, n'avaient pas été moins exposés aux violences que les messiaques de Jérusalem ou les chrétiens zélateurs de l'alliance future des nations, fondée sur le règne de la loi, de l'intelligence et de la justice. Les Romains ne faisaient encore aucune distinction formelle entre les deux classes opposées de partisans et imitateurs du nom et de l'œuvre de David.

La faiblesse d'âme de Nerva arrêta l'effet de ses bonnes intentions. Heureusement pour Rome, il désigna comme son successeur à l'empire, un homme auquel son seul mérite avait servi de recommandation, Trajan, qui n'était ni de ses parents, ni de ses amis. Le règne de Trajan devint pour les Juifs une des époques les plus mémorables de leur histoire. Ce fut vers la fin de ce règne

[1] *Exulesque restituit... Nec cæteris quemquam impietatis, aut ritus judaici accusare permisit.* (Dio, lib. LXVIII, § 1, ed. græc.-lat. Reimar., p. 1118.)

que commença, en Asie et en Afrique, leur dernière et grande guerre nationale, qui n'eut son entière solution que sous l'empire d'Adrien. J'ai déjà annoncé que Trajan mourut en Syrie victime de cette guerre. Il y fut frappé moralement par le côté le plus sensible de son âme, dans sa vanité exagérée de conquérant, dans sa prétention d'égaler, de surpasser Alexandre.

CHAPITRE III.

Règne de Trajan; nouvelle guerre des Juifs en Afrique, en Syrie et dans l'île de Chypre.

On se souvient que le père de l'empereur Trajan commandait en Judée la dixième légion pendant les campagnes de Vespasien. Ce chef s'était distingué à l'attaque de la ville galiléenne Japha, au siége de Tarikhée, et dans la conquête des districts situés sur la rive gauche du Jourdain. L'Espagne lui avait donné le jour. Sa famille descendait des colonies militaires qui, du temps de Scipion, avaient été établies dans la Bétique, aujourd'hui l'Andalousie. Ulpien Trajan, son fils, né à Italica ou Séville vieille, fut le premier étranger à l'Italie qu'on revêtit de la pourpre impériale. Dans sa jeunesse il avait suivi son père en Syrie jusqu'à l'Euphrate : c'est de là que lui vint sans doute l'idée dominante, l'idée fixe de son règne, l'ambition de jeter un éclat militaire en Asie, qui le fit ranger à la hauteur et au-dessus de l'ancien conquérant macédonien. Ulpien Trajan avait quinze ans au moment du siége de Jérusalem, à

peine quarante-trois ans quand on le porta à l'empire. Sa taille était élevée, son aspect majestueux, son tempérament fort. Une singularité se faisait remarquer dans sa personne : ses cheveux le disputaient en blancheur à ceux des vieillards. La droiture d'esprit de Trajan et ses qualités d'homme d'État n'ont jamais été contestées. Les lettres qui nous restent de cet empereur en fournissent le témoignage.

Le commencement de son règne correspond à la fin du premier siècle de l'Église. En ce temps-là mourut l'évangéliste Jean, apôtre chéri de Jésus. Cet apôtre avait survécu à tous ses collègues. Sa mort sert de limite naturelle à la première phase d'existence du christianisme nazaréen, à l'époque d'origine et de formation ou l'époque juive du nouvel institut dont j'ai fait le sujet de mon histoire intitulée : *Jésus-Christ, sa doctrine et le premier siècle de l'Église.*

Dès le commencement du même règne de Trajan, la religion romaine, alors universelle, le paganisme, sentit la nécessité de résister de toutes ses forces. Elle se trouvait comme livrée à l'invasion des deux théories relatives au royaume du Christ qui étaient propagées de tous côtés et avec ardeur par les deux écoles opposées, de Juifs proprement dits, et de disciples du maître de Nazareth, par les messiaques ou chrétiens de l'ordre de Moïse et de la loi, et par les messiaques ou chrétiens de Jésus et de la foi.

Une des provinces de l'Asie Mineure avait pour gouverneur Pline le jeune, ami intime de Tacite, et panégyriste de Trajan. L'état de cette province montre que les décrets portés contre les Juifs et contre tous les hommes suspects d'appartenir à quelqu'une des variétés du judaïsme, étaient restés en pleine vigueur. Les adoucissements prescrits au nom du précédent empereur Nerva n'y avaient été qu'éphémères. Les dénonciations, les accusations, les libelles anonymes se multipliaient. Tous les sectateurs du règne de Christ, soit qu'ils reconnussent Jésus, fils de Marie, pour maître et pour dieu, soit qu'ils songeassent à un représentant tout autre de David, inspiraient de plus en plus un sentiment de crainte et de haine à une grande partie des populations. Les hommes des classes supérieures, eux-mêmes, qui s'étaient montrés longtemps pleins d'indifférence pour leur vieux paganisme, et qui ne lui avaient pas épargné les traits du ridicule, furent émus en sa faveur. Ils ne virent pas de sang-froid l'autel et l'empire, les dieux immortels et l'autorité des Césars en butte aux attaques d'une race qui, au revers de ses rares qualités, dévoilait de nombreux défauts, et contre laquelle on leur avait transmis, dès l'enfance, une foule de préjugés et de fables.

Une réaction religieuse fut opérée. On se piqua partout d'un retour de zèle. Les esprits superficiels auraient pu croire que les dieux revenaient. Sous la date de la septième année du règne de

Trajan, la trente-cinquième depuis le siége de Jérusalem, Pline écrivait en ces termes à l'empereur : « Le mal causé par les sectateurs de Christ n'est pas sans remède. Les temples de nos dieux, qui étaient déserts, sont repeuplés ; les sacrifices solennels, longtemps interrompus, ont repris leur éclat. Les victimes, pour lesquelles on ne trouvait plus d'acheteurs, abondent [1]. »

Une des conséquences immédiates de cette nouvelle réaction fut de précipiter la dernière guerre nationale des Juifs. En aucun cas, les débats des deux écoles opposées de messiaques ou chrétiens avec Rome, ne pouvaient être vidés de la même manière. Cela tenait surtout à la différence de leurs principes, à la différence de leur mission. J'ai déjà dit que le peuple de Jérusalem avait à remplir une double condition religieuse et politique, afin de conserver, même après sa chute, le droit de réapparaître tôt ou tard et moralement dans les révolutions que le cours des siècles réservait aux diverses branches de la famille universelle d'Adam. En sa qualité d'école religieuse, il fallait que le monde se trouvât dans l'impossibilité de lui reprocher jamais d'avoir altéré ou modifié le principe de l'unité divine, de s'être plié, sous quelque prétexte que ce fût, au principe caractéristique du paganisme romain, qui consistait à se

[1] *Certa satis constat prope jam desolata templa celebrari, et sacra diu intermissa repeti, passimque venire victimas, quarum adhuc rarissimus emptor inveniebatur.* (Plin., l. x, epist. xcvii.)

prosterner devant des divinités à formes visibles, devant des divinités à figure d'homme et de femme. Sous le rapport politique et comme défenseur du principe de nationalité, il fallait également que le monde se trouvât dans l'impossibilité de reprocher un jour à ce peuple d'avoir accepté le joug romain avant d'avoir épuisé toutes ses forces, tout son sang pour le secouer, avant d'avoir lutté corps à corps, et jusqu'au dernier soupir, contre l'aristocratie des Césars, contre la tyrannie dominante à l'époque où sa chute est arrivée.

L'école du messianisme nazaréen ou christianisme de Jésus, n'était pas assujettie aux mêmes conditions : elle pouvait transiger sur l'un et sur l'autre principe. D'une part, le caractère de divinité extérieure et visible attribué à la personne du fils de Marie formait une occasion naturelle d'accommodement avec la religion de la vieille Rome, qui reposait sur l'existence des divinités visibles. D'autre part, le renoncement au monde présent que cet ordre de christianisme proclamait, et, par suite, son indifférence absolue pour le principe temporel de nationalité, ne le mettaient pas inévitablement aux prises avec l'autorité des Césars. Aussi, quand deux frères, deux amis, rangés sous les bannières des deux messianismes ou christianismes différents, se retrouvaient à discuter ensemble au seul point de vue de la pratique naturelle et du succès, le chrétien mystique adressait à l'autre à peu près les mots suivants, qui ont

eu leur réalisation dans les événements ultérieurs de l'histoire : « Vous voulez vous délivrer du joug de Rome par les armes, vous y périrez; vous vous montrez attachés aux intérêts de la terre et tous les intérêts de la terre se ligueront contre vous. La prudence des serpents vous est étrangère. Vous gâtez, vous empirez la situation. Au contraire, laissons à l'écart les intérêts du monde et la puissance des Césars. Les hommes, même les plus austères, vivent d'émotions et d'illusions bien plus que de vérité. Sachons nous emparer des imaginations et des cœurs. Dès que la vieille religion de Rome aura été renversée, l'ordre social correspondant suivra le même sort. La terre recomposée nous appartiendra comme dépendance inséparable du ciel, et nous deviendrons nécessairement les arbitres suprêmes des intérêts et les dispensateurs de la puissance du nouvel empire. »

Dans le cours de ses exploits, Trajan poursuivit d'abord sur les Daces la vengeance du traité honteux consenti par Domitien. Le roi Décébale, vaincu, se tua, et on lui coupa la tête, qui fut envoyée à Rome. Mais dans la place du Forum, où cette tête resta exposée, si les lèvres glacées du Germain avaient ressaisi un moment la faculté de se mouvoir, elles auraient pu dire aux Romains que leur victoire n'était plus qu'un temps d'arrêt, que des flots de nations germaines briseraient bientôt les frontières de l'empire, et qu'un jour

viendrait où, sous la domination pesante de ces mêmes Germains, l'Italie entière, asservie, humiliée, aurait à accomplir une longue période d'expiation.

L'un des hommes qui servit le mieux Trajan dans la guerre des Daces, Lusius Quietus fut celui dont le bras réprima, quelques années après, l'insurrection des Juifs d'Asie. Lusius était Mauritanien ou More d'origine. Son mérite militaire l'avait porté, de la condition de simple cavalier, au commandement des troupes mores que Rome entretenait dans ses armées. Mais de graves malversations, dont il fut alors accusé, l'avaient fait dépouiller de son commandement. Au jour de la guerre des Daces, Trajan ne voulut pas se priver de ses services. Les actions de Lusius eurent tant d'éclat, que l'empereur lui accorda toute sa confiance; il en fit son principal compagnon d'armes, l'amena dans toutes ses conquêtes d'Orient, et entretint même la pensée de le désigner pour son successeur à l'empire.

En la huitième ou neuvième année de son règne, Trajan se transporta en Asie plein d'impatience d'y jouer le rôle de nouvel Alexandre. Il réduisit en provinces romaines l'Arménie et l'Arabie Pétrée, traversa l'Euphrate et imposa un traité aux Parthes. Le roi des Parthes, Vologèse, était mort après quarante ans de règne. Il avait eu pour successeurs Arsace XXIV ou Pacorus, et celui-ci, Arsace XXV ou Cosroës. Ensuite Trajan soumit

les bords de la mer Noire et les populations du Caucase. Mais, à partir de ces derniers succès, les documents font défaut. Pendant cinq ou six années on perd tout à fait de vue la marche du conquérant; nul ne peut dire avec certitude ni en quelle année il retourna à Rome ni combien de temps il y resta. Ce n'est pas que les contemporains de Trajan eussent négligé d'écrire sur sa vie et sur ses conquêtes. Les histoires de son règne étaient nombreuses. Trajan lui-même, à l'exemple de César pour les Gaules, de Vespasien pour la Judée, avait rédigé des commentaires; mais le temps a presque tout emporté. Heureusement pour la popularité de sa renommée, la colonne Trajane est restée debout et a résisté, dans Rome, à l'irruption des barbares.

Le fil des expéditions de Trajan ne se laisse ressaisir qu'en l'année même qui précéda, en Syrie et en Afrique, le nouveau mouvement national des Juifs. Ici l'ordre de succession des événements est d'un grand poids, et les documents originaires, quoique assez restreints, sont féconds et explicites.

En l'année 115 de l'ère actuelle, au mois de janvier, Trajan se trouvait à Antioche de Syrie. Il était occupé à y rassembler et organiser les troupes qui, selon ses projets, devaient réduire définitivement l'empire des Parthes en province romaine, et faire flotter ses étendards dans toutes les régions témoins de la gloire d'Alexandre. Un

tremblement de terre violent faillit renverser la ville entière d'Antioche et coûter la vie à l'empereur. Les populations du paganisme n'étaient pas moins avides de merveilleux et de légendes que les deux écoles de Juifs et de chrétiens. Dion assure que Trajan fut enlevé au danger d'être écrasé par un être mystérieux, doué d'une taille et d'une force surhumaines [1].

Après avoir repassé de nouveau l'Euphrate, traversé la Mésopotamie et franchi le Tigre, le conquérant s'empara du petit royaume de l'Adiabénie, dont les princes ont pris une si grande part aux affaires précédentes de Jérusalem. Combien son cœur dut battre d'émotion en admirant les lieux où le héros macédonien, son modèle, avait remporté les victoires d'Arbelle et de Gangamèle! L'Assyrie et la Babylonie cédèrent à ses armes. La ville principale des Parthes, Ctésiphon, offrit à Trajan l'occasion d'une entrée triomphale. Le roi Cosroës avait pris la fuite sans combat. Sa fille et le trône d'or, signe de la majesté des rois parthes, tombèrent au pouvoir du vainqueur. On aurait dit que tout chemin s'aplanissait sous les pas de Trajan, que nul obstacle ne pouvait être opposé à ses enseignes. Ravi de tant de conquêtes, et cédant à l'espoir d'en augmenter le prestige, ce prince descendit le Tigre, traversa le golfe Per-

[1] *Nam inusitatæ quidam et plus quam humanæ vir magnitudinis, accedens eum eduxit foras.* (Dio, *in Traj.*, ed. Reimar, p. 1140.)

sique, et côtoya l'Océan jusqu'à la mer Rouge. Là, il témoigna hautement le regret de n'être plus assez jeune pour voler à la conquête de l'Inde sur les traces d'Alexandre. Aux bords de la mer Rouge, Trajan s'empara de la ville d'Aden, une des clefs de cette mer, qui, de nos jours, vient de reprendre un si grand intérêt aux yeux de la politique et du commerce.

Du sein de l'Arabie Heureuse, qu'il parcourut en tous les sens, Trajan envoya à Rome les listes interminables de ses victoires. Jamais les sénateurs n'avaient entendu parler des peuples mentionnés dans ses rapports ; il leur était même impossible d'en prononcer les noms [1]. On adressa, en réponse au prince, tous les témoignages imaginables d'admiration et de flatterie. Le sénat écrivit à Trajan qu'il avait voté pour lui, non pas les honneurs d'un seul triomphe, mais autant de triomphes que son cœur daignerait en obtenir [2]. Enfin, le conquérant reprit la voie du golfe Persique. Désireux de pousser jusqu'au bout l'imitation de l'ancien maître de l'Asie, il alla goûter, à Babylone, le prix de ses exploits. Le séjour de cette ville ne lui fut pas moins fatal qu'à Alexandre. Trajan se vit bientôt obligé de commencer le mouvement de retraite dont sa défaite et sa mort furent le résultat.

[1] *Neque cognoscere, neque nominare satis poterat.* (Dio, lib. LXVIII, *in Trajan.*, ed. græc.-lat. Reimar, § 29.)

[2] *Multa ei decrevit senatus; sed in primis, ut triumphos quotquot vellet celebraret.* (Ibid., § 28.)

L'empereur avait reçu la nouvelle de l'insurrection générale des Juifs, qui venait d'éclater sur tout le littoral de la Méditerranée asiatique et africaine. La révolte, communiquée à la rive gauche de l'Euphrate, menaçait de ranimer les Parthes et toutes les populations soumises, de faire crouler, en un jour, tout un échafaudage de conquêtes beaucoup moins solide que brillant.

L'île de Chypre, l'Égypte, Cyrène, étaient les trois points où la révolte juive avait levé l'étendard, presque simultanément, et fait de rapides progrès.

Depuis longtemps l'exploitation des mines de cuivre avait attiré beaucoup de Juifs dans l'île de Chypre. L'empereur Auguste donna le fermage de ces mines au roi de Judée, Hérode Ier, à condition d'en recevoir la moitié des revenus[1]. Pendant les guerres successives de la Judée, une foule de familles étaient allées s'établir à Chypre. Cette île, située dans l'angle qui naît de la jonction de la côte de Syrie avec le rivage méridional de l'Asie Mineure, regardait d'un côté la Phénicie, de l'autre la province de Cilicie, dont Tarse formait le chef-lieu. C'était dans l'île de Chypre que l'ex-pharisien Saül, devenu disciple de Jésus, avait changé son nom en celui de Paul. Les Actes des apôtres montrent qu'il existait, dans toutes les

[1] *Cæsar ei dimidium æris cyprii donavit, et alterius dimidii curam commisit.* (Antiquit. judaic., lib. xvi, cap. 4, ed. Havercamp., p. 796.)

cités de l'île et particulièrement à Salamis, des assemblées ou synagogues nombreuses.

En se rendant maîtresse de l'île de Chypre, l'insurrection avait songé à se ménager une bonne position de défense. Elle espérait s'y faire un centre d'action d'où l'on pourrait ébranler, contre les Romains, une partie de l'Asie Mineure et la haute Syrie. Le mouvement des Juifs de la Palestine entraînait la Syrie inférieure. Enfin, sur les côtes d'Afrique, et sans parler de l'intérieur des terres, ce même mouvement n'embrassait pas moins de deux cents lieues.

Si dans ces diverses régions une partie des populations n'eût pas prêté secours ou montré de la sympathie aux Juifs, on serait à comprendre qu'ils eussent soutenu, à eux seuls, une si grande guerre. Mais les événements de la fin du règne de Trajan et le commencement du règne d'Adrien tranchent toute difficulté. Des indications formelles prouvent qu'en Asie, en Afrique, même en Europe, le feu de l'insurrection juive s'était communiqué avec promptitude, et qu'à un certain jour toutes les populations semblèrent divisées seulement en deux camps, romain et antiromain.

Trajan se hâta d'envoyer Marcus ou Martius Turbo, de l'ordre des chevaliers, contre les Juifs soulevés aux bords de la Méditerranée. Ce général est l'homme dans lequel l'empereur Adrien mit, plus tard, sa confiance, et dont il opposa la renommée militaire à celle de Lusius Quietus. Mar-

tius eut sous son commandement des forces navales et des forces de terre, infanterie et cavalerie [1]. Il se porta d'abord contre les Juifs d'Égypte. Le gouverneur romain, nommé Lupus, comme un de ses prédécesseurs, avait été battu en plusieurs rencontres, et s'était renfermé dans Alexandrie. Si l'insurrection se fût emparée soudain de cette ville, la guerre eût acquis un nouveau degré de gravité; mais les chefs d'Alexandrie, craignant de voir les habitants juifs aller en aide aux troupes du dehors, firent main basse sur eux [2], et se jugèrent, par là, mieux en mesure d'attendre l'arrivée de nouvelles forces.

Dion Cassius, dont le père était, en ce temps-là, gouverneur de la Cilicie, et Eusèbe de Césarée, dans son histoire ecclésiastique, n'ont pas donné le même nom au principal chef de l'insurrection juive d'Afrique; l'un l'appelle Adréa, l'autre Lucua, mot qui est assez rapproché de celui de Luc. Mais comme l'armée juive agissait à la fois sur des points divers, il est également possible que ces deux noms se rapportent à deux chefs distincts, ou bien, qu'on ait corrompu de différentes ma-

[1] *Progressa in majus seditione, bellum non mediocre conflarunt... Itaque imperator Marcum Turbonem adversus eos misit cum pedestribus et navalibus copiis et cum equitatu.* (Euseb., *Histor. eccles.*, lib. IV, cap. 2.)

[2] *Primo quidem conflictu Judæi gentiles superaverunt. Qui mox Alexandriam confugientes, Judæos qui in ea urbe degebant captos interfecerunt.* (Euseb., *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. 2; *Chronic.*, ad. ann. J. C. 115.)

nières, ou modifié le nom du même personnage. Le chef de l'insurrection de l'île de Chypre, d'après le premier des deux historiens, était Artémion.

Martius Turbo suivit la tactique qui fut adoptée, vingt ans après, par le général romain opposé aux Juifs dans leur dernière lutte nationale. Il traîna la guerre en longueur. Son but était de laisser l'insurrection se dévorer elle-même ; mais les Juifs forcèrent le chef ennemi à de nombreux combats. Leurs bandes s'étaient réunies en masse autour de l'homme qu'ils avaient proclamé le chef, le roi, le David de cette délivrance. Une grande bataille fut livrée, dans laquelle un nombre considérable d'entre eux tomba la face tournée vers l'ennemi [1]. Une seule phrase de l'historien Appien, qui vivait à cette époque, vaut presque à elle seule un récit entier. Cette phrase n'arrive même que par incident, et c'est ce qui en augmente le prix. En quelques mots Appien caractérise la guerre faite aux Juifs sous le règne de Trajan, et indique à quel point cette guerre était connue de tous. L'historien donne une des positions militaires occupées par les insurgés, et une mesure de détail prise à la veille d'un combat.

Dans son deuxième livre des guerres civiles,

[1] *Hic, multis prœliis consertis, belloque in longum tempus protracto, infinita Judæorum millia qui partim ex cyrenaica provincia, partim ex Egypto Lucuæ regi ipsorum opem laturi confluxerant, neci dedit.* (Euseb., *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. 2; *Chronic.*, ad. ann. J. C. 115.)

Appien est amené à raconter l'arrivée de César en Égypte après que Pompée, fugitif, y eût été frappé en trahison. Le vainqueur refusa de voir la tête coupée de son rival, dont les meurtriers avaient voulu faire trophée. Par ses ordres on lui assura la sépulture. Un petit temple expiatoire fut élevé devant la ville de Casie, près du mont Casius, frontière de l'Égypte, du côté qui regarde la Palestine. « Or, de mon temps, ajoute Appien, et pendant que Trajan faisait aux Juifs une guerre de destruction, les Juifs, cédant à une nécessité du moment, abattirent ce petit temple [1]. »

Ce langage naturel contraste avec les exagérations frappantes dans lesquelles Dion Cassius est tombé, et dont le sens n'est nullement perdu pour l'histoire. Sans contredit, il était impossible que les révoltes des Juifs ne fussent pas accompagnées d'un grand développement d'enthousiasme et de fanatisme, qu'elles ne donnassent pas lieu, de leur part, à des actes fréquents de barbarie. Mais Dion Cassius prétend que les insurgés se plaisaient à manger les corps des hommes qui tombaient en leur pouvoir, se frottaient de leur sang, se revêtaient de leur peau [2]. Ni la loi des défenseurs de

[1] *Quod nostra ætate, quum Trajanus Augustus Judæos exitiali bello persequebatur, ab his, ob præsentem necessitatem est dirutum.* (Bell. civ., lib. II, § 90, ed. græc.-lat. Schweigh., p. 299.)

[2] *Romanos pariter atque Græcos concidunt. Vescuntur eorum carnibus, redimiunt se visceribus eorum, oblinuntur sanguine,*

Jérusalem, ni ce qui s'était passé dans les guerres précédentes, ne s'accorde en rien avec une pareille supposition. La cause des exagérations de l'historien est d'ailleurs facile à saisir. Au premier moment, l'insurrection si rapide de Cyrène, d'Égypte, de Chypre, avait provoqué une terreur panique chez les autorités romaines et chez leurs alliés; et l'effet constant de ce genre de terreur est de grossir extraordinairement toute chose. De plus, ces autorités mêmes avaient quelque raison de craindre que les populations orientales, déjà mal prévenues en leur faveur, ne se réunissent au mouvement. En conséquence, il leur convenait d'accueillir, sans aucun examen, et de propager les bruits les plus mensongers, les contes les plus effrayants, afin de mieux isoler les fauteurs de la révolte. Eusèbe qui, dans ce qu'il raconte des dernières tentatives des Juifs, déclare avoir résumé avec soin les relations que les écrivains contemporains des événements en avaient transmises [2], ne fait pas la moindre mention des horribles images exposées par Dion Cassius et par son abréviateur. Et, certes, l'évêque de Césarée était loin de porter aucun intérêt aux insurgés. Au contraire, il se réjouit de leurs revers, et met sur le

pellibus induuntur... ita ut interierunt hominum ad ducenta millia. (Dio, lib. LXVIII, *in Trajan.*, § 32.)

[1] *Hæc gentilium quoque scriptores, qui res gestas temporum illorum memoriæ mandarunt, iisdem fere verbis retulere.* (Euseb., lib. IV, cap. 2.)

compte des instigations du démon de la sédition les efforts dans lesquels les chefs des Juifs avaient cru obéir aux inspirations d'un esprit de courage, d'indépendance et de justice[1].

[1] *Quippe per totum Ægyptum ac Cyrenaicam, velut a violento quodam et seditioso dæmone exagitati Judæi, tumultum excitare cœperunt.* (Euseb., ibid.)

CHAPITRE IV.

Trajan au delà de l'Euphrate, sa défaite, son retour en Syrie et sa mort.

Après avoir envoyé Martius Turbo contre l'insurrection d'Égypte, Trajan tourna ses regards vers les Juifs des régions au sein desquelles lui-même se trouvait arrêté. Il craignit que les colonies juives, répandues à l'orient de l'Euphrate, n'imprimassent le mouvement aux Parthes et aux autres populations, et ne fissent naître de grands obstacles au retour de son armée.

Cette prévision du prince, qui ne tarda pas à se réaliser, est clairement exprimée dans les documents. Il en résulte avec certitude que, jusqu'à ce jour, le pays compris entre les deux fleuves de l'Euphrate et du Tigre, ou la Mésopotamie, ne s'était pas encore ébranlé. Je serai conduit à en conclure plus tard que le principal lieutenant de l'empereur, que son bras droit, Lusius Quictus, eut à poursuivre deux guerres distinctes contre les Juifs mésopotamiens : l'une précéda la retraite

et la défaite de l'empereur, l'autre succéda à cette défaite. En attendant, voici en quels termes les documents primitifs ont rendu la première de ces deux guerres. « L'empereur ayant craint que les Juifs répandus dans la Mésopotamie ne commissent des agressions sur les habitants de ces contrées, ordonna à Lusius Quietus de les rejeter hors des limites de la province [1]. »

Dès les premiers jours de l'établissement des Romains en Judée, nous avons assisté à l'alliance que les défenseurs nationaux de Jérusalem avaient conclue ouvertement avec les Parthes. Pendant toute la guerre de Vespasien et de Titus, les Juifs s'étaient flattés que ces peuples mettraient leur zèle à faire prévaloir l'Orient, qu'une puissante diversion serait opérée en faveur de Jérusalem, et que la guerre juive contre les Romains ne tarderait pas à devenir une guerre judéo-parthique. Mais les Orientaux n'avaient pas tenu les promesses répétées en leur nom. Jérusalem était restée livrée à ses seules forces. Il n'en fut pas de même de la conduite des Juifs à leur égard. Lorsque Trajan eut franchi l'Euphrate, avec le dessein de réduire l'empire parthe en province romaine, les habitants juifs de ces contrées promirent à leur tour une puissante diversion. L'insurrection de

[1] *Sed imperator veritus ne Judæi qui Mesopotamiam habitabant, incolas perinde aggrederentur, mandavit Lusio Quieto ut eos extra provinciæ fines deportaret.* (Euseb., *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. 2.)

l'île de Chypre, de la Palestine, de Cyrène, de l'Égypte, servit de preuve à la fidélité de leur parole.

Lusius Quiétus, s'étant porté sans délai contre les Juifs de la Mésopotamie, ne les trouva nullement disposés à se laisser rejeter hors des limites de la province. Il leur livra une grande bataille dans laquelle les insurgés éprouvèrent, dit-on, des pertes considérables [1]. Néanmoins, leurs efforts obtinrent un résultat important. Les Parthes s'ébranlèrent. Le mouvement de la rive gauche de l'Euphrate devint général. Un des lieutenants de Trajan, Maximus, fut battu et périt. Chaque jour l'empereur apprit la défection de quelqu'une de ses conquêtes. Les garnisons qu'il avait laissées dans les villes étaient chassées ou succombaient [2].

Dans cette situation, et malgré plusieurs succès de ses généraux, Trajan céda à la nécessité urgente de quitter Babylone. Le projet de réduire l'empire parthe en province romaine fut indéfiniment ajourné. Afin de couvrir l'honneur de sa retraite, Trajan se contenta d'une vaine cérémonie dans laquelle un nouveau roi des Parthes reçut le serment de quelques grands de l'empire, en qualité

[1] *Qui instructa adversus illos acie, ingentem eorum multitudinem prostravit.* (Euseb., *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. 2.)

[2] *Ea quæ ceperat omnia maximo tumultu defecerunt, alii præsidiis, quæ apud ipsos reliqueret, ejectis, alii cæsis.* (Dio, lib. LXVIII, *in Trajan.*, ed. græc. lat. Reimar, § 29.)

de représentant des Romains. La prudence imposait de regagner, au plus tôt, les passages de l'Euphrate.

La ville d'Atra était une place forte de la Mésopotamie. Cette place gênait la marche de l'armée romaine; ou bien Trajan la regarda comme la clef de la révolte. Dans l'une ou l'autre hypothèse, il mit un grand intérêt à la réduire. Mais ce fut devant ses murs que le nouvel Alexandre trouva la pierre d'achoppement de ses conquêtes et de sa gloire.

Il existait en Asie plusieurs villes du nom d'Atra. Dion a cité celle qui arrêta Trajan sous le nom de ville d'Arabie. C'est une erreur qu'on a relevée fréquemment. L'empereur n'avait rien à démêler en ce moment avec la province arabique. Des régions de Babylone, il remontait le cours de l'Euphrate pour retourner à Antioche de Syrie, où nous le verrons arriver. D'ailleurs, le nom d'Arabes était pris alors dans un sens très-étendu, et comme nom de race. Au delà de l'Euphrate, les Juifs surtout, par les traits de leur visage, par leur origine, par leur langue, étaient facilement rattachés à la grande famille d'Arabie. Ammien Marcellin, qui avait voyagé en Mésopotamie, place Atra entre la ville de Nisibe et le fleuve du Tigre. Or, on sait qu'à l'époque dont nous faisons l'histoire, Nisibe était une des villes fortes occupées par les Juifs mésopotamiens. D'autres reportent Atra plus près de Babylone, et dans la direction

de Néerda, autre ville forte qui était également remplie d'une population juive.

Au sein de ces climats comme en Palestine, la position des forteresses était choisie d'ordinaire dans des lieux arides, sauvages, qui n'offraient à l'ennemi aucune ressource. Une circonstance du siége entrepris par Trajan semblerait indiquer qu'à une distance plus ou moins rapprochée d'Atra, il y avait des terrains marécageux, susceptibles d'être vivement échauffés sous la chaleur de l'atmosphère. Une abondance extraordinaire de mouches malfaisantes empoisonna les vivres et l'eau de ses soldats.

Mais quelles que fussent, en définitive, la position réelle d'Atra, et, parmi les populations du pays insurgé, celle qui défendit cette place, on découvre une analogie remarquable entre les chances auxquelles Trajan se trouva exposé sous ses murs, et la destinée bien connue de Cestius Gallus, l'ancien gouverneur de Syrie. Si Trajan échouait devant Atra, comme l'ancien gouverneur avait échoué à Jérusalem, sa retraite ne devait pas être moins désastreuse, proportionnellement, que celle de Cestius. C'est, en effet, ce qui arriva, et ce qui laisse déjà entrevoir d'après quels motifs, sous le règne du successeur de Trajan, les colonies juives, leur organisation, leur religion et jusqu'au nom de Jérusalem, furent poursuivis par les Romains avec un acharnement qui sortait de leurs habitudes.

L'empereur fit environner la ville, dresser les

machines, ouvrir la brèche. Les détails provenant des historiens de Rome permettent de présumer tout ce que l'amour-propre national a laissé dans l'ombre. Le jour de l'assaut, les troupes impériales ne réussirent à rien. Au contraire, les insurgés prirent l'offensive. Probablement un secours extérieur avait redoublé leur courage. Les Romains furent dispersés dans toutes les directions. Vainement l'empereur courut à cheval pour rallier les fuyards; ses paroles, ses exhortations, ses cris ne rencontrèrent aucun écho. Lui-même faillit tomber victime sur le champ de bataille. De crainte d'offrir un point de mire aux archers ou aux frondeurs ennemis, Trajan avait dépouillé les insignes de sa dignité. Mais on raconte que la majesté de sa taille et la blancheur de sa chevelure le trahirent. Un cavalier fut frappé à ses côtés. Dans le but évident d'atténuer l'effet moral de cette déroute, les relations des Romains prétendirent que les éléments s'étaient ligués contre l'armée conquérante. La tempête, la grêle, les éclairs, le tonnerre auraient réuni leur force à celle des défenseurs de l'Orient [1].

Dion Cassius, dont le père avait assisté aux derniers jours de Trajan, assure que ce prince tomba malade après sa rentrée en Syrie [2]. On le

[1] *Quoties verum impetum facerent, cœlum, tonitru contremuit, irides visæ sunt, fulgura, procellæ, grando, fulmina in Romanos cadebant.* (Dio, lib. LXVIII, § 31.)

[2] *Itaque Trajanus inde discessit, nec multo tempore post in morbum incidit.* (Dio, lib. LXVIII, § 31.)

prévoit. Outre les fatigues de la campagne, l'empereur, qui s'était nourri de l'ambition d'égaler, de faire oublier Alexandre, eut le cœur profondément brisé de retourner en fugitif. Il perdait, en un clin d'œil, toutes les conquêtes dont l'annonce pompeuse avait inspiré au sénat de voter d'avance à ce prince autant de triomphes qu'il en désirerait pour être rassasié de gloire. Aussi Trajan fut-il frappé du genre de maladie que les chagrins pénétrants appellent ou précipitent chez les hommes âgés, comme lui, de plus de soixante ans. Un coup de sang accompagné de paralysie ouvrit la tombe qui se referma sur ses restes au bout de quelques mois [1].

Antioche reçut dans ses murs l'armée vaincue par l'insurrection de la Mésopotamie, et se souvint d'avoir été témoin, cinquante et un ans auparavant, du retour de l'armée de Cestius Gallus, vaincue par l'insurrection de la Palestine.

La guerre juive d'Égypte était loin de toucher à sa fin. Cette guerre se prolongea encore près de deux années. La nécessité où Trajan avait été de se dégarnir de la forte division de troupes commandée par Martius Turbo, se représenta naturellement à ses yeux comme une des principales causes de sa cruelle retraite. L'état de santé de l'empereur ne lui permettait plus de recommencer

[1] Eutrope attribue la mort de ce prince à un mal d'entrailles qui put très-bien n'être que la conséquence des divers maux indiqués par Dion.

une campagne. Les documents comparés à la nature des circonstances autorisent à supposer qu'il envoya de nouveau Lusius Quietus contre les Juifs de l'autre côté de l'Euphrate. La première fois, ce prince avait agi dans une pensée de prévision. Il avait voulu prévenir la révolte juive et empêcher que cette révolte n'entraînât celle des Parthes et de toutes les populations précédemment subjuguées.

La seconde fois, Trajan aurait agi dans un esprit de répression, et donné ordre à Lusius Quietus d'aller tirer vengeance des efforts qui avaient chassé les Romains de ces contrées. Le genre de récompense accordé à Lusius atteste, d'ailleurs, et hautement, à quel point les victoires de ce général restaient étroitement associées dans la pensée de l'empereur au soulèvement des Juifs. D'après Dion, d'accord avec les autres sources, Lusius, en témoignage de ses succès dans la guerre parthique où les Juifs avaient été défaits, reçut les honneurs de la préture, les honneurs du consulat, et fut nommé gouverneur de la Palestine [1]. Bien plus, lorsque Adrien, successeur de Trajan, et

[1] *Judæi et ab aliis et maxime a Lusio, quem Trajanus miserat, subacti sunt... ac fortunæ bello parthico, hocce processit ut inter prætorios relatus, consulatumque adeptus sit, et provinciam Palæstinam rexerit : quæ res ei præcipue invidiam, hinc odium ac perniciem attulere.* (Dio, lib. XXVIII, § 32.) *Lusius, infinita millia Judæorum Mesopotamiæ interfecit et ob hoc procurator Judææ ab imperatore decernitur.* (Euseb., *Hist. eccles.*, lib. IV, cap. 2, *et Chronic. in Trajan.*)

ennemi personnel de Lusius, eut fait de Martius Turbo le principal personnage de son armée, Martius, à son tour, devint gouverneur de la Judée, tant ce poste, ce foyer de mouvement était considéré alors comme d'une grande importance.

Un écrivain chrétien du quatrième siècle, l'évêque Orose, a reproduit, avec trop d'énergie, les larges proportions des guerres engagées ou soutenues par les Juifs, sous le règne de Trajan, pour ne pas avoir recours à ses paroles et nous en servir de résumé. Il ne faut nullement oublier, toutefois, que l'auteur était un adversaire naturel de la race vaincue. « En ce temps-là, dit Orose, on vit un soulèvement incroyable. Les Juifs, étant comme transportés de furie, prirent feu dans diverses contrées. Au sein de la Libye, ils firent une guerre si épouvantable, et le pays se trouva tellement désolé par la mort de ceux qui le cultivaient, que si, plus tard, l'empereur Adrien n'y eût envoyé des colonies, la terre serait restée à l'état de désert. Les Juifs ébranlèrent toute l'Égypte, Cyrène et la Thébaïde par des révoltes sanglantes. A Alexandrie, ils furent vaincus et entièrement détruits. De l'ordre de l'empereur on porta aussi la guerre contre les Juifs révoltés de la Mésopotamie, et une vaste extermination en fit disparaître des milliers [1]. »

[1] *Quasi rabie efferati per diversas terrarum partes exarserunt... In Mesopotamia quoque rebellantibus, multa millia eorum vasta cæde deleta sunt.* (Oros., lib. VII.)

A Antioche, la maladie de Trajan se développait de jour en jour. Pendant l'été de la dix-neuvième année de son règne, ce prince se décida à retourner à Rome. Il laissait le commandement de la Syrie à Adrien. On croit qu'en ceci Trajan eut l'arrière-pensée de se délivrer des obsessions de l'homme qui brûlait d'être assuré de la succession à l'empire.

Ælius Adrien était cousin germain de Trajan. Sous les auspices de l'impératrice Plotine, et, en dépit du prince, il avait épousé la petite-fille d'une sœur de l'empereur. Par les liens du sang, de même que par les qualités de son esprit, Adrien était en droit autant que personne de prétendre à l'héritage de César. Mais l'affection a ses caprices. Malgré leur asservissement commun et public à des goûts dépravés, Trajan n'aimait nullement Adrien. L'extrême opposition de leur caractère explique cet éloignement. L'empereur était un homme de guerre, avide de conquêtes, passionné outre mesure pour la gloire des armes. Il avait une âme franche, un esprit judicieux, mais privé des avantages d'une première éducation. Adrien, au contraire, était versé dans la littérature, familier à la science des philosophes, aux subtilités des rhéteurs. Il montrait en toute occasion ses préférences pour les douceurs de la paix. On lui reprochait une âme fausse, accessible au venin de la jalousie, à l'envie, au dénigrement des autres. Sa femme Sabine le détestait au delà de tout ce qui

peut être exprimé. Probablement la faveur obtenue par le bel Antinoüs, et par tous les jeunes hommes de la même trempe, auprès de son époux, n'étaient pas la dernière cause des sentiments de dégoût et de haine de Sabine.

Les mauvaises dispositions que l'empereur laissait percer contre Adrien avaient entraîné celui-ci à y chercher un contre-poids. Pendant les longues absences du conquérant il s'était rendu maître de l'esprit et de l'affection de l'impératrice Plotine. Dion assure que cette princesse en avait fait son amant. Rien n'est moins impossible. Mais, dans les bruits de la malignité qui s'attachent aux reines comme aux femmes ordinaires, il existe toujours une limite très-difficile à saisir entre le mensonge et la vérité.

Trajan, parti d'Antioche pour Rome dans l'été de l'an 117 de l'ère actuelle, côtoya les rives méridionales de l'Asie Mineure. Son vaisseau avait fait à peine soixante lieues, qu'il fallut s'arrêter à Sélinonte, ville de la province de Cilicie, dont Cicéron avait été gouverneur, plus de cent cinquante ans auparavant, et d'où l'apôtre Paul tirait son origine. L'île de Chypre, dans laquelle l'insurrection juive poursuivait son cours, n'était séparée de Sélinonte que par une étroite étendue de mer, par un canal d'environ vingt lieues.

Sur ce rivage, une nouvelle attaque de son mal annonça la dernière heure de l'empereur. Dans le panégyrique de Trajan, Pline le jeune avait af-

firmé que « la femme de ce prince et sa sœur, imitant fidèlement ses vertus, donnaient l'exemple d'une soumission entière à ses désirs et le rendaient aussi heureux dans son intérieur qu'il était grand au dehors. » A l'opposé de cette image, tout ce que nous savons des actes essentiels de l'impératrice Plotine atteste qu'elle ne tenait qu'un faible compte des volontés de son époux. Ce qui se passa à Sélinonte en est surtout la preuve. L'adoption d'Adrien, comme héritier de l'empire, était, plus que jamais, compromise. Récemment, le prince avait témoigné sa répugnance absolue à faire choix de son parent. Il se souvenait que Nerva l'avait désigné lui-même, en dehors de toute relation privée de sang et d'amitié. L'incertitude de son esprit flottait entre plusieurs personnages, au nombre desquels était toujours le vainqueur des Juifs de la Mésopotamie, Lusius Quietus.

Dans ces conjonctures, Plotine vit qu'un coup décisif était nécessaire pour assurer la victoire à son protégé. Elle écrivit au sénat des lettres pleines d'assertions mensongères sur les intentions de l'empereur. De plus, cette princesse déshonora ou laissa déshonorer les derniers instants de la vie de son époux. Un subterfuge odieux aurait été employé, dont la scène comique s'est emparée depuis et a fait un des tableaux les plus piquants sous le titre du *Légataire*. Un lit, entouré d'une obscurité suffisante, fut dressé dans la chambre

voisine de celle où Trajan était près d'expirer. Une personne étrangère, placée dans ce lit, y joua avec habileté le rôle de l'empereur moribond. D'une voix éteinte en apparence, le testateur supposé déclara, devant un grand nombre de témoins, sa ferme volonté d'adopter Ælius Adrien [1]. Le père de l'historien Dion Cassius, alors gouverneur de la Cilicie, raconta dans la suite à son fils qu'il n'y avait jamais eu d'adoption réelle. Tout ce qu'on avait produit à ce sujet était formellement faux [2]. Pour donner plus de poids au subterfuge, la mort de l'empereur ne fut pas aussitôt ébruitée. Le 9 août, Adrien reçut, à Antioche, l'avis du prétendu testament; on juge quelles étaient ses agitations à chaque courrier de Plotine.

Le 11 août il apprit la nouvelle de la mort et se fit proclamer empereur par les légions de Syrie. Ce fut le règne de ce prince, dont la durée atteignit vingt et un ans, qui provoqua le dernier effort de la nationalité des Juifs, et qui nous conduit au terme de cette histoire.

[1] Aurel. Vict., *Epit. in Trajan.*

[2] *Hadrianus quidem a Trajano adoptatus non fuerat... Attianus municeps ejus et Plotina ex amoris consuetudine, Cæsarem eum imperatoremque designaverunt.* (Dio, lib. LXIX, § 1.)

CHAPITRE V.

Akiba et ses disciples; préludes de la dernière guerre des Juifs et nouvel œuvre de fortification religieuse.

Sous l'empire de Trajan, les soulèvements de la Judée et de ses nombreuses colonies avaient eu leur principal centre d'impulsion à Tibériade. Sous l'empire d'Adrien, cette même ville fut le foyer d'où partit le signal de la dernière guerre, dans laquelle Jérusalem et la nationalité juive expirèrent politiquement. L'histoire, comme la société, prodigue fréquemment ses louanges à des gloires usurpées et méconnaît de véritables grandeurs. Le nom de Tibériade est resté longtemps enveloppé d'oubli, et pourtant on aurait peine à citer un grand nombre de villes témoins d'une scène plus imposante. A la veille de s'engager dans un dernier combat à mort avec une puissance qui avait subjugué le monde, un peuple entier règle de sang-froid, au sein de Tibériade, ses affaires religieuses et nationales, et fait tous les préparatifs nécessaires pour survivre moralement à son désastre prochain.

L'assemblée des docteurs, qui s'était fixée à Tibériade depuis la victoire de Titus, y avait ressaisi les fonctions de conseil directeur de la nation, ou sanhédrin. La grande figure du rabbin, maître ou docteur Akiba, dominait dans cette assemblée. Le nom d'Akiba résume l'intelligence active, à laquelle tous les chefs de l'insurrection, à cette époque, servirent successivement de bras. L'affreux supplice auquel les Romains vainqueurs condamnèrent ce personnage a fait de lui un des martyrs les plus célèbres de la nationalité. Il fut, en même temps, la transition vivante de la période de résistance guerrière et politique de Jérusalem, à la période de résistance toute religieuse.

Les traditions ont épuisé toutes les formules possibles de l'admiration et de l'enthousiasme à l'égard d'Akiba. Il a été comparé à Moïse. Akiba, en effet, travailla toute sa vie à délivrer sa nation de la servitude des Romains, qui, à beaucoup d'égards, n'était pas moins pesante que la servitude d'Égypte. Comme Moïse, Akiba fut législateur. Il accéléra la réunion des matériaux et jeta les premières bases écrites de la nouvelle loi de captivité et de dispersion. On le reconnaît pour le fondateur de la kabbale dont l'obscurité profonde de langage avait alors une utilité pratique, sensible, que j'indiquerai bientôt.

Afin d'ajouter plus de poids à la comparaison d'Akiba avec Moïse, on lui a attribué cent vingt ans de vie. Cet âge est celui auquel était parvenu

le législateur hébreu, lorsqu'il se sépara de son peuple et mourut. En admettant l'exagération traditionnelle, Akiba serait né vers la dix-septième année de l'ère actuelle, et se serait trouvé centenaire à l'avénement d'Adrien.

Le père d'Akiba se nommait Joseph. Sa généalogie le faisait descendre d'un sang mêlé. Chacun se rappelle que Moïse lui-même avait donné l'exemple des mariages mixtes : il s'était uni à Séphora, fille de Jéthro, chef d'une des tribus arabiques établies aux bords de la mer Rouge. Dès que l'occasion les y invitait, les généalogistes juifs ne se montraient ni embarrassés, ni difficiles pour assurer de vieilles origines à leurs personnages. On fit remonter tout à coup la lignée paternelle d'Akiba à quatorze siècles. Sans qu'il nous soit donné d'en saisir les motifs, on lui choisit pour première souche ce général d'une armée étrangère et conquérante, ce Siséra qui, du temps des Juges, avait causé de grands maux aux Hébreux, et qui, après avoir été mis en pleine déroute, périt cruellement sous un toit inhospitalier, de la main d'une femme.

Malgré l'antiquité supposée de sa ligne paternelle, Akiba, à sa naissance, comptait dans les rangs du peuple les moins favorisés de la fortune. Les légendes talmudiques mettent beaucoup d'intérêt à montrer fréquemment leurs hommes illustres aux prises, pendant une partie de leur vie, avec des obstacles de situation et avec la pauvreté.

Précédemment, Hillel Ier, qui devint un des oracles de la loi et chef du conseil des Juifs, était resté si pauvre, jusqu'à l'âge de quarante ans, qu'on l'avait vu dans l'impuissance de payer le plus mince tribut au portier de l'académie où professaient les deux docteurs alors les plus célèbres.

J'ai signalé, plus d'une fois, l'usage familier à la Judée, d'après lequel le nom et la forme d'une vierge, d'une épouse, d'une veuve, servent à présenter l'état heureux ou malheureux de Jérusalem, de la nation, de la loi. Tout en ayant plusieurs rapports avec l'histoire privée de ce personnage, la légende qui nous a été transmise sur Akiba a été composée de manière à faire allusion aux principales circonstances de sa vie publique.

Akiba voyagea au loin, ranima les cœurs des enfants dispersés de la Judée, les organisa, les arma du glaive. Ses vœux l'entraînaient à tenter encore une fois s'il ne serait pas permis d'échapper aux étreintes de Rome, et de rendre immédiatement la liberté, la richesse, la gloire à Jérusalem captive, insultée et couverte de haillons.

Dans le récit légendaire que je vais reproduire, il est évident que le mariage secret d'Akiba, l'abnégation et la patience de son épouse, ont trait en général à Jérusalem, à la patrie cherchant un défenseur. Les écoles fréquentées par Akiba indiquent ses voyages; le grand nombre de disciples dont il finit par être suivi, tous les guerriers, tous les chefs de milices qui, sous la conduite de

Barcokébas, son disciple le plus éminent, montrèrent, peu de temps après, à quel point ils étaient experts à manier une arme tout autre que l'instrument pacifique de l'écrivain ou du scribe.

Selon le récit traditionnel, Akiba, pendant sa jeunesse, se fit berger. Il gardait les troupeaux de Calba Schéboua, un des plus riches habitants de Jérusalem. La fille de Schéboua fut si frappée de sa modestie et de sa droiture, qu'elle lui proposa de l'épouser, mais à condition qu'il partirait à l'instant afin d'aller cultiver son esprit dans les académies et d'y acquérir des disciples [1]. Akiba souscrivit avec joie à cet engagement. Les fiançailles furent scellées à l'insu de Calba Schéboua, et le nouvel époux, ayant déposé son habit de pasteur, se mit en route. Dès que le père de la jeune fille eut appris ce qui s'était passé, il la chassa de sa maison, et, sous l'autorité d'un terrible serment qui, bientôt, devint pour lui une source de douleurs, il s'imposa de lui refuser désormais la moindre assistance.

Douze ans s'écoulèrent après lesquels Akiba revint suivi de douze mille disciples. Comme il approchait de la demeure où vivait son épouse, la voix d'un vieillard retentit à son oreille qui disait

[1] *Quærit ex eo numquid si illi nubat, ipse in academiam proficisci vellet? Annuente Akiba, herilis filia, celebratis cum eo clanculum nuptiis, peregre ipsum ablegat.* (Talmud., *Guitin* seu *de Divortiis;* Mischna, *de Uxor. suspect.*, ed. hebr. lat., cap. 9, § 15, not. Wagensel., p. 311.)

à celle-ci : « Insensée que tu es ! Jusques à quand resteras-tu veuve et attendras-tu vainement celui que tu as fiancé ? » En même temps, Akiba entendit distinctement sa femme elle-même répondant au vieillard : « Si mon époux remplit ma volonté, il restera encore douze ans à fréquenter les écoles. » Aussitôt, l'ancien pasteur rebroussa chemin et recommença ses travaux. Au bout des douze années nouvelles, vingt-quatre mille disciples l'accompagnaient [1]. Alors sa femme, avertie, alla à sa rencontre. Elle était couverte de haillons. Ses voisines, ayant pitié de son état, lui proposèrent de demander des vêtements aux uns et aux autres, afin de couvrir sa nudité. La fille de Schéboua s'y refusa. Dès que son époux parut, elle se prosterna à terre et embrassa ses genoux. Les disciples d'Akiba, ignorant qui elle était et frappés de son misérable aspect, s'apprêtaient à la repousser, mais le maître s'écria : « Qu'allez-vous faire ! c'est à elle que nous devons toute notre science. »

Lors du premier rétablissement de Jérusalem, on a vu que les Juifs étaient représentés tenant, d'une main, l'épée destinée à repousser les attaques des nations voisines, de l'autre main, les instruments nécessaires pour rebâtir leurs remparts. Avec quelques modifications, cette image rend le double caractère d'Akiba et du conseil de Tibériade. D'une main, ils tenaient, caché sous

[1] *Postea reversus viginti quatuor millibus discipulorum stipabatur*. (Talmud., loc. cit.)

leur manteau, le glaive qui, avant d'être brisé définitivement par les Romains, allait s'agiter encore une fois plus redoutable qu'en aucun temps; de l'autre main, ils bâtissaient. Mais les nouveaux remparts élevés par leurs soins n'étaient pas des murailles de pierres accessibles aux légions et aux machines ennemies. C'était un développement du système de fortification religieuse propre à la Judée, et aussi vigoureusement conçu, dans son genre, que les anciens remparts et les anciennes tours de Jérusalem.

Au sein de Tibériade, de même que jadis dans la capitale juive, il existait des opinions opposées pour la paix et pour la guerre, et les divers partis s'exhalaient entre eux avec aigreur. Les uns répétaient de laisser faire les hommes, de laisser passer les événements, et, en attendant, de se plier aux lois de la nécessité, sans cri, ni révolte. Ils s'étayaient de la recommandation ancienne: « Notre force est dans notre immobilité. » Les autres, au contraire, soutenaient que cette immobilité même n'acquerrait une haute valeur qu'après avoir épuisé tous les efforts. Ils répétaient, à leur tour, la parole de Juda Maccabée : « Mieux vaut périr dans la bataille que de voir l'humiliation de notre nation, de notre loi, de notre patrie, de nos lieux saints, et, quelle que soit la volonté de Dieu dans le ciel, qu'elle s'accomplisse [1]. »

Mais en dehors de cette diversité d'opinions, les

[1] Voir ci-dessus, t. I, p. 203; t. II, p. 165.

uns et les autres se retrouvaient d'accord dans une foule de points. Tous reconnaissaient que la Judée était lancée sur une mer horriblement orageuse ; qu'il fallait fortifier plus que jamais le principe de l'institution juive ; qu'il importait également d'entourer d'une sorte de rempart la lettre ou le corps des Écritures sacrées, afin de les mettre à l'abri d'aucune atteinte pendant les mauvais jours.

Tous, enfin, développaient, à leur manière, l'ordre d'idées que nous avons été appelés nous-mêmes, et très-récemment, à entendre reproduire et applaudir en plein sénat, à l'occasion de celui des peuples de l'Europe moderne dont les vicissitudes et la dispersion offrent le plus d'analogie avec l'antique nationalité de la Judée. « Soit que nous tentions un dernier effort, s'écriaient les chefs des Juifs, ou que nous regardions déjà notre ruine comme consommée, que restera-t-il à faire au défenseur du nom de Jérusalem? A continuer de vivre, à durer pour l'avenir, à garder sa foi, son culte, son église.

« Là où son culte ne sera point opprimé, qu'il en profite. Là où sa religion sera attaquée par le despotisme politique, qu'il tienne à cette religion comme à sa vie ; c'est sa patrie terrestre ; qu'elle ait des martyrs partout, des apostats nulle part, et sa liberté ne périra pas. La patience et l'attente, c'est l'avenir de la Judée[1]. »

[1] Comparer avec les paroles prononcées par M. Villemain, à l'occasion des affaires du peuple de Pologne, dans la séance de la

Jusqu'à l'établissement de l'assemblée de Tibériade, les docteurs juifs avaient eu pour maxime de ne pas mettre en écrit les diverses interprétations données à la loi. Tous les statuts civils, toutes les prescriptions religieuses qui découlaient de ces interprétations restaient livrés à l'enseignement public, à la multitude des maîtres, à la pratique usuelle. C'est ce qu'on appelait la loi orale ou loi transmise, par opposition à la loi écrite, les us et coutumes traditionnels [1].

Mais Akiba et ses collègues reconnurent la nécessité d'avoir des bases mieux appropriées aux chances d'une nouvelle captivité, la nécessité d'enlacer de plus en plus entre eux les usages, les traditions et interprétations, afin d'en faire, selon l'expression déjà employée, une *haie vive,* une enceinte infranchissable pour les adversaires du principe de la loi. La nature des circonstances exigeait désormais de confier à l'écriture, et de codifier les règles nombreuses aûxquelles chaque membre de la nation dispersée, chaque soldat de la loi aurait à se conformer avec une exactitude scrupuleuse.

Sous cette impression, les hommes de Tibériade firent un premier dépouillement. Une confusion extrême régnait dans les coutumes et pratiques

chambre des pairs de France, le 20 mars 1846. (*Monit. univ.*)

[1] *Textum autem scripto, traditionem memoriæ mandabant; atque ita dicunt sapientes : Lex quæ scripta est et lex quæ ore tradita...* (Rabbi Maimonide, *in Mischn. præfat.*, p. 1.)

civiles et religieuses transmises de vive voix par les temps antérieurs, et dans les opinions des maîtres et jurisconsultes. Indépendamment des grandes sectes de Judée qui, telles que les Saducéens, rejettaient sans réserve l'autorité de la jurisprudence et des observances purement traditionnelles, il y avait eu des écoles nombreuses et contradictoires chez les partisans eux-mêmes de la loi orale. Les rivalités les plus célèbres en ce genre étaient celles des deux docteurs Hillel et Schammaï, dont j'ai parlé à l'époque de la première élévation de la dynastie d'élection romaine au trône de Judée, et que Josèphe passe pour avoir désignés sous les noms de Pollion et Saméas. L'un avait été le disciple de l'autre. On attribuait à Schammaï d'interpréter la loi, d'en développer les règlements avec un esprit sévère et dur; Hillel, au contraire, aimait à choisir le sens le plus facile et le plus simple. Bien des fois les deux partis en étaient venus aux mains. Selon les traditions des Juifs, pendant trois ans il y avait eu une violente dispute entre l'école de Schammaï et l'école d'Hillel. Chacune s'écriait : c'est d'après nous qu'il faut décider. Alors la fille de la voix s'était fait entendre et avait prononcé cette déclaration : « Les paroles de l'une et de l'autre sont des paroles du Dieu vivant; mais il faut suivre l'école d'Hillel, parce que ses décisions sont plus douces, plus modestes, plus exactes [1]. »

Le premier dépouillement et classement des rè-

[1] Talmud., lib. *Moed. tract. Eroulin*, f. 13.

gles et prescriptions, opéré par le conseil de Tibériade sous la direction d'Akiba, eut un résultat prochain. Peu de temps après la ruine complète de la nation, l'un des chefs religieux de la Judée captive en retira la plupart des matériaux nécessaires pour réaliser le projet de ses prédécesseurs. Il rédigea et proclama le nouveau code intitulé: *Mischna*, ou loi répétée, que j'ai eu de fréquentes occasions de citer, et dont les nombreux commentaires, fruit de plusieurs siècles de persécutions, de douleurs, et trop souvent empreints des effets d'une indignation, d'une rage plus ou moins concentrées, ont formé le vaste recueil du Talmud, ou l'enseignement judaïque.

Cent vingt-huit docteurs anciens ou récents, désignés par leurs noms, fournirent le tribut de leurs décisions, de leurs remarques et de leurs contradictions réciproques à la composition du code de la Mischna, qui, dans son ensemble, comprend six ordres ou livres. Chaque livre se divise en plusieurs titres ou traités. Chaque traité à son tour est partagé en sections ou chapitres dont le chiffre total dépasse cinq cents; les chapitres se fractionnent en articles, à peu près comme a été divisé de nos jours le code civil de la nation française [1].

[1] Les six ordres, ou livres, ont pour intitulé : Semences et fruits de la terre, Fêtes, Femmes, Dommages, Choses saintes, Purifications. Le nombre total des traités est de soixante-trois. Le livre des Femmes, par exemple, renferme entre autres les titres ou traités relatifs aux contrats de mariage, aux épousailles, au divorce, au cas de jalousie ou de soupçon d'adul-

L'auteur, ou plutôt le principal rédacteur du nouveau corps de jurisprudence et coutumes écrites, Juda, fils de Simon, membre de la famille d'Hillel et des Gamaliel, a reçu dans les traditions juives le surnom de Juda le saint, en témoignage de l'admiration religieuse et de la reconnaissance inspirées par ses vertus privées et par l'utilité de son œuvre. On raconte que sa naissance était arrivée le jour même du supplice d'Akiba, tombé au pouvoir des Romains, de sorte qu'un soleil de la nation et de la loi, est-il dit, se leva au moment où un autre soleil allait disparaître.

tère. Dans trois traités intitulés : Portes première, moyenne, dernière (*Baba, Kamma, Metzia, Bathra*), le livre des Dommages traite des dommages causés par les hommes et les animaux; de tout ce qui a rapport aux choses égarées, au dépôt, au prêt, aux achats et ventes, aux contrats de commerce, aux héritages. Dans ce cinquième livre se trouvent exposés également les diverses espèces de tribunaux, les jugements et les condamnations capitales. C'est même au sujet de ces condamnations que j'ai eu déjà à rappeler dans un précédent ouvrage le texte suivant et si curieux appartenant à l'article 4, chapitre 1er du titre VII : « Si un grand tribunal condamne à mort une fois en sept ans, on peut l'appeler cruel. Il mérite ce reproche, dit Rabbi ou maître Éliézer, fils d'Azarias, si une condamnation à mort y est portée tous les soixante et dix ans. » Maître Tarphon et maître Akiba ajoutent : « Si nous eussions fait partie du grand tribunal, jamais aucun homme n'aurait été condamné à mort. » Mais Simon, fils de Gamaliel, contredit et répond : « Le résultat de cette opinion serait de multiplier les meurtres en Israël. » *Rabbi Tarphon et rabbi Akiba aiunt : si interfuissemus nos Synedrio, nemo unquam interfectus fuisset. Rabbi Simeon filius Gamalielis : Etiam hi multiplicant homicidas in Israele.* (Mischn. tr. Maccoth, ed. hebr. lat., p. 275, et notre *Hist. des Instit. de Moïse*, t. II, liv. IV, ch. 3, *lois pénales*.)

Quoi qu'il en soit, la publication certaine de la Mischna à Tibériade est du même siècle que la dernière guerre des Juifs. En conséquence, ce code avait trois cents cinquante ans d'existence et de vigueur lorsque l'empereur Justinien, à l'imitation d'Akiba et de Juda le saint, prescrivit d'opérer le dépouillement des constitutions, usages et décisions des jurisconsultes qui, étant classées et expliquées, ont formé le corps du droit romain, le Code et le Digeste.

Quant au travail relatif à la défense et à la conservation intégrale des livres sacrés, les hommes de Tibériade eurent pour objet constant, et léguèrent le soin à leurs successeurs de multiplier les garanties, à tel point qu'il devint matériellement impossible à aucune secte et à aucune puissance au monde d'en mutiler ni altérer les textes. On dressa un inventaire détaillé du nombre de ces livres, des sections, des versets, des mots, des lettres, des moindres variantes qu'ils renferment. On imagina avec le temps, ou l'on perfectionna tout un système de signes, points-voyelles et accents destinés à fixer le son et l'intonation de chaque syllabe. Le nom de *Massore,* signifiant transmission, tradition, distingue cet ordre de travail. Le nom de *Massorèthes* s'attache aux docteurs juifs qui de siècle en siècle contribuèrent le plus à l'édification de ce nouveau rempart contre lequel se sont brisés positivement tous les efforts que diverses doctrines ont déployés dans le but mani-

feste de soumettre la lettre originale des textes sacrés à un joug absolu, de la dénaturer, ou même de l'effacer sans retour. Les prescriptions les plus minutieuses furent appliquées à la personne des scribes chargés de transcrire les livres bibliques, aux matières et au mode d'écriture qu'ils avaient à employer, au collationnement des copies nouvelles avec les originaux, à tous les témoignages d'exactitude qui devaient précéder la bénédiction publique qu'on faisait de ces nouvelles copies.

Enfin, des préoccupations d'esprit auxquelles Akiba et ses collègues se livrèrent dans Tibériade, l'œuvre de la kabbale, en particulier, est celle qui nous ramène à l'accomplissement de notre tâche actuelle, à la conclusion de cette histoire, au dernier effort politique de la nationalité juive contre la domination des Romains. On n'ignore pas que le mot *kabbale* signifie aussi tradition. Les hypothèses spéculatives qu'elle poursuit doivent nous rester ici entièrement étrangères. Au milieu des événements qui se pressent, la kabbale n'a d'utilité sensible à nos yeux que par son effrayante obscurité. Sous divers rapports ses formes hiéroglyphiques, comme celle du poëme de l'apôtre Jean, ou l'Apocalypse, étaient une langue de trame secrète, à l'usage d'une classe nombreuse d'opprimés. Supposons, en effet, et pour un moment, qu'il nous fût possible de réunir en un clin d'œil tout le langage mystérieux, toutes les figu-

res de convention, à l'abri desquels les partisans modernes de telle ou telle cause, persécutés dans leurs foyers, vaincus les armes à la main et exilés sur une terre lointaine, se sont transmis et se transmettent à chaque instant les uns aux autres, leurs projets, leurs espérances, et bravent la vigilance des intéressés. Quels recueils d'apocalypses et de kabbales n'obtiendrions-nous pas, de toute opinion et de toute nature.

Bien plus, c'est au langage kabbalistique et apocalyptique que la diplomatie moderne a pendant longtemps emprunté, ou pris comme par droit d'héritage, l'art des correspondances secrètes et chiffrées. Les lettres de l'alphabet juif avaient une double valeur, comme éléments de l'écriture et comme moyen de numération.

Pour transmettre avec plus de sécurité leurs instructions aux Juifs d'Égypte, de Cyrène et de l'autre côté de l'Euphrate, et pour en recevoir des renseignements, Akiba et ses collègues traduisaient leurs missives en substituant aux mots les divers nombres, séparés ou combinés, que les lettres de ces mots pouvaient produire dans l'usage numérique. Ou bien ils recouraient à des espèces d'anagrammes. Ils indiquaient, par abréviation, les premières lettres, les premiers mots de certains passages de la Bible, qui, réunis les uns aux autres, découvraient le sens désiré.

CHAPITRE VI.

Guerre de Barcokébas sous l'empereur Adrien ; siége de Bitter et ruine complète de la nationalité politique des Juifs.

En arrivant à l'empire, Adrien s'était vu entouré des nombreux embarras auxquels la défaite et la mort de Trajan avaient donné lieu. Le signal d'insurrection, communiqué à tout l'Orient par les Juifs, faisait avec rapidité le tour du monde. Non-seulement toutes les conquêtes récentes en Asie étaient perdues, dit un des historiens romains de cette époque, mais les Mores se soulevèrent, les Sarmates déclarèrent la guerre, les Bretons témoignèrent qu'ils ne pouvaient plus rester sous la domination de Rome ; l'Égypte était pleine de séditions, la Lycie et la Palestine enfin manifestaient leur volonté rebelle [1].

Le principal lieutenant de Trajan, Lusius Quietus, vainqueur des Juifs de l'Euphrate, encourut l'accusation d'être le promoteur direct ou indirect

[1] ... *Britanni teneri sub romana ditione non poterant ; Ægyptus seditionibus urgebatur ; Lycia denique ac Palæstina rebelles animos efferebant...* (Spartian. histor., ed. 1520, p. 3.)

de la révolte des peuples mores. Adrien, dont on a vu que l'adoption comme successeur à l'empire était fondée sur un acte suspect de fausseté, ne pardonnait pas à Lusius les préférences que Trajan avait manifestées en sa faveur. Il lui ôta le gouvernement de la Palestine et disloqua la division des troupes mores qui étaient particulièrement dévouées à ce général. De là, l'occasion ou le prétexte du soulèvement des régions africaines.

Martius Turbo, que le défunt empereur avait envoyé contre les Juifs d'Égypte, reçut d'Adrien le gouvernement de la Palestine à la place de Lusius. Il lui fut prescrit de poursuivre avec une nouvelle activité l'insurrection juive, qui, dans l'île de Chypre, de même qu'en Égypte et à Cyrène, était déjà arrivée à sa troisième année d'existence. Dès qu'il y eut réussi, Martius Turbo se rendit en Mauritanie avec la mission de comprimer le mouvement. En la deuxième année du règne d'Adrien, une prétendue conspiration contre la vie de l'empereur fit mettre à mort Lusius Quietus et trois autres personnages consulaires.

Depuis ce jour, la politique extérieure du nouveau prince, considérée par rapport à cette histoire, eut un double objet. D'une part, Adrien s'efforça d'apaiser à tout prix les populations qui menaçaient la stabilité de l'empire ; d'autre part, il fit mettre successivement à exécution un en-

semble de mesures destiné à anéantir la nationalité de la Judée et à effacer, s'il était possible, jusqu'au nom de Jérusalem. Aussi n'a-t-on à citer qu'une seule et imposante guerre sous l'empereur Adrien, la guerre des Juifs dont Akiba et Barcokébas eurent la conduite.

Dans les préliminaires de cette lutte effroyable qui termina la résistance de Jérusalem à la domination de la première Rome, les mêmes événements ne cessèrent pas d'apparaître, tantôt comme effets, tantôt comme causes. Les violences du despotisme romain redoublaient les dispositions des Juifs à se révolter, et ces dispositions à leur tour appelaient et semblaient justifier le redoublement des violences.

Ce fut précisément au milieu du tumulte et des horreurs d'un si grand conflit que l'Église du messianisme ou christianisme de Jésus commença à acquérir un accroissement réel. Elle s'offrit d'abord aux belligérants, comme médiatrice et comme refuge. Mais à mesure que cette Église acquit de la force, le rôle de médiateur lui parut trop secondaire en comparaison de celui de dominateur souverain. On sait, en effet, que dans les siècles ultérieurs le catholicisme romain, qui a été la plus haute expression évangélique de cet esprit de domination, s'est proclamé, d'autorité, l'héritier exclusif, éternel des deux cités rivales dont je n'ai plus qu'à retracer le dernier combat. On connait aussi le différent langage que Rome nouvelle avait

pris l'habitude d'opposer alternativement aux protestations et aux clameurs de l'ancienne Jérusalem et de l'ancienne Rome. Ainsi, quand Jérusalem, désolée en la personne des Juifs, témoignait sans relâche contre la violation de son principe et contre l'usurpation religieuse de son héritage, le catholicisme de Jésus disait à la cité de David : « Quelle n'est pas l'ingratitude et la vanité de tes plaintes! et dans quel autre giron que le mien oserais-tu jamais chercher pour toi-même et pour le monde une voie de salut? C'est après que Rome païenne t'a eu brisée par ses armes que j'ai fait triompher contre elle tous tes sujets d'ambition.

« Tu aspirais à glorifier le nom de ton dieu, et le nom de ce dieu est celui que je sers, et dont j'ai dressé l'étendard sur les débris des dieux du Capitole et de l'empire.

« Tu ambitionnais la glorification de tes Écritures, et c'est sur tes Écritures mêmes que j'ai assis mes fondements; je ne m'attribue d'autre mérite formel que de les avoir accomplies.

« Enfin, tu ambitionnais la glorification de ton propre nom de Jérusalem, eh bien! quoique la ville de Rome soit devenue le centre arrêté de ma puissance, le domicile qu'il ne m'est plus permis d'abandonner sans renoncer entièrement à ma nature, au fond le nom de Rome n'est qu'apparent. Je ne laisse ignorer à personne que mon nom authentique et sacré est celui de *Jérusalem nouvelle*.

Mais si, au contraire, c'était la gloire ou la liberté de l'ancienne Rome qui menaçât de protester contre le nouveau joug, le même catholicisme faisait valoir sous un autre aspect ses prétentions à l'héritage exclusif de la ville des Césars.

« Sans doute, disait-il, j'ai précipité d'une main la chute de tes divinités à forme visible ; mais, de l'autre main, j'ai rétabli au sein de ton Capitole même un nouveau dieu à figure d'homme, d'autres divinités visibles, des images travaillées dans le bois et dans le marbre, dans l'airain, l'argent et l'or.

« Ton ambition native était de commander au monde, d'exiger une obéissance absolue à tes décrets, d'élever ou d'abaisser d'un souffle, de faire et de défaire les hommes, les principes, les nations, et cette autorité immense qui tu avais été impuissante à conserver, c'est moi seul qui te l'ai rendue.

« Enfin, si dans quelques occasions mystérieuses, je m'appelle la nouvelle Jérusalem, au grand jour je répands ton propre nom d'un bout à l'autre de l'univers. Avant tout, je suis Romain ; et c'est directement à l'Église, au siége, au pontife de Rome que la suprême royauté est assurée. »

Loin de chercher à reprendre les conquêtes qui venaient d'être perdues en Asie, Adrien s'empressa de témoigner qu'il y renonçait. Les limites de l'empire furent reportées en deçà de l'Euphrate; le dieu Terme des Romains recula ; et cet acte,

opposé à l'ancienne politique qui n'accordait jamais ni traité ni concession apparente après un revers, fut considéré à Rome comme d'un fatal augure.

Dans sa résolution de prévenir les attaques des peuples mécontents et d'éloigner la nécessité de la guerre, l'empereur courut de l'orient à l'occident. Non-seulement il donna ses soins à fortifier ses garnisons et à bâtir de grandes murailles de défense, mais il combla de présents et de faveurs les princes redoutables, afin de s'attirer leur amitié, il leur paya même des tributs annuels. Adrien visita ainsi la Grande-Bretagne, la Germanie, les Gaules, l'Espagne, les deux Mauritanies; ensuite il rentra en Égypte, en Syrie, en Palestine. Là ce prince, témoin oculaire et appréciateur de l'influence que l'insurrection du peuple de Jérusalem avait exercée sur le mouvement général, songea à se mettre à l'abri d'une autre révolte de même genre. Mais les moyens qu'il employa finirent, au contraire, par ranimer le danger et causèrent à l'empire quelques instants de vives alarmes.

Les traditions juives prétendent qu'Adrien s'était fait d'abord prosélyte de la loi mosaïque. D'après ce que nous connaissons de ce prince, avide de connaître les diverses religions, il ne serait nullement extraordinaire que pendant son séjour en Syrie, Adrien eût voulu être initié de près aux constitutions d'un peuple dont les agitations remplissaient tout l'Orient. Peut-être même

est-ce en reconnaissant la force des liens d'organisation qui faisait des nombreuses colonies juives un seul corps placé sous la direction d'un gouvernement distinct, que l'empereur se promit d'opérer sans retour la dislocation de ce corps, et, si la nécessité l'exigeait, sa destruction entière. Il est certain que depuis ce temps le nom d'Adrien a été prononcé dans les solennités des Juifs avec plus d'épouvante encore que les noms de tous les autres chefs étrangers, instruments d'oppression et de ruine pour leur cité antique.

Adrien transforma Jérusalem en colonie romaine. A l'exemple d'Antiochus Épiphane, il y éleva des temples à tous les dieux du paganisme. Mais ce qui n'avait jamais été accompli antérieurement, le nom même de la cité de David fut effacé, aboli. Dans les registres de l'empire et dans les actes publics, on remplaça Jérusalem par le nom d'Ælia Capitolina, composé du prénom de l'empereur Ælius et de l'épithète destinée à constater le triomphe que Jupiter Capitolin était censé avoir obtenu sur le dieu de la Judée.

Une autre ordonnance fut promulguée qui, au dire des historiens du temps, devint pour les défenseurs du principe juif la cause immédiate de leur dernière prise d'armes. Les Hébreux n'eurent plus la faculté de communiquer à leurs fils l'antique baptême d'Abraham[1] qui, sous le rap-

[1] *Moverunt ea tempestate et Judæi bellum quod vetabantur mutilare genitalia.* (Spartian. histor., p. 7.)

port national en particulier, servait de signe de ralliement indélébile.

Le conseil de la nation et en tête Akiba virent qu'il s'agissait encore une fois de vie ou de mort. On ne pourrait fixer d'une manière précise le moment où la guerre commença. Ainsi qu'à l'époque de Néron, elle fut précédée par les efforts isolés de nombreuses bandes insurgées et retranchées dans les montagnes. Le mouvement d'ensemble correspond à la dix-septième année du règne d'Adrien, aux années 133 et 134 de l'ère actuelle, soixante-quatre ans après le siége de Titus, et vingt ans seulement après le signal donné à l'insurrection juive de l'île de Chypre, de l'Égypte, de la Mésopotamie.

Le nom de Bar-Cocab, Barcokébas ou Barocébas, sous lequel brilla le chef de cette dernière guerre, n'indique ni son nom personnel, ni celui de sa famille. C'est simplement un titre de haute distinction, un synonyme juif des noms de libérateur, Messie ou Christ. Ces deux mots veulent dire *fils de l'étoile,* par allusion à l'étoile mentionnée dans le livre des Nombres, dont les interprètes chrétiens ont fait l'application mystique à Jésus : « Une étoile sortira de Jacob, et en dispersera les ennemis ; Israël agira vaillamment sous sa conduite [1]. » Voilà pourquoi les traditions relatives à l'époque dont nous parlons signalent plu-

[1] *Orietur stella ex Jacob et consurget virga de Israel : et percutiet duces Moab... Israel vero fortiter aget.* (Numer., XXIV, 17.)

sieurs personnages successifs du nom de Barcokébas. Les premiers furent probablement les grands chefs de l'insurrection qui s'était développée sous le règne de Trajan, les hommes appelés Adréa et Lucua par Dion Cassius et par Eusèbe.

Akiba fit, à l'égard du nouveau Barcokébas, comme Samuel jadis à l'égard de David. Il lui remit entre les mains l'épée de Dieu et de la nation, le bâton du commandement ; il le fit proclamer à son de trompe, et lui tint, en personne, l'étrier lorsque ce chef enjamba le cheval de bataille.

Les événements prouvent que Barcokébas était doué de qualités éminentes et d'une rare vigueur. La guerre qu'il fit aux Romains et sa puissance toute royale durèrent plus de trois ans. Si la capitale juive prit une grande part à cette guerre et y fut exposée à une nouvelle destruction, elle ne servit pas de centre militaire au mouvement comme sous Titus. Une autre cité eut cet honneur.

La Jérusalem dans laquelle la nationalité juive politique expira s'appelait Bitter, Béther ou Bétherra. On éprouve aujourd'hui beaucoup de difficulté à donner sa situation exacte. Au rapport d'Eusèbe, elle était voisine de la métropole de la Judée. Les traditions en marquent la distance à quatre milles de la mer. Ces mêmes traditions ont pour usage de résumer dans le nom et dans l'histoire de Bitter les vicissitudes de la durée entière de la guerre. Pour exprimer, par exemple, que les communautés juives de tous les pays, chefs

et soldats, aboutissaient au centre commun, elles ont recours à l'hyperbole suivante : « On comptait dans Bitter quatre cents colléges, dont chacun avait quatre cents maîtres, et chaque maître quatre cents disciples [1]. »

D'après Dion Cassius, qui exerça lui-même de hautes fonctions publiques pendant le siècle de Barcokébas, les Juifs n'avaient pas remué tant que l'empereur était resté en Syrie et en Égypte. Ils se restreignirent à faire leurs préparatifs. Dès que ce prince fut parti, l'insurrection éclata. A mesure que les troupes de Barcokébas se formaient, leurs chefs mirent en pratique les mêmes recommandations qui, aux jours de Vespasien, avaient été adressées par le grand conseil national aux commandants des diverses divisions du territoire. Toutes les villes, tous les villages, toutes les positions militaires furent entourés de remparts et de retranchements. On creusa des souterrains d'une grande étendue, qui permirent à diverses places fortes de communiquer entre elles. Des issues furent habilement ménagées à ces souterrains [2].

Les traditions juives prétendent que l'armée de

[1] *Quadraginta gymnasia fuere in urbe Bitter quorum quodque erat pedagogis quadringentis ; nec pauciores quam quadringentos quisque eorum habebat discipulos.* (Talmud., *Guittin.*, fol. 57, Mischn., *de Uxor. suspect.*, cap. 8, § 1, not. 12.)

[2] *Capta suæ regionis loca opportuna cuniculis muniebant et mœnibus... utque ad se mutuo clam sub terra receptum haberent viis subterraneis desuper perforatis...* (Dio, lib. LXIX, in Hadrian, § 13, ed. græc. lat. Reimar, p. 1161.)

résistance s'était élevée dans la Judée et au dehors jusqu'à deux cent mille hommes. Il fallait y apporter, non-seulement le courage nécessaire pour combattre, mais pour supporter les supplices que les Romains réservaient aux révoltés. De là l'idée qui a été prêtée figurativement à Barcokébas d'avoir exigé de chacun de ses soldats, avant de l'admettre dans ses rangs, qu'il se fût coupé lui-même un doigt de la main, sans laisser paraître la moindre émotion.

Le gouverneur romain de la Judée, alors en charge, s'appelait Rufus. C'était le même nom que celui du chef qui, après la ruine de Jérusalem, sous Titus, avait été mis à la tête des troupes laissées dans cette place. Mais l'ancien Rufus avait pour prénom, Térentius, et le gouverneur actuel, Tinnius.

Dès que la révolte eut fait quelques progrès, Tinnius Rufus reçut de nombreux renforts de la part de l'empereur. Au rapport d'Eusèbe, il se livra à de cruelles vengeances, et commença par exterminer une multitude d'habitants de la Judée, sans distinction d'âge ni de sexe [1].

Le premier apologiste de la religion chrétienne, saint Justin le martyr, atteste toutefois et indirectement que Barcokébas ne rendit pas à l'ennemi

[1] *Eos acerbissime ultus est, cæsa innumerabili hominum multitudine cum conjugibus ac liberis, agroque illorum jure belli in populi Romani ditione redacto.* (Euseb., *Histor. eccles.*, lib. IV, cap. 7.)

cruautés pour cruautés, supplices pour supplices. Selon Justin, les chrétiens seuls furent l'objet de ses rigueurs. Or, à cette époque, l'école de Nazareth n'avait encore qu'une importance secondaire. Le chef de l'insurrection générale n'y voyait qu'un parti juif et un parti qui, dans sa pensée, ne se composait que de déserteurs de la cause commune. « Durant la guerre judaïque qui a eu lieu récemment, dit Justin, Barcokébas, auteur et chef de la révolte, ordonna de sévir cruellement contre les chrétiens seuls, à moins qu'ils ne consentissent à renier le Christ [1]. »

Bientôt Tinnius fut battu. La puissance de Barcokébas prit une forme aussi régulière que sa position le comportait. Il agissait à la façon des anciens juges d'Israël, et à la façon des rois. Chacun aujourd'hui peut vérifier divers exemplaires des monnaies frappées sous son gouvernement. Une singularité fixe irrévocablement la date de ces monnaies. Le chef des Juifs ordonna de prendre les pièces de Trajan et sans doute celles d'Adrien qui circulaient dans le pays, et d'y appliquer l'empreinte juive. Dans les exemplaires existants, on distingue avec netteté les deux types superposés; au-dessous celui de Trajan, au-dessus celui de Barcokébas. Comme la seconde empreinte offre le

[1] *In bello judaico quod nuper gestum est, Barcokebas, is qui judaicæ defectionis auctor et signifer fuit, solos christianos acerbissimis tormentis cruciari jussit, nisi Christum abnegarent.* (Justin. ad Anton., Euseb., lib. IV, cap. 8.)

nom de Simon, on avait conclu qu'originairement le chef de la guerre contre Adrien était ainsi appelé. Mais un examen plus attentif a conduit à admettre que Barcokébas se contenta de recourir à l'ancien coin employé dans Jérusalem, qui marquait les monnaies au nom de Simon Maccabée, restaurateur de l'indépendance [1].

Plusieurs généraux romains n'obtinrent pas plus de succès que Tinnius Rufus. L'insurrection s'étendit de proche en proche. L'étincelle courait sur des matières inflammables. Dion Cassius affirme qu'elle ne tarda pas à gagner tout l'univers connu. Une foule de populations étrangères se joignirent aux Juifs. L'agitation qui avait existé au commencement du règne d'Adrien se renouvela avec plus d'intensité. J'ai déjà rappelé en quels termes un historien moderne des empereurs a reproduit, d'après les documents originaires, cette puissance essentiellement communicative du mouvement. « La contagion du mal se répandait au loin, dit cet historien. Tous les Juifs dispersés dans l'univers s'ébranlèrent. Des étrangers mêmes, amorcés par l'espoir du gain et du pillage, se joignirent à eux, et le feu de la révolte allumé dans la Judée devenait un embrasement universel qui menaçait tout l'empire [2]. »

[1] Voir les exemplaires du Cabinet des médailles, Bibliothèque royale, et le Mémoire sur les monnaies de Simon Maccabée, par M. Ch. Lenormant, conservateur de ce cabinet.

[2] Ci-dessus, t. I, p. 10.

Adrien, saisi de la crainte de voir l'Orient lui échapper, choisit le plus grand général de cette époque. On demanderait en vain au hasard la raison de certaines coïncidences. Dans toutes les guerres de résistance à la domination de Rome, il appartenait aux Juifs d'avoir affaire aux meilleurs capitaines. Ce fut d'abord Pompée et Marc Antoine ; ensuite Vespasien. Titus se trouva entouré par son père des hommes les plus éprouvés à la guerre. Trajan en personne combattit les Juifs ; il dirigea contre eux en Égypte et au delà de l'Euphrate Martius Turbo et Lusius Quietus, les deux plus grandes renommées militaires de son règne. Maintenant Adrien fait accourir Julius Severus du fond de la Grande-Bretagne, et, au rapport des relations contemporaines, « il lui associe pour lieutenants les chefs les plus distingués [1]. »

Le plan de campagne de Severus fut exactement le même que celui de Martius Turbo en Égypte. Il se régla d'après le souvenir de la tactique prudente de Vespasien. Si dans leurs guerres contre l'Arabe cavalier et même contre les Parthes, les généraux romains se plaignaient souvent de ne pas rencontrer l'ennemi et s'épuisaient à poursuivre une ombre, leur langage fut tout autre dans la guerre des Juifs. Julius Severus se trouva pour-

[1] *Optimos quosque duces adversus eos mittit, quorum primus fuit Julius Severus qui ex Britannia cui preerat contra Judæos missus est.* (Dio, lib. LXIX, *in Hadrian.*, § 13.)

suivi lui-même par les corps d'armée de Barcokébas ; il cherchait à les éviter. Ce qui nous reste de l'histoire de Dion Cassius rend très-fidèlement la nature de ses manœuvres. « Nulle part, y est-il dit, Julius n'osa attaquer ouvertement les Juifs. Ce général connaissait leurs forces, leur désespoir. A l'aide de ses troupes divisées en un grand nombre de corps, il préféra les séparer les uns des autres. Il les combattit partiellement et leur coupa les vivres. A mesure qu'une place était prise, on passait tout au fil de l'épée. Par ce moyen, la guerre, si elle dura plus longtemps, entraîna moins de dangers [1]. »

Ce fut à Bitter que finit la grande épopée de Jérusalem envahie, possédée et ruinée par les Romains. Les traditions talmudiques, prenant la durée du siége de cette ville pour la durée de toute la guerre, disent qu'il dura trois ans et demi. Ces traditions supposent qu'Adrien y assista en personne ; mais ce fait est révoqué en doute, quoique Dion vienne à l'appui. A Bitter comme à Jérusalem, les assiégés supportèrent les horreurs de la faim et de plus celles de la soif. Barcokébas fit punir les hommes qui parlaient de se rendre. Akiba, renfermé dans Bitter, soutenait de son énergie les derniers héros de la nationalité. La

[1] *Hic nulla ex parte ausus est aperte cum hostibus congredi... sed eos singulatim militum legatorumque numero interceptos et commeatu prohibitos et inclusos serius quidem, sed minore periculo, adtrevit, exhausit, excidit.* (Dio, *in Hadrian.*, § 13.)

place fut emportée d'assaut. Plus heureux que Simon, fils de Gioras, et que Jean Giscala, Barcokébas tomba l'épée à la main. On prit Akiba et avec lui neuf autres docteurs qui avaient fait partie du conseil de défense. L'ordre fut donné de les livrer immédiatement au supplice.

Akiba assista au martyre de tous ses compagnons. Il fut réservé à périr le dernier [1]. On le déchira lentement avec des instruments à dents de fer. Pendant ses tortures, le vieillard ne cessa de répéter la fameuse parole, le fameux principe, les deux mots hébreux qui forment théologiquement toute la religion des Juifs, le fondement de leur loi et l'objet perpétuel de leur mission. *Jehovah Erhad;* l'Être est Dieu, l'ÊTRE est UN. Le mot *Erhad* surtout, le UN semblait encore voltiger sur les lèvres d'Akiba longtemps après que la vie s'en était retirée.

Pour peindre les effrayantes calamités dont leur dernière lutte nationale fut accompagnée et sui-

[1] A chacun son droit et sa gloire. Dans le cœur de l'homme, l'espoir de transmettre son nom aux générations futures est le mobile des plus grands dévouements, des actes les plus mémorables. Voici les noms des neuf personnages pris et suppliciés avec Akiba : Ismaël, fils d'Élisab; Siméon III, fils de Gamaliel II; Lakida; Anania, fils de Téradion; Éléazar, fils de Samua; Juda, fils de Dama; Isbab le scribe; Hanima, fils d'Akinaï; Juda, fils de Babas. Les traditions juives attribuent faussement à Adrien d'avoir eu une fille qui, voyant plusieurs de ces personnages mourir, pleura, car ils étaient beaux. (Voir le *Chant de lamentation* sur la mort des dix savants, dans les prières du jeûne d'Ab, jour commémoratif de la ruine du temple.)

vie, les vaincus ne jugèrent aucune image, aucune exagération assez forte. A en croire leurs traditions, tous les livres de leurs savants disparurent à Bitter dans un incendie immense. On compta les tués par millions. Le sang coula bien avant dans la mer. Deux torrents en furent remplis au point de rouler des roches entières. Sous une seule pierre, on aurait recueilli les crânes de trois cents enfants. Bien plus, l'empereur Adrien aurait fait construire le mur d'une vigne de six lieues de long et d'autant de large avec les ossements des victimes. Enfin, la tête de Barcokébas fut apportée au chef des vainqueurs, par un soldat qui prétendit l'avoir frappé de sa main. Adrien voulut voir le corps; un serpent le tenait enlacé. « Ce n'est pas un bras ordinaire, se serait-il écrié, mais le bras de Dieu qui seul a pu venir à bout de cet homme. »

A leur tour, les documents étrangers ne sont pas restés en arrière des exagérations juives, tant les détails de ce dernier combat à mort entre Jérusalem et Rome avaient laissé de profondes impressions. Outre les victimes incalculables de la faim et des maladies, Dion Cassius élève à cinq cent quatre-vingt mille le nombre des défenseurs de Jérusalem qui périrent par le fer. On leur aurait pris cinquante places fortes, détruit plus de neuf cents villages. La Judée, en particulier, fut réduite à l'état de désert.

La perte des Romains et de leurs alliés, quoique très-inférieure, atteignit néanmoins des propor-

tions étendues. Dion assure qu'Adrien, écrivant la défaite des Juifs au sénat et la fin de la guerre, jugea convenable de ne pas ajouter la formule suivante, usitée dans les lettres des empereurs : « Si vous vous portez bien, vous et vos enfants, nous nous en réjouissons ; il en est de même de nous et de nos armées. » Sans doute, l'usage de cette formule a pu donner sujet à discussion ; mais la remarque de Dion n'en confirme pas avec moins de certitude l'excessive gravité des événements.

Après la mort de Barcokébas, des opinions et des fables différentes furent propagées sur sa personne. Il y avait chez les Juifs, comme dans toutes les nations, une foule d'hommes qui aimaient à ne se décider qu'en présence des résultats, et qui, le lendemain d'un revers, n'hésitaient pas à braver la puissance dont la veille ils auraient chanté humblement les louanges. Quand la guerre de Barcokébas eut été terminée sous une influence malheureuse, d'habiles docteurs réussirent à découvrir que son nom originaire et qualificatif n'était pas celui de fils de l'Étoile, mais bien Bar-Cosiba, ou fils du Mensonge.

Saint Jérôme florissait deux siècles après la dernière guerre des Juifs. Dans un passage de sa violente polémique contre Ruffin d'Aquilée, son ancien ami, ce Père de l'Église explique à sa manière une des fables répandues au sujet de Barcokébas. On disait de lui que sa bouche vomissait des flammes. Cette allégorie orientale que saint Jérôme a

prise à la lettre, correspondait avec une extrême fidélité à la puissance réelle que le dernier héros de la nationalité juive avait eue d'échauffer l'âme de ses partisans, d'allumer l'incendie qui, selon l'expression des historiens, avait menacé de causer l'embrasement universel de l'empire. Voici, du reste, en quels termes saint Jérôme s'adresse à son adversaire, et par quels degrés de récriminations amères, injurieuses, il arrive à jeter à la face de Ruffin le nom de Barcokébas, le nom de l'homme dont le souvenir, après deux siècles, était encore tout vivant dans la mémoire publique. Nul exemple n'atteste mieux que toujours les mêmes passions ont fermenté, et ont recouru dans leurs excès au même langage : « Cesse toi-même de mentir, ô Ruffin! s'écrie saint Jérôme, toi qui fais un crime aux autres de leur mensonge... L'empressement de ton messager à retourner ne me permet de m'attacher qu'au sens de ton grossier verbiage. Je ne parlerai ni de tes barbarismes, ni de tes solécismes, mais je mettrai à découvert dans cet écrit ton impudence et ta fourberie... Je prouverai que tu as un front d'airain et que tu en imposes. J'ai répondu à l'égard de Vigilantius. Il se montra calomniateur, comme tu l'es aujourd'hui. Ami, tu flattes; ennemi, tu calomnies. Je connais ce qui a excité sa rage contre moi, vos intrigues et votre candeur que tout le monde vante... Tu te moques de ma vanité qui, pour éblouir le vulgaire, m'entraîne à laisser croire que je sais ce que j'ignore et

à citer les noms d'une foule de docteurs. Tu es de feu, tu tiens la foudre ; tes discours foudroient ; enfin, tu ressembles à Barcokébas, l'auteur de la révolte des Juifs qui soufflait de son haleine la paille embrasée que sa bouche contenait, pour faire supposer qu'il vomissait des flammes [1]. »

Tous les prisonniers de la nouvelle guerre furent vendus comme esclaves aux foires de Térébinthe et de Gaza ; mais ils ne trouvèrent que peu d'acheteurs et l'on n'en proposa qu'un vil prix. Le commerce, sous ce rapport, montrait sa sagacité habituelle. La première qualité d'un esclave était sa résignation, sa soumission. Les insurrections nombreuses des Juifs sous Trajan et sous Adrien, le désespoir moral dont leur front portait les traces, leur mépris des supplices et de la mort permettaient difficilement d'accorder aux vaincus de Bitter une valeur élevée comme marchandise.

La première ruine de Jérusalem, par les forces de l'autre côté de l'Euphrate, avait répandu la semence juive dans tout l'Orient, jusqu'aux dernières limites de l'Asie. La dispersion générale

[1] *Et qui mendacii alterum criminaris, desinas ipse mentiri... Ut cætera sileam in hoc uno capitulo comprobabo ferream te frontem possidere fallaciæ... Scio a quo illius rabies comitata sit ; novi cuniculos tuos... Fumos quoque frequenter irrides, eo quod simulem me scire quod nesciam ; et enumeratione doctorum rude vulgus inducam. Tu videlicet flammeus,... atque ut ille Bar-Chochabas, auctor seditionis judaicæ : stipulam in ore succensam anhelitu ventilabat ut flammas evomere putaretur.* (Hieronym. advers. Ruffin, lib. III, oper. omn. ed. 1708, t. IV, p. 455, 466.)

des Juifs dans l'Occident date de la guerre d'Adrien. Jadis Nébucadnetzar avait particulièrement choisi au sein de Jérusalem vaincue les hommes composant les classes les plus intelligentes, les plus industrieuses, et les avait transplantées à Babylone. Adrien était d'origine espagnole. D'anciennes chroniques prétendent que cet empereur fit un choix semblable et en peupla sa première patrie. De là seraient provenues les colonies espagnoles des Juifs qui, sous le triple rapport de l'agriculture, du commerce et des travaux d'esprit, ont jeté beaucoup d'éclat en Espagne jusqu'à la fin du quinzième siècle.

Une nouvelle Ælia Capitolina fut rebâtie sur les ruines de Jérusalem. Les médailles relatives à cette colonie romaine existent encore en grand nombre. On fit servir les pierres du temple juif à la construction d'un théâtre.

L'empereur prescrivit, dit-on, de sculpter un pourceau de marbre sur une des portes de la ville. Si Adrien donna cet ordre, il lui était impossible de diriger une plus sanglante épigramme contre lui-même et contre l'empire. Le nom et la victoire de Rome auraient été représentés dans la figure et dans le triomphe du pourceau. Or, tout le monde sait que des raisons sanitaires et des raisons d'économie publique avaient fait prohiber en Judée l'usage alimentaire de plusieurs espèces d'animaux; mais, avec le temps, la défense du pourceau avait dominé sur toutes les autres; l'in-

térêt hygiénique s'en était presque effacé pour n'y laisser place qu'au sens moral et religieux. Les Juifs avaient fini par faire du pourceau l'image symbolique de toutes les indignités, de toutes les prostitutions de corps et d'esprit que leur législateur avait eu le dessein d'extirper de la terre. Dans leur langue, manger du pourceau, faire triompher le pourceau, c'était un acte comparable à celui que le style religieux du moyen âge appelait le triomphe du démon, comparable à ce que le style moderne rendrait par ces mots : couvrir de boue les statues, entre autres, de la liberté, de la tempérance, de l'honneur [1].

Les décrets furent multipliés par Adrien dans le but d'éteindre entièrement chez les Juifs le sentiment de la patrie. On ne permit à aucun homme de leur race d'approcher de Jérusalem, au delà d'un certain rayon, ou même d'entrer en Judée. En Chypre, sous quelque prétexte qu'un Hébreu touchât aux rivages de cette île, la mort l'y attendait. Plus tard, on accorda à prix d'argent aux exilés le droit de pleurer une fois l'an sur les débris de leur métropole. « Chaque année, au jour

[1] Ainsi, lorsque Trajan, dans son passage en Mésopotamie, n'avait laissé la couronne au roi d'Édesse, Abgare, qu'à la condition de se faire livrer le jeune fils de ce prince, doué d'une admirable beauté, et de le destiner à l'infamie de ses plaisirs, Trajan, aux yeux des Juifs, s'était nourri de la viande immonde. Il en était de même d'Adrien, suivi partout du bel Antinoüs comme d'une épouse chérie, lui dressant des statues, le divinisant.

où Jérusalem fut prise et ruinée par les Romains, dit le Père de l'Église que j'ai cité précédemment et qui passa une partie de sa vie dans la Palestine, chaque année, on voit accourir tout un peuple en deuil, des femmes épuisées par le chagrin, des vieillards chargés d'années et de haillons... Mais pendant que les larmes coulent sur leurs joues, qu'ils étendent leurs bras livides, qu'ils laissent flotter leurs cheveux épars, le soldat étranger paraît et leur demande de payer le tribut pour obtenir de pleurer plus longtemps [1]. »

Les colonies juives de la rive gauche de l'Euphrate s'accrurent de l'arrivée d'un grand nombre de fugitifs. Dans la suite, cette Judée de Mésopotamie prit beaucoup de part aux guerres des Perses sassanides contre Rome. Elle ne fut disloquée et dispersée que vers le dixième siècle de l'ère actuelle, sous la persécution de plusieurs califes, trop rigoureux enfants de Mahomet. Une foule de Juifs orientaux affluèrent alors dans l'Europe méridionale.

Les chefs des synagogues établies sur l'Euphrate et sur le Tigre avaient reçu le titre de Princes de la Captivité. Ils étaient regardés comme les continuateurs de la maison de David, comme les dépositaires du sceptre de Juda. L'autorité religieuse

[1] *Videas in die quo capta est a Romanis et diruta Jerusalem populum lugubrem... Adhuc fletus in genis et livida brachia et sparsi crines, et miles mercedes postulat, ut illis flere plus liceat.* (Hieronym., *in Sophon.*, II.)

resta plus directement l'apanage, en Palestine, des chefs ou patriarches de l'assemblée de Tibériade. Ces patriarches allèrent en se succédant jusqu'à trois ou quatre siècles après Adrien.

Mais la chute politique de la nationalité juive eut surtout pour effet de précipiter l'accroissement de l'école judaïco-chrétienne. Une partie des vaincus perdit l'espoir de trouver sur la terre ni paix ni refuge, l'espoir d'assister jamais à l'accomplissement naturel du messianisme ou christianisme de la loi. Ce sentiment les conduisit à se rejeter avec les chrétiens de la foi dans l'attente exclusive du monde de la vie future.

Beaucoup d'autres débris de la Judée, désolés de leur impuissance à vaincre les Romains par les armes, saisirent avec avidité, dans leur association à l'école chrétienne, l'occasion qui leur parut la meilleure et la plus prompte de se venger du moins sur tous les dieux et sur la vieille religion de l'empire.

Le corps de la nation juive, au contraire, ne dévia point de sa voie. Il accepta avec connaissance de cause et sans réserve tous les genres de souffrances et d'humiliations. Confiante en l'Éternel, mettant sa force dans le temps et dans ses plans de résistance, l'école vaincue eut toujours présent à la pensée qu'après les années et les siècles de sa terrible passion, elle verrait reluire inévitablement une ère toute nouvelle de vrai jugement et de justice. Puisque le second temple de Jérusalem

avait été ruiné par les Occidentaux, comme le premier par les hommes de l'Orient, sur ce fondement indestructible, la loi, il y aurait, tôt ou tard, un troisième temple à édifier, un autel d'alliance nouveau auquel tous les peuples concourraient avec une volonté intelligente et libre.

Durant le règne des successeurs d'Adrien, la nationalité juive fit encore quelques tentatives politiques et guerrières. Ces mouvements n'eurent aucun caractère sérieux. Désormais les défenseurs de l'antique cité ne représentaient plus qu'un germe d'avenir, qu'une force de religion, d'idée, de principe.

FIN.

TABLE.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

GUERRE DE L'INDÉPENDANCE DES JUIFS; CAMPAGNES DE VESPASIEN; SIÉGE DE TITUS.

(De l'an 66 à l'an 72 de l'ère vulgaire.)

(SUITE.)

CINQUIÈME ÉPOQUE.

DERNIERS EFFORTS DE LA NATIONALITÉ JUIVE, ET NOUVEAUX PRÉPARATIFS DE RÉSISTANCE RELIGIEUSE.

(De l'an 72 à l'an 137 de l'ère vulgaire.)

32

36

Pro

DE LA

à l'e

ron

et partage

d'Hér

Troupes Romaines

Tombeau des

Princes Adiabéni

de Titus

Occident.

Nouvelles publications.

L'EUROPE DEPUIS L'AVÉNEMENT DU ROI LOUIS-PHILIPPE, par *Capefigue*, pour faire suite à l'*Histoire de la Restauration* du même auteur. 2 vol. grand in-8°, à 2 col.

L'EUROPE PENDANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *Capefigue*. 1 vol. grand in-8°, à 2 colonnes.

L'EUROPE PENDANT LE CONSULAT ET L'EMPIRE DE NAPOLÉON, par *Capefigue*. 3 vol. gr. in-8°, à 2 col.

HISTOIRE ABRÉGÉE DES TRAITÉS DE PAIX entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Westphalie; par feu M. *de Koch*. Ouvrage entièrement refondu, augmenté et continué jusqu'au congrès de Vienne et aux traités de Paris de 1815; par *F. Schoell*, conseiller d'ambassade de S. M. le roi de Prusse près la cour de France. 4 vol. grand in-8°, imprimés à deux colonnes, contenant la matière des 15 vol. in-8° de l'édition de Paris.

HISTOIRE DE JÉRUSALEM, par *Poujoulat*. 1 vol. in-8°.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *Thiers*, conforme à la 13e édition, augmentée et corrigée par l'auteur, qui se publie dans ce moment à Paris. Édition semblable à celle du Consulat et de l'Empire. 2 vol. in-8° à deux colonnes.

HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE, par *Thiers*. 2 vol. grand in-8° à deux colonnes, qui paraitront en 10 livraisons, contenant chacune la matière d'un volume de l'édition de Paris. Cette édition sera ornée de onze magnifiques portraits gravés sur acier, exécutés exprès pour notre édition, et représentant : *Thiers*, *Napoléon premier consul*, *Napoléon empereur*, *Murat*, *Eugène Beauharnais*, *le maréchal Soult*, *Alexandre empereur de Russie*, *François II empereur d'Autriche*, *Bernadotte*, *Frédéric-Auguste roi de Saxe*, et *Guillaume III roi de Prusse*.

HISTOIRE ET PLAN DE JÉRUSALEM ET DE SES FAUBOURGS, par l'abbé *André Depuis*. 1 vol. in-18 et atlas.

TABLEAU DES RÉVOLUTIONS DU SYSTÈME POLITIQUE DE L'EUROPE, depuis la fin du quinzième siècle, par *F. Ancillon*. 2 vol in-8°, renfermant les 4 vol. de l'édition de Paris

